This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

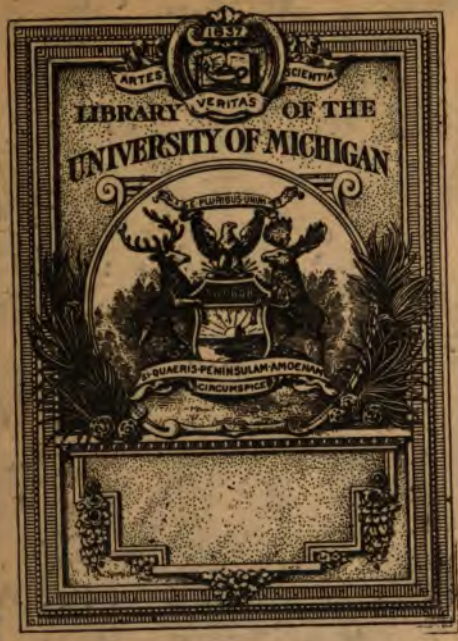
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
D88cp
M1
vol. 1

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et C .

CONSCIENCE

L'INNOCENT

PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME PREMIER

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861
Tous droits réservés

CONSCIENCE

I

LES DEUX CHAUMIÈRES.

Sur les limites du département de l'Aisne, à l'ouest de la petite ville de Villers-Cotterets, engagées dans la lisière de cette magnifique forêt qui couvre vingt-lieues carrées de terrain, ombragées par les plus beaux hêtres et les plus robustes chênes de toute la France, peut-être, s'élève le petit village d'Haramont, véritable nid perdu dans la mousse et le feuillage, et dont la rue principale conduit par une douce déclivité au château des Fossés, où se sont passées deux des premières années de mon enfance.

A mesure qu'on avance dans la vie, et qu'on s'éloigne, en réalité, du berceau pour se rapprocher de la tombe, il semble que ces fils invisibles qui rattachent l'homme aux lieux de sa naissance se fassent plus forts et plus invincibles. C'est que le cœur, l'esprit, l'intelligence, tout l'être,

enfin, réagit contre ce spectre qu'on appelle le temps, qui nous pousse sans cesse en avant d'une main plus forte et d'une impulsion plus sensible, comme si notre vie suivait une pente, et que, selon les lois de la pesanteur, elle roulât plus rapide vers la fin que vers le commencement; alors on se retourne éploré; on crie, on se cramponne à tout ce que l'on rencontre sur la route; puis, comme tout ce que l'on rencontre suit la même pente, entraîné par le même tourbillon, on sent que toute résistance est inutile et désespérée : l'on tend les bras vers les objets lointains, qui brillent à l'horizon matinal comme aux dernières flammes du couchant, blanchissent parfois, à l'horizon opposé, les murailles d'une humble petite maison, ou enflamment les vitres d'un orgueilleux et splendide château.

La vie de l'homme se sépare en deux phases bien distinctes : les trente-cinq premières années sont pour l'espérance; les autres sont pour le souvenir.

Puis il s'opère encore un autre mirage dans ce désert que l'on vient de parcourir, et où les oasis se font de plus en plus rares; c'est que les objets qui ont frappé la vue du corps au commencement du chemin, quand on marchait la tête haute et les bras ouverts à la suite de cette belle et fugitive déesse qu'on appelle l'espérance, objets auxquels on a fait attention à peine, objets qu'on a laissés insoucieux sur la route, qu'on a méprisés comme trop obscurs, qu'on a dédaignés comme trop humbles; c'est que ces objets, du moment où l'on a franchi la ligne intermédiaire, du moment où l'on ne vit plus par l'espérance, mais par le souvenir, où cependant l'on continue de marcher, parce que la devise de la vie est le mot MARCHE!

mais où l'on marche le front incliné et les bras pendants; c'est que ces objets, disons-nous, reparaissent peu à peu à la vte de l'âme, et que, comme l'âme les apprécie, fille du ciel, tout au contraire de ce que les a jugés l'orgueil, qui est un enfant de la terre, leur obscurité devient lumière, leur humilité devient grandeur, si bien qu'on aime ce que l'on méprisait, qu'on admire ce que l'on a dédaigné.

Voilà pourquoi, au lieu d'aller toujours en avant, considérant selon les caprices de mon esprit ou les écarts de mon imagination, cherchant des types nouveaux, créant des situations étranges et inconnues, voilà pourquoi je reviens parfois, en pensée du moins, sur cette route battue, sur mon enfance, où je retrouve la trace de mes pieds plus petits, de mes pas moins écartés, près des pas bien-aimés de ma mère qui se sont mesurés aux miens, depuis le jour où mes yeux se sont ouverts jusqu'à celui où les siens se sont fermés, me laissant aussi triste et aussi isolé par son absence que le dut être le jeune Tobie lorsque fut remonté au ciel l'ange qui l'avait conduit par la main jusqu'à la rivière merveilleuse dont Moïse a oublié de nous dire le nom.

Eh bien! aujourd'hui, je vais vous dire ce que je vois au commencement de cette route, un peu au delà du village d'Haramont, sur la première pente de ce chemin qui, en descendant toujours, conduisait au petit château des Fossés.

Ce sont deux chaumières bâties chacune sur l'un des côtés de la route et séparées par cette route seulement; s'ouvrant l'une sur l'autre, porte en face de porte, fenêtre vis-à-vis de fenêtre, souriant toutes deux sous les rayons d'or

du soleil; l'une ceinte d'un cep de vigne, la couronnant de son diadème de pampres, l'autre entièrement vêtue d'un lierre gigantesque, qui, après avoir recouvert son toit comme un manteau, verdissait sa muraille comme une robe.

Deux familles habitaient ces deux maisons.

Une de ces familles se composait d'un vieillard de soixante et dix ans, d'une femme de trente-huit, sa bru, et d'un garçon âgé de seize ans, son petit-fils.

Elle était complétée par un gros chien, de la race de ceux du Saint-Bernard, par un âne et par un bœuf.

Celle-là habitait la maison bâtie sur le côté gauche du chemin.

L'autre famille, égale en nombre quant aux individus, mais moins nombreuse quant aux animaux, se composait d'une mère, de sa fille et de son fils. La mère avait trente-six ans, la fille seize, le garçon cinq.

Une vache solitaire, placée dans une étable en face d'un râtelier toujours plein d'herbe fraîche, répondait en beuglant, le cou tendu et les naseaux fumants, au bœuf, son voisin, toutes les fois qu'il plaisait à celui-ci de lui demander de ses nouvelles par ses mugissemens

Peut-être le lecteur, s'il est citadin surtout, s'il n'a point vécu de cette douce et patriarcale vie des champs, s'étonnera-t-il de me voir mettre au nombre des membres d'une famille chrétienne un chien, un âne, un bœuf et une vache.

Mais je lui dirai : Ami, vous êtes trop sévère pour les humbles de la création. Je sais bien que la bénédiction de l'Eglise ne les atteint pas; je sais bien qu'ils n'ont point

part au salut, qu'ils restent hors de la loi chrétienne comme païens et comme impurs; que l'Homme-Dieu, mort pour l'homme n'est pas mort pour eux; que l'Église, qui ne leur reconnaît pas d'âme, ne leur permet de franchir son seuil pour recevoir la bénédiction universelle que pendant l'anniversaire de cette sainte nuit de Noël, où Notre-Seigneur, type de toute humilité, voulut naître dans une crêche à brebis, entre un âne et un bœuf. Mais rappelez-vous l'Orient, qui a adopté cette croyance que l'animal est une âme endormie ou enchantée; mais rappelez-vous l'Inde, cette mère majestueuse et grave de notre Occident disputeur, elle va vous raconter comment la poésie a été révélée à son premier poëte : il voyait, cœur pensif, âme préoccupée, voltiger deux colombes; il admirait la grâce de leur vol et la rapidité de leur poursuite amoureuse, tout à coup une flèche part d'une main cachée, traverse l'air en sifflant et va frapper un des deux oiseaux; alors il verse des larmes de pitié, ses gémissemens, se mesurant aux battemens de son cœur, prennent un mouvement rhythmique : la poésie naît, et depuis ce jour, les vers, mélodieuses colombes, volent deux à deux par toute la terre. Mais rappelez-vous Virgile, le poëte profond et tendre, écoutez-le; quand il pleure la guerre civile dépeuplant les champs paternels, quand il plaint les bergers forcés de quitter leurs douces prairies, n'a-t-il pas aussi, dans sa vaste pitié de tant de malheurs, une larme pour ces grands bœufs blancs aux longues cornes, dont les races disparues ont fécondé l'Italie? Écoutez-le quand il compatit aux douleurs de Gallus, le poëte consulaire, de Gallus, son ami; à la suite des dieux qu'il a amenés pour

le consoler de son amour fatal, ne lui montre-t-il pas ses brebis qui se tiennent tristes et bêlantes autour de lui, et ne s'écrie-t-il pas dans cette langue mélodieuse qui l'a fait appeler le cygne de Mantoue : « Humbles brebis, elles ne te dédaignent point! Ne les dédaigne pas, ô divin poëte! »

Puis, passant de l'antiquité au moyen âge, rappelez-vous cette charmante et miséricordieuse légende de Geneviève de Brabant. La femme, dénoncée par un traître, est repoussée par l'époux; l'enfant, cru coupable d'être né, est chassé par le père; une biche prête son antre à la mère et donne son lait à l'enfant; l'animal, qui a oublié que l'orgueil de l'homme l'a chassé de la grande famille humaine, recueille la famille. Une innocente biche des bois sauve la mère et l'enfant innocens. Le secours vient de l'humble, le salut vient du petit.

Rappelez-vous ce manuscrit de Saint-Gall, qui nous apprend comment on doit rappeler les abeilles fugitives, et dites-moi si jamais prière plus douce et plus touchante fut adressée à une créature intelligente que cette prière adressée à la reine du petit royaume ailé : « Je t'adjure, ô mère des abeilles! par le Dieu roi du ciel et par le Rédempteur de la terre, fils de Dieu, je t'adjure de ne voler loin ni haut et de revenir le plus vite possible à ton arbre; là, tu te grouperas avec tes enfans et tes compagnes, et là vous trouverez un bon vase préparé par moi; où vous travaillerez au nom du Seigneur. »

Le paysan ne pense pas comme vous, hommes des villes. Les animaux prennent immédiatement leur place dans la famille rustique après le dernier né de la famille, comme

dans les nobles maisons saxonnes les petits parens s'assoient au bas bout de la table; en Bretagne, encore aujourd'hui, ils ont leur part de la joie ou de la tristesse des familles : dans les joies on les couronne de fleurs, dans la tristesse on les habille en deuil. Pourquoi donc les repousserait-on du deuil ou de la joie, ces chevaux d'Achille qui pleurent la mort de leur maître, et ce chien d'Ulysse, qui expire en voyant le sien ?

Regardez l'air intelligent des uns, l'air doux et rêveur des autres; ne comprenez-vous pas qu'il y a un grand mystère entre eux et le Seigneur ? mystère que l'antiquité entrevit peut-être le jour où Homère écrivit la fable de Circé. En effet, ce corbeau au cri mélancolique, qui vit trois siècles, c'est-à-dire quatre âges d'homme, ne veut-il point par ce cri parler du passé triste et sombre comme son plumage? L'hirondelle qui vient du Sud n'a-t-elle rien à nous apprendre sur ces grands déserts où ne peut pénétrer le pas de l'homme et que son vol a franchis? L'aigle qui lit dans le soleil, le hibou qui voit dans l'obscurité ne savent-ils pas mieux que nous ce qui se passe, l'un dans le monde du jour, l'autre dans le monde de la nuit? Enfin, ce grand bœuf qui, sous le chêne, rumine les pâles herbes, pourrait-il avoir ces longues rêveries et ces gémissements plaintifs si aucune pensée ne traversait son esprit, s'il ne se plaignait à Dieu peut-être de l'ingratitude de l'homme, ce frère supérieur qui le méconnaît?

Cette fleur du genre humain n'est pas si injuste que l'homme; lui, il parle aux animaux comme à des amis et à des frères, et ceux-ci, dans leur reconnaissance, lui répondent. Voyez ensemble un jeune animal et un jeune enfant,

écoutez les sons inarticulés qu'ils échangent au milieu de leurs jeux et de leurs caresses, et vous serez tenté de croire que l'animal essaye de parler la langue de l'enfant et l'enfant celle de l'animal. A coup sûr, quelle que soit la langue qu'ils parlent, ils s'entendent et ils se comprennent, ils échangent ces idées primitives, qui disent plus de vérités sur Dieu peut-être que n'en ont jamais dit Platon et Bossuet.

Et maintenant, revenons à ces deux chaumières et essayons de faire faire connaissance à nos lecteurs avec les bons paysans par lesquels elles sont habitées.

II

LA CHAUMIÈRE DE GAUCHE.

La chaumière de gauche, celle qui, ceinte d'un cep de vigne, était habitée par le vieillard de soixante et dix ans, par la femme de trente-huit et par le jeune homme de seize, celle qui possédait, sur le seuil de sa porte, un gros chien, couché tout de son long en clignant des yeux au soleil, et dans son étable un âne hennissant et un bœuf mugissant, avait, quoique ce ne soit pas le personnage principal de notre histoire, avait, dis-je, pour maître absolu le vieillard

de soixante et dix ans, beau-père de la femme, aïeul du petit-fils.

Le véritable nom du vieillard était Antoine Manscourt. Mais, comme il avait été de son temps le second fils de la famille, du moment où il était venu au monde en 1740 jusqu'à celui où nous sommes arrivés, vers l'année 1810, on l'avait toujours appelé *Cadet;* seulement, à l'époque où lui-même s'était marié et avait eu un fils, au lieu de l'appeler *Cadet* tout court, on l'avait appelé le *père Cadet.*

Bien peu de personnes dans le village se rappelaient son ancien nom, et lui-même l'ayant à peu près oublié, il résultait de cet oubli universel qu'on appelait sa bru la *femme Cadet*, et le jeune homme de seize ans le *fils Cadet.*

Quand il sera question de ce dernier, nous dirons comment ce nom, en vertu des sobriquets qu'on a l'habitude de donner dans les villages, s'était encore changé en un nouveau nom tiré, non pas comme celui du grand-père, de la situation secondaire qu'il occupait dans l'arbre généalogique de la famille, mais de la position inférieure qu'aux yeux des autres paysans il occupait dans l'ordre intellectuel de la nature.

Le père Cadet était un vrai paysan, fin et rusé à la surface comme il convient à un voisin de la Picardie; loyal, franc, honnête au fond comme il appartient d'être à un fils de ce vieux territoire de la royauté qu'on appelle l'Ile de France. Peut-être aura-t-on quelque peine à concilier cette finesse et cette ruse avec cette loyauté, cette franchise et cette honnêteté : qu'on se rappelle qu'un voile peut couvrir un visage, et cependant le laisser voir au moindre effort que le regard fait pour pénétrer sa transparence, et l'on

aura, par cette comparaison, une image exacte de ce que nous voulons dire.

Paysan, fils et petit-fils de paysan, le père Cadet avait suivi dans la personne de ses aïeux toutes les révolutions de la terre sur laquelle il était né, ou plutôt sur laquelle il avait poussé ; au fur et à mesure que la terre avait été esclave, serve ou vassale, ils avaient été esclaves, serfs, ou vassaux. En 1792, cette terre était devenue libre, il était devenu libre avec elle.

Alors il était entré comme journalier au service du fermier qui avait succédé, comme propriétaire de la ferme de Longpré, aux moines, anciens possesseurs de l'abbaye et de la ferme du même nom.

A force de labeur, il avait, en économisant sur ces deux grands besoins de l'homme de la campagne, le pain et le vin, mis de côté une petite somme de douze cents francs ; avec cette petite somme de douze cents francs, il avait acheté, vers 1798, deux arpents de terre.

Aussi avait-on dit dans le village, en voyant tout à coup le père Cadet devenu propriétaire, qu'il avait un trésor caché. C'était vrai. Ce trésor qu'il avait reçu de Dieu lui-même, c'était le travail persistant, la sobriété, le jeûne.

Car il y a une idée profondément enracinée dans le cœur du paysan français : c'est de posséder sa part, si petite qu'elle soit, de la terre de France. Être propriétaire d'une parcelle de terrain, ne fût-elle grande que juste pour y poser le berceau de son enfant, ou pour y creuser la tombe de son père, c'est n'être plus un mercenaire que le caprice prend aujourd'hui, que la colère renvoie demain ; c'est n'être ni esclave, ni serf, ni vassal ; c'est être libre.

Grande et magnifique parole qui dilate le cœur de celui qui l'a dite; qui moralise l'homme et le rend meilleur.

Le père Cadet acheta donc, vers 1798, deux arpents de terre pour cette somme de douze cents francs qu'il avait économisée pendant les trente premières années de sa vie.

Ce n'était pas la meilleure terre du terroir; non, la meilleure terre du terroir rapportait trois ou quatre du cent, se couvrait régulièrement chaque année de froment doré, de trèfles verts ou du pourpre sainfoin, tandis que cette terre achetée par le père Cadet, longtemps en friche et posée sur la déclivité de la montagne, était couverte de pierres et ne rapportait guère que des chardons.

Alors commença la lutte du travail de l'homme contre l'aridité du sol. Courbé sur cette terre depuis quatre heures du matin jusqu'à six heures du soir, on voyait le père Cadet arracher les chardons et jeter au loin les pierres qu'il n'osait jeter sur les terres de son voisin.

D'ailleurs les terres de son voisin ne pouvaient-elles pas, ne devaient-elles pas être un jour les siennes?

Vous vous rappelez cette charmante ballade allemande appelée Ondine. C'est la fable de l'attraction de l'eau sur le pêcheur : à travers le miroir limpide il aperçoit la blonde figure d'une nymphe qui lui sourit et lui tend les bras; la fascination devient de plus forte en plus forte; lui à son tour sourit, lui à son tour tend les bras; l'Ondine s'approche de plus en plus de la surface du lac, son œil bleu n'a plus pour le couvrir qu'un voile aussi transparent que la gaze, ses cheveux blonds flottent sur l'eau, sa lèvre de corail aspire déjà l'air; dans une haleine moitié soupir, moitié baiser, l'imprudent plonge croyant attirer la nym-

phe à lui, mais c'est elle au contraire qui l'entraîne sur son lit d'algue et dans sa grotte de coquillages, d'où jamais il ne sortira plus pour revoir sa vieille mère qui prie et son petit enfant qui pleure.

Eh bien ! la fascination de la terre est bien autrement puissante sur le paysan que celle de l'eau ne l'est sur le pêcheur. La terre que le paysan possède est-elle ronde, il faut acheter cette autre portion de terre pour la faire carrée ; est-elle enfin carrée, il faut acheter cette autre portion pour la faire ronde. Hélas ! plus d'un succombe à cette ambition : il achète, et, pour acheter, il emprunte à six, à huit, à dix, sur cette malheureuse terre qui rapporte deux du cent : dès lors, c'est un combat entre l'usure et le travail, et l'usure, triste Ondine aux oncles crochus, entraîne bien souvent le paysan, non pas sur un lit d'algue et de coquillages, mais sur le grabat de la misère et dans la fosse du pauvre.

Heureusement le père Cadet était plus prudent que cela, lui ; il avait pour axiome : *Amasse, mais n'emprunte pas.*

Quand les chardons furent arrachés, quand le pierres furent jetées au loin, quand le temps du labour fut venu, lui et sa fille prirent chacun une bêche, mirent le déjeûner et le dîner dans un panier ; pauvre déjeûner, pauvre dîner, composés d'un pain, d'un morceau de fromage et de quelques fruits. Quand à la boisson qui devait l'arroser, la source était là, jaillissante aux flancs de la montagne, à cinquante pas du travail; source pure, murmurante, fraîche, brillante au soleil, se tordant comme un de ces fils argentés de l'automne qui s'arrêtent aux grandes herbes. Qu'était-il besoin d'autre chose ? Du vin? au repas du di-

manche on en buvait une demi-bouteille entre trois; c'était suffisant pour qu'on se souvînt du goût qu'a le vin pendant tout le reste de la semaine.

Le temps de la semaille arriva : ce fut le temps du repos pour la pauvre Madeleine, la bru du père Cadet ; elle put revenir à son enfant qu'elle avait laissé pendant tout le temps du labour chez sa voisine d'en face. Ce labour la fatiguait beaucoup, mais elle n'osait se plaindre : elle n'avait rien à elle, la pauvre femme, que sa pitié et sa patience, et comme son beau-père la nourrissait elle et son enfant, il fallait bien qu'elle gagnât le pain pour eux deux. Mais à la semaille elle était inutile, le père Cadet y suffisait tout seul, et, il faut le dire, ce que le brave homme pouvait faire tout seul, il le faisait.

Puis vint l'heure de herser cette terre : le père Cadet, comme les paysans industrieux, savait un peu de tout, et par conséquent de charronnage ; il acheta du bois, fit une herse, et dès le soir du jour où elle fut finie, il prévint sa belle-fille que dès le lendemain on herserait : il était urgent de couvrir le blé de terre, de peur que le blé ne pourrît aux pluies de novembre.

C'était un plus dur travail encore que le labour : il fallait s'atteler comme bêtes de somme à cette herse allourdie par une grosse pierre ; ce n'était rien pour le père Cadet, mais la fatigue dépassait les forces de Madeleine. Un voisin qui avait une trentaine d'arpents de terre et qui hersait avec un âne et un bœuf eut pitié d'eux, il leur donna gratis une journée et demie de son travail, et la terre fut hersée.

— Merci ! compère Mathieu, dit le père Cadet, quand ce

fut fini, vous venez de rendre un service à la pauvre Madeleine.

— Oh ! il n'y a pas de quoi, répondit l'obligeant voisin, mais, si vous m'en croyez, pour l'an prochain vous achèterez un âne. Tenez, ajouta-t-il en lui montrant le sien, voilà Pierrot qui est un bon âne, qui marche sur quatre ans à peine. Comme je viens de faire un petit héritage du côté de mon oncle d'Yvors, je compte acheter un bœuf pour faire la paire, je vous vendrai Pierrot si vous voulez.

Le père Cadet secoua la tête.

— Ça dépasse mes moyens, dit-il.

Mais il se retourna vers Madeleine qui était toute pâlissante, assise sur une borne, et qui le regardait tristement.

Il poussa un soupir.

— Oh ! ça dépasse vos moyens, dit en riant Mathieu : ça n'est donc pas vrai que vous avez un trésor caché ?

— Hélas ! dit le père Cadet, si j'avais un trésor caché, est-ce que j'attellerais ma bru, la veuve de mon pauvre Guillaume, à une herse ?

— C'est vrai, dit Mathieu, qui comprit bien qu'on n'imitait ni le regard de Madeleine, ni l'accent du père Cadet, et que c'était une triste et sombre vérité qu'il venait d'entendre. C'est vrai, aussi, foi d'homme, je vous ferai bon marché de Pierrot.

Le père Cadet regarda Pierrot : c'était un bel âne, bien luisant, avec de longues oreilles droites et une magnifique raie noire sur le dos. En le voyant si brave, il n'osa en demander le prix.

Le voisin Mathieu vit ce qui se passait dans son esprit et sehâta de le rassurer.

— Oh ! ce ne sera pas cher, dit-il, et jamais vous n'aurez une pareille occasion. Je vous donne Pierrot pour soixante francs, que vous me payerez en trois ans, vingt francs chaque année, à la Saint-Martin d'hiver. Je dis je vous donne, parce que c'est donné, convenez-en.

C'était vrai.

Aussi le père Cadet, quelque envie qu'il en eût, n'eut-il pas le courage de marchander.

Il regarda Madeleine; Madeleine détourna les yeux, elle ne voulait point pousser son beau-père à une pareille dépense.

— Il faudra voir, dit-il.

— Voyez, répondit le voisin Mathieu ; pour tout autre ce sera quatre-vingts francs, pour vous c'est soixante ; d'ailleurs je ne vendrai pas Pierrot sans vous prévenir.

— Merci ! dit le père Cadet, vous êtes bien bon.

— Ah ! c'est qu'aussi vous êtes de braves gens et vous méritez que Dieu vous bénisse : ainsi, quand vous voudrez, Pierrot est à vous. Allons, hu ! Tardif.

Et montant sur Pierrot, il retourna vers la maison, précédant le bœuf, qui, sachant qu'une botte d'herbe fraîchement cueillie l'attendait dans la crêche, se mit, sans avoir besoin d'être aiguillonné, à son plus grand pas pour le suivre, donnant ainsi un démenti à son nom.

Le père Cadet avait répondu : *Il faudra voir*, non point qu'il n'eût pas compris tout ce qu'il trouverait de bénéfice dans le marché qu'on lui offrait, mais il n'avait besoin de Pierrot qu'au prochain labour, et il était inutile de nourri Pierrot jusque-là.

Il n'y avait pas de danger que Pierrot lui échappât, puis-

que le voisin Mathieu lui avait promis de ne pas vendre Pierrot sans le prévenir.

Puis il y avait encore une autre œuvre à accomplir avant d'acheter Pierrot : il fallait lui bâtir une écurie.

Le laboureur s'était fait charron pour se fabriquer une herse, le charron se fit maçon pour bâtir une écurie.

Par bonheur il y avait du terrain derrière la maison, et il y avait des pierres dans les champs : c'étaient donc quelques sacs de plâtre à acheter, voilà tout.

Le père Cadet, sans rien dire à personne, se mit à l'œuvre ; en effet, cette écurie qu'il bâtissait d'avance, elle n'avait qu'à faire renchérir Pierrot. C'était un brave homme que le voisin Mathieu; mais il n'est si brave homme que le diable ne tente au moins sept fois par jour, et nous mettons la chose au plus bas, puisque sept fois c'est le compte des saints.

Seulement, par un calcul qui répondait sans doute chez lui à une ambition cachée, il fit le plan de l'écurie assez grand pour que cette écurie pût contenir deux animaux.

Cet attelage d'un bœuf et d'un âne était l'extrême limite de ses désirs; mais enfin, dans les horizons du possible, ses désirs allaient jusque-là.

Au bout de trois mois, l'écurie était bâtie, crépie en dedans et en dehors, meublée en dehors d'un contrevent, en dedans d'un râtelier.

Le lendemain du jour où l'écurie était achevée, il lui sembla entendre hennir un âne dans son écurie.

Il se leva tout étonné et alla voir.

Pierrot était établi dans son nouveau domicile et man-

geait à même une botte d'herbe fraîche jetée dans le ratelier.

Il se gratta l'oreille et rentra dans la maison. Il y trouva le voisin Mathieu, qui y était entré par une porte tandis qu'il en sortait par l'autre.

Le voisin Mathieu l'attendait et le salua d'un air narquois.

— Dites donc, lui demanda le père Cadet, c'est vous qui m'avez conduit Pierrot ?

— Eh ! sans doute, répondit celui-ci.

— Mais je ne vous l'avais pas demandé, voisin.

— Non pas, c'est vrai ; mais je vous ai vu bâtir l'écurie, et je me suis dit comme cela : Il paraît que décidément le père Cadet veut acheter Pierrot, et donc, comme j'avais acheté un second bœuf hier, et que je n'avais pas de place pour trois bêtes dans l'étable, je me suis dit : Voilà le moment de placer Pierrot. Alors je l'ai emmené dans l'écurie.

— Pour le même prix, toujours ? demanda le père Cadet avec inquiétude.

— Oh ! un honnête homme n'a que sa parole ; c'est soixante francs que vous me devez : vingt francs à la Saint-Martin d'hiver prochaine, vingt francs et ainsi de suite tous les ans.

Le père Cadet réfléchit un instant : il était facile de voir qu'il tournait et retournait une grande idée dans sa tête.

Enfin, au bout de quelques secondes, prenant son parti :

— Eh ! si l'on vous payait comptant, est-ce que vous ne feriez pas une petite remise, dit-il ?

— Ah ! dit le voisin Mathieu, farceur que vous êtes, je savais bien que vous aviez un trésor.

— Il ne s'agit pas de ça ; on vous fait une demande, il s'agit d'y répondre en homme. Feriez-vous ou ne feriez-vous pas une remise ?

— Si fait, il y aurait une remise de dix livres et l'on payerait la bouteille.

— J'aimerais mieux une remise de dix livres et pas une bouteille, dit le père Cadet.

— Ah ! c'est vrai, répliqua en riant le voisin Mathieu, j'oubliais que vous êtes un buveur d'eau, vous.

— Le vin me fait mal, dit le père Cadet.

— Eh bien ! donnez cinquante livres, reprit le voisin Mathieu, et comme on n'est pas un vieux ladre comme vous, on payera bouteille tout de même.

— C'est bien ! dit le père Cadet, allez m'attendre chez vous, et l'on va vous y porter les cinquante livres.

— Oui, répliqua le voisin Mathieu, afin que je ne voie pas la cachette d'où vous les tirez. Ah ! père Cadet, vous êtes fin comme l'ambre.

Le voisin Mathieu était aussi fin que le père Cadet, car il avait deviné juste.

Le père Cadet nia que ce fût là la cause du retard qu'il mettait dans son payement ; mais ses protestations ne firent point revenir le voisin Mathieu de son opinion. Il sortit en secouant la tête et répétant :

— Fin comme l'ambre, le père Cadet, fin comme l'ambre !

A peine le voisin Mathieu fut-il sorti, que le père Cadet ferma la porte derrière lui, alla écouter au premier pas de l'escalier si Madeleine, qui était dans sa chambre, n'avait pas quelque velléité d'en descendre ; puis, s'approchant

sans bruit de son lit, tout en jetant un regard inquiet autour de lui, il tira d'une cachette pratiquée dans la muraille une boîte en fer qu'il ouvrit avec une petite clef retenue à la boutonnière du gousset de sa culotte par une mince lanière de cuir, l'ouvrit, souleva doucement et d'une main le couvercle, comme s'il eût craint que les quinze louis d'or qu'elle contenait n'eussent des ailes et ne tentassent de s'envoler, introduisit dans la boîte l'index et le pouce de l'autre main, en tira deux beaux louis d'or, la referma, la remit à sa place, compléta les cinquante livres avec une pièce de trente sous qu'il tira d'un sac de cuir et dix sous qu'il parvint à assembler en fouillant dans ses huit poches, après quoi regardant avec un soupir ses deux pauvres louis d'or qui allaient changer de maître, il s'achemina vers la maison du voisin Mathieu, en passant par la cour, afin que la vue de Pierrot le consolât du sacrifice qu'il faisait pour lui.

III

LE PÈRE CADET ET SA TERRE.

Le marché fut conclu et, comme l'avait promis le voisin Mathieu, eut sa terminaison au cabaret de la mère Boulanger, le premier des cabarets du village d'Haramont.

L'année d'ensuite Madeleine n'eut qu'à bêcher : c'était encore beaucoup pour elle, la pauvre créature, car elle était faible de corps. Aussi, la voyant ruisselante de sueur et appuyée sur sa bêche, le voisin Mathieu qui labourait sa terre eut encore pitié d'elle.

— Hé! père Cadet, dit-il, j'ai encore une proposition à vous faire.

Le père Cadet regarda le voisin Mathieu avec inquiétude.

— Je sais, dit-il, par monsieur Niguet, qui est mon notaire et le vôtre, que vous avez acheté une pièce de terre de trois quarts d'arpens qui m'avoisine, et que vous l'avez payée comptant, farceur, sept cents livres en beaux louis d'or : eh bien! pour ces trois quarts d'arpent qui sont séparés, je vous donne un arpent et demi attenant à vous; dam! la terre n'est pas si bonne, je le sais bien, mais aussi un arpent et demi, c'est le double de trois quarts d'arpent.

Le père Cadet se gratta l'oreille; la proposition était acceptable.

— Dam! il faudrait voir, dit-il.

On sait que c'était son mot.

— Acceptez vite, dit Mathieu; cela cadre dans mes arrangemens, et comme preuve que je désire que la chose se fasse, je vais encore vous soumettre deux propositions qui, j'en suis sûr, conviendront à Madeleine.

— Le père est le maître, dit celle-ci.

— Soumettez un peu, reprit le père Cadet.

— Eh bien! vous arracherez vos chardons, vous transporterez vos pierres, et moi, pendant ce temps-là, je labourerai non-seulement vos deux arpens, mais encore

l'arpent et demi que je vous cède, puis, comme la terre n'est pas fameuse, on vous donnera une voiutre de fumier, et l'on fera la mesure bonne. Hein ? quest-ce que vous dites de cela ?

— Je dis qu'il faudrait encore donner quelque chose, fit le père Cadet.

— Tenez, vous êtes un vieux gueux, dit le voisin Mathieu ; mais n'importe, comme j'ai pitié de la pauvre Madeleine, qui était une amie de ma défunte, et que ça me peine le cœur de la voir travailler comme cela, je lui fais cadeau, à elle, entendez-vous bien, à elle, mais seulement au prochain labour, de Tardif ; qui est de trop petite taille pour son compagnon et pas assez fort pour la besogne qu'il a à faire.

— Tardif est vieux, dit le père Cadet, qui parlait à l'endroit de l'âge de Tardif sans aucun renseignement positif et au pur hasard.

— Allons donc ! vieux, il a cinq ans ; si je voulais l'abattre, m'en priver, le boucher m'en donnerait cent quatre-vingts livres : mais je l'ai connu trois ans, pauvre bête, et je ne veux pas qu'il lui arrive malheur ; c'est pourquoi je le donne à Madeleine : bien sûr qu'elle ne l'enverra jamais à la boucherie, elle.

— Oh ! non, bien sûr, s'écria Madeleine.

— Tu parles comme si le marché était fait, dit le père Cadet.

— Et j'ai tort, mon père, dit l'humble femme : je vous en demande pardon.

— Tu m'en demandes pardon, tu m'en demandes pardon... il n'y a pas de quoi me demander pardon. D'ail-

leurs, il a raison, le voisin Mathieu; le marché peut se faire. Eh! oui, il peut se faire.

— Et il se fera; il est trop avantageux pour que vous le refusiez.

— Allons! dit le père Cadet, s'il est si avantageux que vous le dites, pourquoi le proposez-vous?

Mathieu le regarda d'un air narquois.

— Pourquoi je le propose? dit-il, ah! oui, vous ne le comprenez pas, vous! Je le propose parce que je veux vous être utile; je le propose parce que j'aime Madeleine, entendez-vous? parce que je l'aime de cœur, et que même, si elle avait voulu, elle ne vous a jamais parlé de cela, n'est-ce pas? que si elle avait voulu, il y a trois ans, elle serait madame Mathieu. Mais elle n'a pas voulu : elle désire rester fidèle à Guillaume. On ne peut pas se bouder pour cela, vous comprenez, attendu que c'est une brave et digne femme; mais on veut lui être utile, et voilà pourquoi on vous propose un marché si avantageux, que vous l'avez déjà accepté, vieux ladre! et que vous vous pendriez, si je vous retirais ma parole.

— Oui, mais, dit le père Cadet sans répondre directement à la question, qui payera les frais du contrat?

— Ah bon! voilà donc où le bât vous blesse.

— C'est encore une affaire de trente-cinq à quarante livres, voyez-vous.

— Eh bien! il y a un moyen d'arranger cela : vous avez fait un contrat hier, chez le père Niguet; le contrat n'est pas encore porté au répertoire, on mettra mon nom à la place du vôtre, et, sur le même contrat, on joindra un acte du transport que je vous fais de cette pièce de terre,

et nous payerons tout par moitié, comme deux bons amis.

— Hum ! hum ! fit le père Cadet en regardant du côté de la pièce de terre offerte, comme pour voir l'effet qu'elle ferait ajoutée à la sienne. Hum ! hum !

— Eh bien ?

— Mais, dit le père Cadet, si d'ici à l'époque où vous devez me livrer Tardif, Tardif meurt ?

— Si Tardif meurt ! Est-ce que c'est probable ?

— C'est possible ; l'amanach dit qu'il y aura, l'année prochaine, une mortalité sur les bêtes à cornes.

— Oh ! père Cadet, vous êtes homme de précaution.

— Que voulez-vous ? c'est mon caractère.

— Eh bien ! reprit le voisin Mathieu, si Tardif meurt, comme je vous ai dit qu'il valait cent quatre-vingts livres, je ne m'en dédirai pas, et je vous donnerai les cent quatre-vingts livres en argent. Voyons, avez-vous encore quelque observation à faire ?

Est-ce que vous n'auriez pas, par hasard, un vieux soc de charrue qui ne vous servirait plus, hein ?

— On le trouvera.

— Et puis, est-ce que, si nous ne hersons pas en même temps, vous ne pourrez pas me prêter Tardif pour le hersage ?

— On vous le prêtera.

— Eh bien ! mais alors, voilà ! je ne demande pas mieux, moi; je suis rond en affaires.

Et, tendant la main au voisin Mathieu :

— Tope ! dit-il.

— Tope ! répondit celui-ci en lui frappant dans la main.

— Oh ! c'est dit ; quand j'ai donné ma parole, je ne m'en dédis jamais.

— Je crois bien, fit le voisin Mathieu en le regardant d'un air guoguenard.

— Oh ! jamais, jamais !

— Madeleine remerciait des yeux son bon voisin ; car elle voyait bien que c'était pour elle qu'il faisait tout cela.

A partir de ce moment, Madeleine fut dispensée de bêcher et de herser, et, plus entière, elle put se livrer aux soins de sa maison et de son enfant.

Quant au père Cadet, ce fut à partir de l'année suivante qu'il fut véritablement propriétaire ; car, déjà propriétaire d'une maison, il fut encore propriétaire d'un champ, d'un âne et d'un bœuf, d'une herse d'une charrue.

Et le champ fructifia. Parti de deux arpents il monta jusqu'à huit, et, comme tout cela était d'un seul morceau, il arrivait souvent au père Cadet de dire : « Ma terre ! » comme le seigneur de Boursonne et comme le grand fermier de Largny.

S'il eût eu un lopin de champ à un quart de lieue du premier, le père Cadet aurait dit : « Mes terres ! »

Il avait bien souvent pensé à se donner cette satisfaction ; mais, à chaque fois que cette pensée lui était venue, on l'avait entendu, révélant le combat qui se livrait en lui, se répondre à lui-même.

— Non ! non ! mieux vaut s'arrondir.

Et, nous le répétons, en vertu de cet axiome, le père Cadet s'était arrondi et avait tout doucement, graduellement, année par année, passé de deux arpents à huit arpents.

Aussi, sa terre, l'aimait-il avec passion, plus qu'il n'avait jamais aimé sa femme, plus qu'il n'aimait sa belle-fille, puisque nous l'avons vu, il avait failli sacrifier Madeleine à sa terre, et cependant il aimait beaucoup Madeleine

Il y était tous les jours, à sa terre, — car la terre est reconnaissante : plus on s'occupe d'elle, plus elle rapporte ; — tous les jours, depuis le matin jusqu'au soir ; il y était même la nuit en pensée ; il rêvait d'elle ; il voyait, les yeux fermés, où étaient les plus beaux épis et les trèfles les plus épais, au printemps et en été ; en hiver il voyait une pierre oubliée, une touffe d'herbe parasite, et il se disait : « Demain, je jetterai cette pierre hors de mon champ ; demain, j'arracherai cette herbe de ma terre ; » et c'était, tous les jours et toutes les nuits, même chose.

Arrivait le dimanche, jour tant attendu des pauvres travailleurs des villes, jour où Dieu lui-même, cette source de toute force, comme il est la source de toute bonté, a feint d'être fatigué pour que les hommes eussent un jour de repos, et le père Cadet disait le soir après son souper :

— Ah ! par ma foi ! Madeleine, je me reposerai bien demain !

Et Madeleine répondait en souriant :

— Vous avez raison, mon père.

Le lendemain arrivait, les cloches sonnaient et disaient :

« C'est aujourd'hui le jour du repos, le jour de Dieu, le jour du Seigneur !... Soyez en joie, pauvres malheureux, déshérités de la société ! oubliez la fatigue que vous avez eue hier, oubliez celle que vous aurez demain, revêtez vos plus beaux habits et respirez entre deux labeurs !... »

Et, à la voix de la cloche, tandis que Madeleine, son li-

vre de prières à la main, s'en allait à l'église où son fils servait la messe, le père Cadet revêtait, en effet, son plus bel habit, son habit brun, l'habit de mariage ; il mettait sa culotte courte de reps, ses bas de coton chinés, l'été ; ses bas de laine gris, l'hiver ; puis il respirait un peu l'air sur son seuil, inquiet et comme indécis de ce qu'il allait faire. Beaucoup passaient qui disaient :

Père Cadet, venez-vous faire une partie de quilles ? — Père Cadet, venez-vous faire une partie de boules ? — Père Cadet, voulez-vous venir boire un coup ?

— Je n'ai pas le temps !

Et pourquoi le père Cadet n'avait-il pas le temps ?

Ah ! c'est que, le dimanche, jour de repos, il avait une promenade à faire. Rien qu'une promenade, une petite visite.

A qui ?

A sa maîtresse, à sa terre !

Ce jour-là, il n'y allait pas tout droit, il est vrai, comme les autres jours. Parfois prenait-il une ruelle qui allongeait son chemin de deux cents pas ; parfois même sortait-il par l'extrémité opposée du village et en faisait-il le tour ; c'était un quart d'heure de route de plus.

Mais le but réel de la promenade, c'était toujours la terre.

Il avait beau dire, pauvre père Cadet :

— Ah ! ma foi, je n'irai pas à ma terre aujourd'hui, j'y vais assez tous les jours.

— Oui, père Cadet, mais c'est parce que vous y allez tous les jours à votre terre, que vous irez encore aujourd'hui.

Et, en effet, sans savoir par où, comment, dans quel but il y était venu, le père Cadet se trouvait tout à coup en face de sa terre.

Cependant, soyez tranquille, c'est dimanche, et il n'y travaillera pas, à sa terre... Non !... Seulement, il y entrera pour la toucher des pieds, puisqu'il ne la touche pas des mains.

Mais, justement, voici la pierre dont il a rêvé. Ah ! maudite pierre ! Il se baisse et la jette hors du champ.

Mais, justement, voici l'herbe qu'il a vue en songe. Ah ! mauvaise herbe ! Il se baisse et l'arrache.

Et, pendant une heure, deux heures, trois heures, il regarde, il cherche, il s'inquiète, puis il entend sonner midi. L'heure du dîner, dans les jours de fête, est à une heure.

Il faut quitter la terre ; il ferait attendre Madeleine, car, s'il a mis une demi-heure pour venir, il mettra bien une heure pour s'en aller.

Mais ce n'est pas chose facile au père Cadet que de quitter sa terre. A peine a-t-il fait dix pas pour s'en revenir à la maison, qu'il s'arrête, se retourne, croise les bras.

Il regarde, souriant d'abord, puis sérieux, puis soucieux ; il regarde longtemps et avec mélancolie ce coin du monde, si petit en comparaison des grandes propriétés qui l'entourent, et qui cependant absorbe ainsi toute son existence.

La demie sonne au clocher pointu ; il faut pourtant rentrer. Il se remet en route ; mais au bout de trente pas il s'arrête encore, jette un regard sur sa terre, un regard plus sombre, plus profond, plus passionné que ne le fut jamais le regard d'amour du fiancé à sa fiancée

Puis il se remet en chemin avec un soupir, comme s'il n'était pas sûr de la retrouver le lendemain là où il la laisse, sa terre bien-aimée.

O terre jalouse ! plus jalouse que ne le fut jamais femme ou maîtresse, c'est ainsi que tu veux être aimée, et tu n'es féconde que pour ceux que tu épuises dans un éternel embrassement.

Aussi était-il presque toujours une heure ou une heure un quart lorsque le père Cadet arrivait en vue des deux chaumières.

Mais ce n'était pas, comme on aurait pu le croire, sur la chaumière de gauche que se portait sa vue, c'était sur la chaumière de droite.

En effet, au seuil de la chaumière de droite étaient presque toujours, attendant son retour tardif, groupés deux femmes, une jeune fille, un jeune garçon, un enfant et un chien.

C'était bien le père Cadet qu'attendait tout ce groupe, car, aussitôt qu'il paraissait, tout le monde disait : Le voilà !

Les deux femmes restaient sur le seuil, les trois enfans montaient sur le banc, le chien s'asseyait sur son derrière, et balayait la terre avec sa longue queue qui ressemblait à celle d'un lion.

Et sans monter jusqu'à la chaumière qui dominait la route, bâtie qu'elle était au haut du talus, le père Cadet s'arrêtait, et mettant son chapeau à la main, disait :

— Bien votre serviteur, dame Marie, bonjour Mariette, bonjour quiot Pierre. Allons, viens-tu, Madeleine ?

Et faisant encore un signe de tête, il recouvrait son

front chauve avec son chapeau à trois cornes et s'acheminait vers la chaumière de gauche située sur le talus opposé.

— Viens-tu, Conscience ? disait alors Madeleine au plus âgé des deux garçons.

— Viens-tu, Bernard ? disait le plus âgé des deux garçons au gros chien.

Et Madeleine marchait la première, suivant le père Cadet; puis Conscience marchait le second, suivant sa mère; puis marchait le gros chien, suivant Conscience.

En arrivant à la porte de la chaumière de gauche, tout cela se retournait une dernière fois pour sourire à la femme, à la jeune fille et à l'enfant de la chaumière de droite, et de toutes les bouches humaines sortaient à la fois ces paroles :

— A ce soir !

On sait déjà tout à fait ce que c'était que le père Cadet, On sait à peu près ce que c'est que Madeleine. Disons ce que c'était que dame Marie, Mariette, quiot Pierre, Conscience et Bernard.

IV

OU IL EST EXPLIQUÉ CE QUE C'EST QUE DAME MARIE, MARIETTE, QUIOT PIERRE, CONSCIENCE ET BERNARD, ET OU IL EST DIT UN MOT DE LA VACHE NOIRE.

Dame Marie était la femme du maître d'école; elle demeurait, comme on voit, juste en face du père Cadet.

Un jour elle entra, portant une petite fille de trois mois entre ses bras, dans la chaumière de Madeleine, qu'elle trouva vêtue de deuil, inclinée et pleurant sur le berceau d'un petit garçon de cinq mois.

— Eh ! ma pauvre voisine, dit-elle, on m'apprend que votre lait est tari tout à coup : est-ce que c'est vrai ?

— Hélas ! mon Dieu, oui, bonne chère dame Marie, répondit Madeleine, et vous l'entendez, pauvre petit Jean, il pleure parce qu'il a faim.

Oh bien ! que cela ne vous inquiète pas, Madeleine, dit dame Marie, heureusement le Seigneur m'en a donné à moi pour deux, du lait, et voilà ma petite Mariette qui ne demande pas mieux que de partager avec son ami Jean.

Et sans écouter ce que lui disait Madeleine, elle prit le petit Jean dans son berceau, s'assit dans la chaumière ayant un enfant sur chaque genou, et avec la sublime im-

pudeur des mères qui savent que la vénération publique les garde, elle découvrit les deux globes de sa poitrine et donna un sein à chaque enfant.

Alors Madeleine tomba à genoux devant elle et joignit les mains en pleurant.

Que fais-tu donc là, Madeleine? demanda la dame Marie étonnée.

— J'adore une des trois grandes vertus chrétiennes, dit la pauvre mère; j'adore la charité.

Le petit Jean but tant qu'il eut soif à cette première coupe de la vie, la seule qui ait du miel sur ses bords et point de lie au fond.

Puis quand il eut bu :

— Là, dit dame Marie, je reviendrai trois fois par jour lui en donner autant, et si dans les intervalles il pleure, vous m'appellerez. Je ne suis pas loin, et la bouteille est là.

Après quoi elle remit le petit Jean dans les bras de sa mère, qui, le serrant contre son cœur, le recoucha toute pleurante dans son berceau.

Hélas! il lui semblait, pauvre Madeleine, qu'elle allait moins être la mère de son enfant, puisque c'était une autre qui le nourrissait.

Maintenant d'où venait qu'elle pleurait, pauvre femme en deuil? D'où venait que son lait s'était tari tout à coup, pauvre femme désolée?

Guillaume, son mari, soldat de 92, après être venu passer quinze jours avec elle en allant de la Vendée en Italie, Guillaume avait été tué glorieusement en combattant à Montenotte.

Elle avait appris trois jours auparavant la nouvelle de cette mort par une lettre que Guillaume mourant avait fait écrire à sa femme par un camarade, et le coup avait été tel que son lait avait tari.

Depuis la veille elle s'en était aperçue; d'abord elle ne pouvait croire à ce nouveau malheur; elle ne pouvait songer que le sein de la mère pût s'épuiser de lait tant que les veines de la femme n'étaient point épuisées de sang; mais les cris du pauvre petit Jean l'avaient malgré elle ramenée à l'implacable réalité.

Elle pleurait donc de douleur, et le petit Jean pleurait de faim, lorsque dame Marie entra, sa petite Mariette entre ses bras, et apaisa d'un seul coup la faim et la soif de l'enfant.

Maintenant, pourquoi appelait-on Madeleine, Madeleine tout court, et appelait-on Marie, dame Marie?

Oh! ce n'était point qu'elle fût fière, qu'elle fût riche pauvre femme, aussi humble et presque aussi pauvre que la dernière du village; non : c'est qu'elle était la femme du maître d'école, et, comme le maître d'école aux yeux des enfans, est un grand personnage, comme on appelait le maître d'école monsieur Pierre, on appelait sa femme dame Marie.

Tous deux, mari et femme, s'étaient crus riches un instant : ce fut lorsque la vraie France, la France régénérée, la France populaire, déclara par la voix de la Convention que l'enseignement était un sacerdoce, et que le maître d'école, qui instruit le corps, était l'égal du prêtre, qui épure l'âme; ce fut lorsque, pendant cette terrible misère de 1795, elle avait voté, le 23 brumaire an III, sur le rap-

port de Lakanal, cinquante-quatre millions à l'instruction primaire. Mais elle n'avait pas duré, l'austère et sanglante matrone. Le Directoire lui avait succédé; et que faisait au Directoire que les maîtres d'école eussent faim, et que ceux que le peuple paye le moins fussent justement ceux-là qui l'instruisent, c'est-à-dire qui font le plus pour son intelligence et sa liberté?

Dame Marie devint donc la seconde mère du petit Jean.

Jean grandit, moitié sur ses genoux, moitié sur ceux de sa mère; d'un autre côté, Madeleine aimait Mariette comme sa fille; plus d'une fois, tandis que dame Marie portait Jean dans ses bras, Madeleine portait Mariette dans les siens; quelquefois l'une ou l'autre les portait tous deux. Il y avait un échange d'amour entre ces deux femmes, sans que jamais ni l'une ni l'autre ait calculé laquelle était en avance, laquelle était en retard dans le compte mutuel de leur charité.

La petite Mariette poussait comme une fleur des champs, comme une violette dans l'herbe, comme un bluet dans les blés, comme une marguerite dans les prairies; elle appelait le petit Jean son frère et le petit Jean l'appelait sa sœur.

Mais Jean et elle ne poussaient pas de la même manière; mais Jean ne parlait pas comme Mariette; mais Jean ne paraissait pas vivre de la même vie que Mariette. Jean vivait d'une vie intérieure, singulière, presque végétative; Jean n'était pas un enfant de ce monde, car ce qui récréait, ce qui amusait, ce qui réjouissait les autres enfans, ne le réjouissait pas, ne l'amusait pas, ne le récréait pas.

Voici à quoi sa pauvre mère, qui le regardait souvent

en secouant la tête, quelquefois en pleurant, voici à quoi sa pauvre mère attribuait ce phénomène.

Quand Guillaume, en traversant la France, après être resté quinze jours près de Madeleine, l'eut quittée pour rejoindre son régiment, il se fit une grande tristesse dans le cœur de la pauvre créature, comme si elle eût pu deviner qu'elle venait de voir son mari pour la dernière fois, et que Guillaume la quittait pour toujours. La tristesse, dans les cœurs purs, c'est la sœur de la religion. Pieuse, toujours, Madeleine redoubla de piété, et elle donna à la prière et passa dans l'église tous les instans que lui laissait son travail.

Or, dans l'église, il y avait un grand tableau qui avait été donné à l'église par un riche abbé qui demeurait dans les environs, et qu'on appelait l'abbé Conseil. Ce tableau représentait Jésus au milieu des petits enfans, c'est-à-dire une des plus touchantes paraboles de l'Évangile.

Tous les petits enfans se pressaient pour serrer les genoux et baiser les mains du Christ. Un seul restait en arrière, jouant avec un gros chien.

Celui-ci représentait une parabole non moins miséricordieuse que la première.

Le Christ étendait plus tendrement la main vers cet enfant que vers les autres. Il semblait lui faire signe d'approcher, lui aussi, comme les autres; mais une mère jalouse lui disait :

— Laissez-le, Seigneur, c'est un simple, un innocent, un pauvre d'esprit.

Et Jésus répondait :

— Bienheureux les pauvres d'esprit, le royaume des cieux leur appartient.

Cet enfant jouant tout seul avec un chien, ce simple, cet innocent, ce pauvre d'esprit, qu'une femme jalouse veut éloigner de cette communion d'amour universel prêchée par Jésus, avait toujours préoccupé Madeleine ; elle s'était prise d'une grande pitié pour ce pauvre délaissé, et, quand elle priait agenouillée devant ce tableau, elle regardait toujours si l'enfant appelé par le Christ ne quitterait point sa place et ce gros chien avec lequel il jouait, pour venir, mêlé aux autres enfans, recevoir la bénédiction de l'Homme-Dieu.

Chaque soir elle se disait, le laissant ainsi isolé loin du Seigneur :

— Demain je le retrouverai près de lui.

Mais, le lendemain son premier regard retrouvait l'enfant à la même place, et elle murmurait :

— Cher enfant, heureusement que le Seigneur a dit : Bienheureux les pauvres d'esprit, le royaume des cieux leur appartient.

Que la science explique comme elle pourra ce phénomène si bien expliqué par la foi ; mais, lorsque Madeleine accoucha de Jean, elle s'écria en regardant son enfant :

— O mon Dieu ! Seigneur, m'avez-vous bénie ou frappée ? mais mon enfant est tout le portrait du pauvre innocent à qui vous faites signe de venir à vous.

Puis elle ajouta avec cette foi sainte des mères :

— Oh ! il ira, il ira, n'en doutez pas, Seigneur Dieu ! et c'es moi qui vous le conduirai.

Et en effet, Jean, c'était l'innocent du tableau ; sa tête

blonde et ses grands yeux bleus, qui ne semblaient rien voir de ce qui se passait autour de lui, comme si un voile était étendu entre le monde et son intelligence.

La chose était si réelle, la ressemblance était si frappante, que chacun reconnut le petit Jean quand il sortit aux bras de sa mère et que les bonnes femmes du village, toujours prêtes à cette fausse pitié, plus douloureuse souvent que l'indifférence, s'écriaient chaque fois qu'elles l'apercevaient :

— Jésus Dieu ! pauvre petit, c'est tout le portrait de l'innocent du tableau de l'église !

Madeleine souriait : à ses yeux, Jean était le plus beau de tous les enfans, et elle ne permettait qu'à la petite Mariette d'être aussi belle que lui.

Cependant son inquiétude fut grande. A un an, le petit Jean n'avait pas encore prononcé une parole. Elle craignait que l'enfant ne fût muet.

Mais un jour elle fut doucement et grandement surprise à la fois. Comme elle disait sans cesse : Mon Dieu ! la parole à mon enfant ! Mon Dieu, faites que mon enfant ne soit pas muet ! l'enfant se souvint du mot qu'il avait si souvent entendu, et, souriant à sa mère, il repéta après elle :

— Dieu !

Madeleine tomba à genoux en s'écriant :

— Seigneur, je vous remercie, non-seulement de ce que vous m'avez exaucée, mais encore de ce que votre saint nom soit le premier qui ait été prononcé !

Le petit Jean, à partir de ce moment, commença de parler, mais il ne parla point comme les autres enfans. Les

autres enfans ont pour ainsi dire deux langues, la langue enfantine, puis la langue sérieuse. Seulement il parlait peu, disait un mot ou deux, trois au plus, complétant sa pensée par un sourire, par un geste, par un regard.

La petite Mariette était sa seule compagne; jamais on ne l'avait vu jouer avec les autres enfans.

D'ailleurs Jean ne jouait pas, il rêvait.

Jean aimait Marie et sa mère d'un amour à peu près égal; Jean aimait le père Cadet de tout son cœur; Jean aima le petit Pierre, quand le petit Pierre vint au monde à son tour; mais le reste du village semblait, je ne dirai pas étranger, mais inconnu à Jean.

Jean aimait les animaux, et les animaux aimaient Jean. Qu'y avait-il donc dans cet enfant pour que tous les animaux l'aimassent et le suivissent? Pierrot l'entêté, qui parfois refusait obstinément au père Cadet de franchir un ruisseau ou de traverser un fossé, Pierrot, dès que Jean le conduisait par la bride ou montait sur son dos, devenait docile comme un mouton, obéissant comme un chien.

Tardif, qui parfois méritait son nom, par un peu de paresse, sentait l'enfant de loin et mugissait à son approche. Il est vrai que l'enfant n'entrait jamais dans l'étable sans apporter tout ce que ses petits bras pouvaient contenir d'herbe fraîche et de fleurs tendres, et l'on eût dit, tant alors Tardif ruminait voluptueusement, que Jean avait un secret pour choisir les fleurs et les herbes que Tardif aimait le mieux.

La vache noire était un double produit pour dame Marie : tous les ans elle vendait un veau, tous les jours elle vendait son lait, et grâce au soin de Jean, qui avait appris

à Mariette à choisir les herbes les plus savoureuses, le lait de la vache noire était renommé dans les environs; mais il arrivait souvent que lorsqu'on venait de vendre le veau, la pauvre mère attristée refusait son lait à ceux qui, pour l'avoir tout entier à eux, venaient de lui prendre son enfant; alors Jean entrait dans l'étable, il prenait le museau marbré de la vache, l'élevait à la hauteur de son visage, fixait les yeux sur les yeux sombres de la bête rétive, lui parlait..... quelle langue? le Seigneur le sait: alors la vache mugissait deux ou trois fois tristement, Jean appelait dame Marie, il laissait sa main étendue sur le cou de l'animal, et l'animal soumis, sinon consolé, laissait aller à flots la crême blanche et épaisse qu'il retenait parfois depuis trois jours.

Mais pour les animaux sauvages, c'était bien autre chose: comme jamais Jean n'avait fait le moindre mal à une créature vivante, tous les simples de la création l'aimaient, excepté ceux-là dont l'instinct est de nuire. On eût dit qu'ils tenaient l'enfant pour un petit ange passant sur la terre avec une douce voix qui parle tous les langages au nom du Seigneur; et en effet, à la façon rêveuse dont Jean, couché sur la mousse ou appuyé contre un arbre, écoutait les oiseaux chanteurs, on eût cru, à le voir ainsi attentif et immobile, qu'il comprenait leur chant et qu'il eût pu le traduire et l'expliquer.

Et en effet, souvent la petite Mariette, qui ne comprenait rien à cette langue, demandait à Jean :

— Jean, quel est cet oiseau qui chante?

Jean répondait :

— C'est un rossignol, un pinson ou un rouge-gorge, car

Jean n'avait pas besoin de voir l'oiseau qui chantait pour savoir quel était cet oiseau.

Et Mariette, voyant qu'il écoutait toujours, demandait :

— Jean, que dit-il ?

Et Jean répondait :

— Il remercie le Seigneur qui, pour lui épargner le long vol qu'il y a d'ici à la mare, a mis une goutte de rosée dans une feuille roulée.

Ou bien :

— Il remercie le Seigneur, qui a permis que l'épine du chemin arrachât un peu de laine aux moutons qui viennent de passer; car le temps où la femelle va pondre est venu, et, de cette laine il va s'aider pour faire son nid.

Ou bien encore :

— Il se plaint de ce qu'un enfant du village lui a enlevé ses petits, sans savoir de quel grain il faut les nourrir; de sorte que ses petits vont mourir de faim.

Pour les plantes, pour les herbes et pour les fleurs, il en était de même; jamais Jean n'eût inutilement foulé une plante aux pieds, coupé de l'herbe avec sa faucille, ou bien cueilli une fleur; si par mégarde il avait marché sur quelque tige, ou en rencontrait une sur laquelle on avait marché, il relevait la pauvre plante et lui disait, si c'était lui :

— Je ne t'avais pas vue, pauvre petite, pardonne-moi!

Et, si c'était quelque autre :

— Il ne faut pas en vouloir à celui qui t'a brisée ainsi, disait-il, car il ignorait que tu vis, que tu souffres, que tu pleures comme nous; mais, s'il a brisé ta tige, il te reste les racines, et, de tes racines, sortira une tige nouvelle qui, plus heureuse, grandira, fleurira, répandra sa graine au-

tour de toi, de sorte que, l'année prochaine, au lieu que tu sois seule et isolée comme aujourd'hui, tu auras toute une famille!

Il en était de même lorsqu'il coupait de l'herbe pour Tardif ou pour la vache noire; ou quand il cueillait une fleur, pour mettre à la ceinture ou dans les cheveux de Mariette.

S'il coupait l'herbe, avant d'approcher la faucille de la touffe qu'il allait faucher, il lui disait :

—Tu sais pourquoi je te coupe, pauvre petite touffe d'herbe! ce n'est point pour te faire du mal sans but ou te détruire inutilement : c'est parce que Tardif, le bœuf du père Cadet, et la vache noire de dame Marie ont faim.

C'est parce que Dieu t'a faite pour les repaître, pauvre petite touffe d'herbe! et pour donner à l'un la force de labourer le champ du père Cadet, qui nous nourrit, lui, ma mère et moi, et à l'autre le bon lait qu'elle vend tous les matins aux châteaux comme aux chaumières.

S'il cueillait une fleur, il lui disait :

—Tu sais, c'est pour ta sœur Mariette que je te sépare de ta tige; tu sais que le Seigneur t'a faite belle et parfumée, non pas pour que tu meures solitaire dans un angle de la plaine ou dans un coin de la forêt, mais pour que tu attestes sa grandeur au milieu des hommes, dont tu réjouis à la fois les yeux et les cœurs.

Il résultait de cette faculté, qui semblait avoir été donnée à Jean par le Seigneur, d'entendre et de comprendre la création tout entière, qu'il était bien plus heureux de ses relations avec les arbres, les plantes, les oiseaux, l'air du ciel, la pluie et le soleil, qu'il ne l'était de son contact

avec les hommes. Aussi, tandis que dans leur langage, arbres, plantes, oiseaux, air du ciel, pluie et soleil, disaient, les arbres en le couvrant de leur ombre, les plantes en lui faisant le chemin plus doux, les oiseaux en l'égayant de leurs chansons, l'air du ciel en lui caressant le visage, la pluie en s'écartant de lui, le soleil en le réchauffant, c'est un petit ange! les gens du village, le regardant passer, grave et silencieux, à cet âge où les enfants sont turbulents et joueurs, les gens du village haussaient les épaules, et, avec l'accent de la pitié ou de la dérision, disaient :

— C'est un idiot!

Et cependant, comme, à toutes les questions qu'ils lui adressaient, il répondait juste; comme jamais il n'avait menti; comme à tous il disait la vérité, que cette vérité fût agréable ou non à entendre, au lieu de l'appeler Jean ou le fils Cadet, ils l'appelaient *Conscience*.

Il en résulta qu'au bout d'un certain temps la petite Mariette, dame Marie, le père Cadet et Madeleine elle-même, adoptant le nom sous lequel Jean était désigné dans le village, l'appelaient Conscience comme les autres.

Et Jean, trouvant que c'était un beau nom, un nom selon le cœur de Dieu, se déshabitua peu à peu d'être appelé Jean, et s'habitua à être appelé Conscience.

V

COMMENT BERNARD ET QUIOT PIERRE COMPLÉTÈRENT, L'UN, LA FAMILLE DU PÈRE CADET, L'AUTRE LA FAMILLE DE DAME MARIE, ET COMMENT CELLE-CI DEVINT VEUVE.

En 1805, Conscience avait alors dix ans, et, moi, j'en avait trois à peine ; en 1805, mon père quitta le château des Fossés, situé à un quart de lieue de la chaumière du père Cadet, pour aller demeurer à trois lieues de là, dans un autre château nommé Antilly.

Mon père, après la campagne des Alpes, avait rapporté du Saint-Bernard un couple de ces magnifiques chiens dont les moines de l'hospice conservent avec tant de soins la race précieuse. Ces chiens étaient magnifiques de taille, et semblaient des lions de deux ans. Au moment où nous quittâmes les Fossés pour Antilly, la femelle venait de mettre bas cinq petits; deux avaient été donnés, deux lui avaient été laissés, et le cinquième avait, avec cette cruauté habituelle aux hommes vulgaires, avait été jeté à la porte par le garde de mon père, nommé Mocquet.

Conscience, toujours pérégrinant, passa là par hasard; il entendit les gémissements du pauvre petit, le ramassa et le rapporta, non pas à la chaumière du père Cadet, il doutait, avec raison, de la générosité du vieux bonhomme, et craignait qu'ayant déjà Pierrot et Tardif, il ne voulût

point se charger de ce nouvel hôte, mais à l'étable de dame Marie.

Tant que *Bernard*, Conscience avait ainsi, par abréviation, nommé le petit chien, tant que Bernard serait au lait, il n'y avait pas trop à s'inquiéter, la vache noire était là, et les deux enfants réunis n'avaient pas grand'peine à obtenir de dame Marie, toute pleine d'humanité, la portion de lait nécessaire à la nourriture du chien; mais une fois sevré, une fois grandissant, Bernard, avec sa taille colossale et son appétit gigantesque, devenait une lourde charge pour la maison.

N'importe! Conscience résolut de risquer l'introduction de Bernard dans la chaumière paternelle.

En conséquence, il profita d'un moment où elle était vide, fit entrer Bernard, et, comme pour le protéger contre le premier mouvement du père Cadet, il se plaça devant lui.

Mais ce ne fut point d'abord le père Cadet qui rentra, ce fut Madeleine.

Madeleine, en voyant Conscience debout, appuyé sur son chien, jeta un cri.

C'était juste le portrait de l'innocent dans le tableau de l'église, et plus rien ne manquait à Conscience pour sa ressemblance avec lui, pas même le chien.

Madeleine était une âme croyante; elle voyait la main de la Providence partout; elle crut que ce n'était pas inutilement que ce chien s'était trouvé sur la route de l'enfant, et qu'il y aurait presque un sacrilége, quand le tableau de l'église les réunissait en effigie, à les séparer en réalité.

Restait le père Cadet. Lui faire adopter Bernard, nous l'avons déjà dit, n'était pas chose facile; le père Cadet avait, non-seulement le dédain, mais encore la haine des bouches inutiles; de sorte qu'on craignait fort de lui voir repousser Bernard, qu'il lui fût présenté, soit comme objet de luxe, soit comme chose de sentiment.

Heureusement, depuis quelque temps, on parlait de vols dans les environs; heureusement encore, deux ou trois nuits auparavant, le père Cadet avait cru entendre marcher dans sa cour. On lui présenta Bernard comme un gardien et comme un défenseur, et, après s'être fait convenablement prier, il consentit à le garder, ce qui fut une grande joie pour Conscience et pour la petite Mariette.

C'eût été dommage, en effet, de séparer le chien de l'enfant, car ils étaient unis l'un à l'autre d'une merveilleuse amitié. Bernard surtout avait pour Conscience un attachement qui eût fait croire au sentiment que nous avons presque osé émettre, au commencement de ce livre, c'est-à-dire que les animaux ont une âme. L'âme de Bernard était sa reconnaissance pour celui qui l'avait recueilli mourant de faim. Cette reconnaissance se traduisait par une obéissance qui avait quelque chose de fabuleux. Sur un simple signe de Conscience, Bernard se jetait à l'eau ou traversait le feu; quelque part qu'il se trouvât, ses yeux ne quittaient pas les yeux de l'enfant; s'ils se fermaient un instant pour le sommeil, ils se rouvraient toujours dans la direction où se trouvait Conscience au moment de son réveil. On les voyait toujours ensemble, marchant côte-à-côte; Conscience laissant pendre sa main du côté où était le chien, et le chien léchant, tout en marchant, la main de Conscience.

Et c'était bien heureux que Bernard fût si doux, et obéît ainsi à l'enfant; car il était d'une force colossale, et il fût devenu bien dangereux, si un signe, une parole, un geste, ne l'eût rendu inoffensif mieux que la plus solide muselière de fer.

Après Conscience, la personne que Bernard aimait le mieux, c'était la petite Mariette, puis Madeleine, puis dame Marie. Quant aux deux chefs des deux familles, le maître d'école et le père Cadet, Bernard professait ouvertement pour eux l'indifférence la plus marquée.

Puisque nous venons de parler du maître d'école, arrêtons-nous sur ce brave homme, qui, après avoir espéré un instant voir ajouter par la Convention quelque chose aux trois cents francs qu'il recevait de la commune, comme instituteur et comme chantre, avait été obligé de renoncer à cet espoir; déception qui lui avait été d'autant plus cruelle qu'il venait de voir sa famille s'augmenter d'un garçon, lequel, recommandé tout particulièrement par lui au prince des Apôtres, avait reçu le nom de Pierre; c'était déjà, comme nous croyons l'avoir dit, le nom du père; ce qui fait que, pour les distinguer l'un de l'autre, ceux qui parlaient le français de la ville appelaient l'enfant *petit* Pierre, tandis que ceux qui parlaient le patois l'appelaient *quiot* Pierre.

Pour comble de malheur, quelque temps après la naissance de ce garçon, maître Pierre tomba malade et mourut; de sorte que les deux femmes se trouvèrent réduites à cent francs de pension que, par grâce spéciale, leur fit la commune, et au bénéfice qu'elles pouvaient tirer du travail de leurs mains.

Cet événement se passait en 1810, à peu près; Mariette avait quinze ans, et, par conséquent, était en âge de comprendre la perte irréparable qu'elle faisait. Comme il arrivait dans tous les événements de quelque importance, les deux maisons se fondirent en une, et Madeleine et Conscience prirent leur part de la douleur de leurs voisins, afin que cette part fût moins lourde.

Mais, tout en pleurant avec Mariette, Conscience avait, pour la jeune fille et pour sa mère, des paroles de consolation si singulièrement inspirées, que parfois les deux femmes, qui pleuraient ensemble, levaient de leurs yeux leurs mouchoirs trempés de larmes, et regardaient si c'était bien Conscience, c'est-à-dire un pauvre innocent, qui venait de parler ainsi.

Grâce à cette voix, qui semblait venir d'en haut, leur douleur, sans disparaître entièrement, perdit de son amertume; et, au bout de six mois, les cœurs, comme les habits, sans être tout à fait hors de deuil, n'avaient déjà plus cette teinte sombre par laquelle Hamlet symbolise sa mortelle douleur.

Il y a une miséricorde divine pour les pauvres. Au moment où le malheur nous frappe, on croit, non-seulement que notre force ne pourra le supporter, mais encore qu'il est véritablement insupportable; on examine les ressources qui restent, et, lorsqu'on en a fait le compte, on frémit en se demandant où elles nous conduiront. La vie, alors, paraît réduite à des conditions impossibles. On s'épouvante en entrant dans cette existence nouvelle, qui semble prête à se resserrer autour de nous, au point de finir par nous étouffer ! Puis les jours s'écoulent, les mois se succèdent,

et, du sein de la misère même, semblent jaillir de bienfaisantes inspirations; on lève si souvent les yeux au ciel que l'on finit par entrevoir Dieu. Oh! dès lors le malheureux, si désespéré qu'il soit, est pareil au condamné qu'on mène à l'échafaud, et qui rencontre un roi sur sa route; il comprend qu'il ne peut plus mourir.

Puis, après avoir, autant qu'il était en lui, et sans se douter qu'il eût cette influence, consolé de son mieux les deux femmes, Conscience comprit qu'il fallait les aider. Regardé, même par le père Cadet comme un être à part, Conscience était à peu près maître de son temps. Il pouvait donc l'employer, ainsi qu'il l'entendait, à leur service. D'abord il donna à Mariette l'idée d'aller vendre à la ville, non-seulement le lait de la vache noire, mais encore celui des vaches de la ferme de Longpré : il fut convenu entre elle et la fermière, jeune femme restée veuve avec un enfant de cinq ou six mois, et qui ne pouvait pas s'occuper elle-même de tous ces détails, qu'il serait fait à Mariette une remise d'un quart par chaque mesure qu'elle vendrait; puis, comme Mariette ne pouvait, même avec l'aide de Conscience, porter une douzaine de mesures de lait à la ville, comme le père Cadet avait besoin de Pierrot pour ses labours, et, d'ailleurs, comme à l'exemple de la fourmi, qui n'était point prêteuse, le vieillard était assez peu prêteur, Conscience, avec deux vieilles roues de brouettes, commença à fabriquer une petite voiture, à laquelle il attela Bernard, lequel se laissa faire complaisamment, et, accompagné des deux enfants, traîna doucement sa charge liquide jusqu'à Villers-Cotterets. Arrivée là, Mariette, qui avait l'adresse des principales maisons de la ville et sur-

tout celle de l'inspecteur de la forêt, entra dans les maisons et fit ses offres de service, annonçant que, si on trouvait son lait bon, elle apporterait tous les jours à chacune de ses pratiques la mesure qu'on lui indiquerait.

Mariette était jolie à ravir, pleine de gentillesse avec son doux parler : son deuil la rendait intéressante. Dès son premier voyage elle eut d'avance tout son lait placé.

Chaque mesure rapportait huit sous. Il y avait huit mesures à la fermière de Longpré ; Mariette avait une remise d'un quart ; c'était donc seize sous de bénéfice. En outre, la vache noire fournissait deux autres mesures, qui étaient la propriété pleine et entière de Mariette et de sa mère ; c'étaient seize autres sous, c'est-à-dire trente-deux sous par jour, c'est-à-dire à peu près quarante-huit francs par mois.

Cela faisait, avec les cent francs que donnait la commune à dame Marie, plus de six cents francs par an assurés au pauvre ménage, c'est-à-dire le double au moins de ce que gagnait de son vivant le maître d'école.

Tous les matins, à six heures, Mariette, Conscience, Bernard et sa charrette partaient d'Haramont ; on arrivait à la ville au bout de trois quarts d'heure. Mariette entrait chez ses pratiques et mesurait à chacune son lait, tandis que Bernard, les yeux fixés sur Conscience comme pour lui demander s'il était content de lui, tandis que Conscience souriant à Bernard attendaient à la porte.

Et Mariette était si gracieuse dans la façon dont elle mesurait son lait, si polie dans la manière dont elle recevait son argent, si reconnaissante quand elle faisait sa petite révérence ; il y avait quelque chose de si original dans ce

gros chien et ce pauvre idiot qui attendaient Mariette à la porte, car à la ville comme au village le jeune homme passait pour un idiot, que si la fermière de Longpré avait eu dix vaches, au lieu de quatre, que si la petite charrette de Bernard avait été quatre fois plus grande qu'elle n'était, et eût contenu quatre fois la même quantité de lait, Mariette n'en eût pas rapporté une goutte à Haramont.

Au retour, Mariette rangeait les mesures vides, pour se faire une place au milieu, montait dans la charrette, et Bernard la ramenait sans fatigue, tandis que Conscience marchait auprès d'elle.

A neuf heures les deux enfants étaient habituellement de retour.

Il en résultait que Mariette avait encore toute la journée pour travailler, avec sa mère, aux ouvrages d'aiguille ou prendre soin de son petit frère.

Quand arrivait la saison de la faîne (1), ce secours que le Seigneur lui-même accorde aux pauvres gens qui habitent les forêts, comme jadis, dans le désert, il accorda la manne aux Hébreux, c'était encore Conscience qui aidait Mariette à récolter le fruit précieux; seulement, au lieu de laisser la jeune fille, comme ses compagnes, recueillir la faîne graine à graine, en usant ses genoux contre la terre, au lieu de la recueillir lui-même de cette façon, il mettait

(1) La faîne est le fruit du hêtre et contient une huile infiniment meilleure que celle de la noix ou de l'œillette, et qui, lorsqu'elle est fraîche, est presque aussi douce que l'huile d'olive.

dans la charrette de Bernard un balai et un van, et s'acheminait au plus profond de la forêt.

Arrivé là, il choisissait un bel arbre chargé de fruits, montait dessus avec l'adresse et presque l'agilité d'un écureuil, secouait les branches pour en faire tomber la graine, puis, lorsque le tapis de verdure qui s'étendait au pied de l'arbre avait disparu sous une couche de faînes, il descendait, en faisait un tas à l'aide de son balai, et, en moins d'une demi-heure, avait vanné toute cette graine secouée par lui.

La graine vannée, c'est-à-dire débarrassée des feuilles sèches, des petits morceaux de bois, des caillots vides, était mise dans la charrette de Bernard, garnie avec un lit de fougère et rapportée à la maison.

La première année où Conscience employa ce procédé, dame Marie fit faire et vendit pour cent cinquante francs d'huile de faîne; ce qui porta cette année-là le revenu de la petite chaumière de droite à près de sept cent cinquante francs, c'est-à-dire plus haut que celui du père Cadet lui-même, bien qu'il fût propriétaire, à cette heure, de six arpents de terre qu'il était parvenu, grâce au fumier de Pierrot, de Tardif et de la vache noire, lequel lui était cédé en échange des services que les deux femmes recevaient de Conscience, à rendre des meilleurs du territoire.

Mais Conscience avait encore rêvé autre chose : il avait rêvé de doter la maison où la bénédiction du Seigneur semblait être entrée avec lui, d'une ruche d'abeilles, et, cela, depuis qu'il avait découvert dans un tronc d'arbre creux toute une laborieuse famille de ces animaux.

En conséquence, avec les conseils du vannier, il tressa

une belle ruche, la recouvrit de paille dorée, et attendit que ses abeilles de la forêt essaimassent.

Alors, il les suivit à l'arbre où elles allèrent se suspenpendre, et, comme depuis longtemps il les connaissait, leur parlant ainsi qu'il faisait aux autres animaux, lorsque le moment fut venu pour elles de se détacher, il leur ouvrit, sans supposer même qu'une seule de ses petites amies songeât à lui faire mal, il leur ouvrit sa poitrine, en recueillit une partie, avec la reine, dans sa chemise ouverte, et, suivi de toutes les autres, qui bourdonnaient en voletant autour de lui, il traversa le village étonné, au milieu de ce tourbillon d'ailes, et arriva à la belle ruche neuve, où la reine entra aussitôt, suivie de toutes ses sujettes, comme dans un beau palais digne d'elle.

Et, dès l'année d'après, dames Marie et Mariette eurent le meilleur miel du village pour sucrer leur lait et manger à leur déjeûner.

Mais ce que l'on admirait surtout, car l'homme admire tout ce qu'il ne peut pas comprendre, c'est que, dès que Conscience paraissait au jardin, toute la ruche volait à lui, s'abattant sur son col et sur son visage, butinant aux fleurs qu'il tenait entre ses mains et qu'il apportait à la reine, comme fait un adorateur à une majesté.

Et la reine, de son côté, se promenait gravement sur son doigt, secouant ses ailes diaphanes et frottant l'une contre l'autre ses petites pattes, couvertes du pollen des fleurs.

VI

CE QUI SE PASSAIT AU VILLAGE D'HARAMONT DE 1810 A 1813.

Vers les premiers jours de 1810, un grand événement s'était accompli : un enfant du village était revenu de l'armée avec la croix d'honneur et deux doigts de moins à la main droite.

Il était jeune, c'est-à-dire qu'il atteignait vingt-cinq ans à peine. Il avait son congé, deux cent cinquante francs de sa croix et trois cents francs de pension.

C'était un beau garçon, à la figure joyeusement épanouie, fort gouailleur, comme on dit dans cette portion de la France où les vieux mots français se sont conservés dans toute leur leur pureté, avec des cheveux roux et des moustaches rouges, toujours parfaitement cirées et relevées en crocs.

Il avait servi dans les hussards, et, quand il rentra dans le village, portant sa pelisse sang de bœuf à torsades jaunes, son dolman bleu jeté sur les épaules, son colback de fourrure, d'où pendait une flamme bleue, et son pantalon à boutons dorés, il y produisit une double sensation; d'abord comme enfant du pays, que les pères et les mères avaient du plaisir à revoir, ensuite comme beau garçon, que le jeunes filles avaient du plaisir à regarder.

Il s'était engagé à dix-sept ans, vers 1803; il avait fait la campagne d'Austerlitz, la campagne d'Iéna; puis, enfin, la dernière campagne, cette campagne si brillante qui se termina par les batailles d'Esling et de Wagram.

Dans cette dernière bataille, au moment où il chargeait, avec son escadron, sur un régiment d'infanterie, il avait reçu une balle qui lui avait brisé l'index et le médium de la main droite; on avait dû les lui couper, et, dans l'impossibilité où il le voyait de tenir désormais un sabre, son colonel, qui l'avait plus d'une fois remarqué sous le feu, avait demandé et obtenu pour lui trois choses que le brave garçon méritait bien : la croix, une pension et son congé définitif. Mais tout en le regrettant comme brave soldat sous le feu, les officiers inférieurs l'avaient moins regretté comme camarade. En effet, Bastien, c'était son nom, avait une tendance irrésistible vers le cabaret, et à peine avait-il bu deux verres de vin, que, de gouailleur, il devenait querelleur, et qu'il était bien rare qu'après être entré dans ce cabaret bras dessus bras dessous avec un camarade, il n'en sortît pas pour aller, séance tenante, derrière quelque haie, ou le long de quelque mur, se couper la gorge avec lui.

Bastien connaissait lui-même son malheureux caractère; mais comme il avait pensé qu'il lui serait trop long et trop difficile de s'en corriger, il avait préféré cultiver avec acharnement l'espadon et la pointe, ce qui fait qu'il était arrivé à une certaine force dans l'art de l'escrime. Il en résultait que les coups de manchette et les balafres au visage, toujours très-communs dans les régiments dont l'arme est le sabre recourbé, étaient plus communs encore dans le régiment où servait Bastien que dans aucun autre.

Il va sans dire que la plupart de ces balafres et de ces coups de manchette étaient du fait de Bastien.

C'était la cause pour laquelle Bastien, fort regretté comme soldat, était infiniment moins regretté comme camarade.

Cela n'empêchait pas que ses camarades ne lui eussent fait une grande fête le jour où il avait quitté le régiment; mais peut-être aussi la fête n'avait été si brillante et si cordiale que parce qu'il le quittait.

Au moment de se séparer pour toujours on oublie bien des choses, et l'on avait pu remarquer, à l'honneur du peu de rancune du soldat français, que c'étaient les plus manchettés et les plus balafrés qui avaient été les plus tendres pour Bastien.

Bastien avait donc quitté Vienne, où se passait ce dîner d'adieu, avait donc traversé une partie du Tyrol et de la Suisse, était rentré en France, et, enfin, était apparu à l'entrée du village d'Haramont comme le dieu de la guerre en personne.

Nous avons dit quel effet il avait produit.

Mais, hélas! au milieu de la sensation générale, Bastien cherchait en vain ces douces caresses, sans lesquelles il n'y a pas de vrai bonheur en ce monde : l'étreinte et les baisers d'un père et d'une mère.

Bastien, orphelin dès sa naissance, n'avait jamais connu cette suprême douceur, et la résolution qu'il avait prise de s'engager avait sans doute tenu à cet isolement.

Au reste, comme on le voit, Bastien n'avait pas perdu son temps; il revenait riche, relativement, puisqu'il avait

quelque chose comme cinq cent cinquante livres de rentes assurées pour toute sa vie.

Avec ce premier fonds, Bastien, à son choix, pouvait ou vivre sans rien faire, ou ajouter encore à son bien-être en faisant la moindre chose.

Mais Bastien n'avait pas pris l'habitude du travail au régiment, de sorte qu'il ne voulut adopter aucun métier, et se contenta d'entrer chez le voisin Mathieu, qui, peu à peu, s'arrondissant toujours, était devenu un gros propriétaire, pour avoir spécialement soin des chevaux.

Cette besogne lui allait, à Bastien le hussard, comme on l'appelait; c'était une besogne qui lui rappelait l'escadron, et Bastien avait tout dit quand, serrant les dents et avançant la mâchoire inférieure, il avait dit en appuyant sur l'r de façon à faire basculer le mot :

— Oh! nom d'un nom! le rrrégiment, c'était ça le plaisir!...

La phrase n'avait pas grand sens aux yeux des autres, mais il n'en était pas de même aux yeux de Bastien, à qui elle rappelait toute une série de souvenirs d'amours, de duels, de bons dîners, de grandes batailles, et même de ces heures qui, lorsqu'elles sont passées, ne sont pas toujours celles qu'on se rappelle avec le moins de plaisir.

Puis, comme ceux qui l'entendaient pousser cette exclamation le regardaient avec des yeux étonnés et interrogateurs :

— Oh! vous ne pouvez pas savoir, vous autres pékins! disait-il.

Et en effet, les pékins *n'eussent pu savoir* que si Bastien eût daigné *leur apprendre*, et Bastien ne daigna jamais;

de sorte que l'on ignora toujours dans le village d'Haramont ce que c'était que ce plaisir dont parlait si chaleureusement Bastien.

Bastien, nous l'avons dit, avait produit une profonde impression sur les jeunes Haramontoises. Bastien était jeune, Bastien était riche, Bastien était beau garçon; Bastien, en outre, avait la croix, récompense qui n'était pas prodiguée à cette époque. C'était plus qu'il n'en fallait pour tourner bien des fêtes villageoises.

Et cependant Bastien était loin d'avoir déployé toutes ses séductions; il ne s'était pas encore révélé comme danseur.

Ce fut le dimanche qui suivit son retour que cette grande exhibition du talent chorégraphique de Bastien fut produite. Les arts se touchent, les talents se donnent la main : Bastien était un danseur achevé, comme il était maître d'armes accompli.

On dansait à cinq cents pas du village, sous les premiers arbres de la forêt, dans un rond naturel formé par un cercle de hêtres immenses; on dansait sur un terrain battu avec soin par le ménétrier du village, qui, en échange de ce travail de la semaine, levait sur chaque cavalier, et par chaque contredanse, un impôt d'un sou.

Quand, le dimanche qui suivit le retour de Bastien, on le vit de loin s'avancer vers la salle de danse, vêtu de son brillant costume, avec ses bottes éperonnées et bien cirées à l'œuf, ses tresses pendantes de chaque côté du visage, ses bras arrondis, et sa démarche superbement dandinée, tous les regards se tournèrent vers lui, et attendirent avec curiosité.

En effet, le jugement définitif n'était pas encore porté

sur Bastien par les jeunes filles. Il leur restait à voir comment dansait Bastien, qui, d'ailleurs, faisait si bien tout ce qu'il faisait.

Puis chacune était curieuse de savoir qui Bastien inviterait la première.

Bastien s'approcha d'une belle jeune fille nommée Catherine, brune à l'œil noir, au sourcil arqué, à la taille cambrée, qui avait été dans la *grande ville*, comme on dit.

En effet, Catherine, qui était entrée au service d'une dame noble des environs, l'avait suivie à Paris ; puis, au bout d'un an, était revenue un peu pâle, un peu maigre, mais avec une centaine de louis qu'elle avait placés, sur première hypothèque, dans l'étude de maître Niguet, et qui lui rapportaient cent vingt bonnes livres de rentes.

D'où venaient ces cent louis ?

Catherine leur avait trouvé une explication : sa maîtresse avait fait une maladie dangereuse pendant laquelle, elle, Catherine, l'avait soignée avec tant de dévouement que, de retour à la santé, elle lui avait fait cadeau de ces cent louis.

Malheureusement pour Catherine, tout le monde n'ajoutait pas foi à cette histoire, si ingénieuse qu'elle fût. En effet, une seule objection la battait en brèche.

On demandait à Catherine comment il se faisait qu'elle eût quitté une maîtresse si reconnaissante et si généreuse.

Ce à quoi Catherine n'avait pu répondre autre chose, sinon que, s'ennuyant du village, elle y était revenue.

De sorte que beaucoup doutaient que telle fût la source de la petite fortune de Catherine.

Il y avait plus : quelques-uns non-seulement doutaient que cette source fût celle qu'accusait Catherine, mais encore ils lui en assignaient une autre.

Ils disaient que ce n'était pas la maîtresse, mais que c'était elle qui avait fait une maladie dangereuse : la preuve en était sa pâleur et sa maigreur, en revenant au village.

Puis, ils ajoutaient que ces cent louis, placés chez maître Niguet, Catherine les tenait, non de la reconnaissance de la baronne, mais de la libéralité du baron.

Et, il faut le dire, comme cette tradition, si malveillante qu'elle fût, expliquait le retour et la fortune de Catherine plus clairement que l'autre, c'était celle-là qui était le plus généralement adoptée.

Il en résultait que, malgré l'agaçante beauté de Catherine; que, malgré les cent louis si sûrement placés sur première hypothèque, aucun jeune garçon du village ne s'était encore offert pour épouser Catherine.

En échange, beaucoup s'était offerts pour lui faire leur cour.

Mais Catherine s'était prononcée, déclarant qu'elle était honnête fille, et qu'elle n'écouterait que celui qui se présenterait la plume du contrat de mariage à la main.

Ce qui faisait dire au meunier de Wualue, esprit goguenard s'il en fut, que l'œuf de l'oie qui devait fournir cette plume-là n'était pas encore pondu.

Bastien s'approcha donc de Catherine, la jambe en avant, le bras arrondi, et lui tendit une main gantée de chamois.

Catherine accepta cette main avec un sourire de triomphe, et prit place dans le cercle avec Bastien.

Bastien, pendant la ritournelle, déboucla son ceinturon, et déposa son sabre et sa sabredache aux mains du fils du ménétrier, chargé dans l'entre-deux d'une figure à l'autre de percevoir la recette, et, cela, avec autant de grâce et de dignité que Mars, prêt à danser avec Vénus, en eût mis à déposer son épé et son bouclier aux mains de l'Amour.

On attendait beaucoup de Bastien, mais, il faut le dire, Bastien dépassa toutes les attentes. Bastien avait un pas pour chacune des quatre figures dont se compose la contredanse complète. C'était, en entrechats et en pas d'été, en pas de zéphir et en flic-flacs, des gigottements comme non-seulement les Haramontois n'en avaient jamais vu, mais encore comme ils ne se doutaient pas qu'il en pût exister. Aussi se pressa-t-on, pour voir danser Bastien, de telle façon que lui-même fut obligé, malgré ce qu'un pareil triomphe avait de flatteur pour son amour-propre, de prier ses compatriotes de lui faire un peu de place, s'ils désiraient lui voir continuer ses exercices.

On se rendit à cette prière, dont on reconnut la justesse, et Bastien termina sa dernière figure par deux ou trois entrechats si bien enlevés, si bien battus, que la galerie éclata en unanimes applaudissements.

Bastien reconduisit fièrement sa danseuse à sa place, et chercha, dans le cercle environnant, qui il honorerait de sa main pour une seconde contredanse.

Au haut du talus, ne se mêlant point aux danseuses, et arrêtées par la curiosité, se tenaient dame Marie et Mariette. Bastien aperçut la douce et suave figure, et, sans

s'inquiéter de la couleur de la robe qu'elle portait, il s'élança vers elle, et, de son langage le plus fleuri :

— Mademoiselle, voulez-vous bien me faire celui de m'accorder la prochaine contredanse ?

Mariette rougit, car tous les regards, qui suivaient Bastien, se tournèrent vers elle.

— Merci ! monsieur Bastien, dit-elle ; mais vous pouvez voir que je suis en deuil de mon père.

— Ah ! c'est que, vous voyant vous approcher de la danse... vous comprenez, mademoiselle, dit Bastien en se dandinant et en faisant ses plus doux yeux.

— Vous avez raison, monsieur Bastien, dit Mariette ; c'est moi qui ai eu tort de venir, le cœur et les habits tristes, là, où l'on s'amuse. Voulez-vous venir, ma bonne mère ?

Et elle emmena dame Marie dans le chemin qui s'éloignait du rond de danse, et s'enfonçait dans la forêt.

Oh ! oh ! dit Bastien, la petite Mariette a donc changé de nom, en mon absence ? il me semble qu'elle s'appelle mademoiselle Pincée.

Mariette n'entendit point ce que disait Bastien ; mais quelques personnes l'entendirent, et au nombre de ces personnes fut Conscience.

Conscience, si peu de cas qu'il fît de la danse, était étendu sur le talus opposé à celui où se trouvait Mariette ; son gros chien était couché près de lui, et lui servait, comme d'habitude, tantôt de dossier, tantôt d'oreiller.

Il regardait Mariette par-dessus danseurs et danseuses, et, en la regardant, il oubliait tout cela, garçons et jeunes

filles sautant en mesure ou à peu près, ménétrier frappant du pied, et violon grinçant à qui mieux mieux.

Il avait un instant, comme tout le monde, regardé Bastien, et l'avait plaint, du fond du cœur, d'être obligé de danser d'une façon si fatigante ; car il ne comprenait pas qu'un homme se donnât une telle fatigue, et remuât les jambes d'une façon si ridicule, sans y être forcé par quelque loi, par quelque contrainte, par quelque obligation inconnue.

Quand il vit Bastien quitter le rond de danse et s'avancer du côté de la jeune fille, il se souleva pour le suivre des yeux avec une certaine inquiétude. Il se doutait de l'intention de Bastien, et il eût été affligé de voir Mariette, se donner en spectacle avec un homme qui dansait d'une façon si opposée à celle dont dansaient les autres garçons du village.

Aussi, quelque éloigné qu'il fût du groupe, cette faculté dont il était doué, de percevoir les sons les plus lointains, lui permit-elle d'entendre et la demande et la réponse. Il trouva que Mariette avait très-bien répondu, et que Bastien était un impertinent ; ce qui ne lui parut pas extraordinaire chez un homme qui devait se trouver un peu hors de lui, après l'exercice exagéré auquel il venait de se livrer.

Il le plaignit donc, au lieu de le blâmer, et, il se mit, suivi de Bernard, à suivre Mariette.

Et, cela, aussi naturellement que le satellite suit son astre.

A partir de ce moment, Bastien le hussard fut posé par tout le village : près des femmes, comme le parangon de l'é-

légance et des bonnes manières; près des hommes, au contraire, comme l'être le plus désagréable qu'ils eussent jamais vu.

Les seuls qui avaient échappé à cette sympathie ou à cette antipathie étaient Mariette et Conscience.

A Mariette il était resté indifférent.

Et Conscience le plaignait.

Conscience eût volontiers été de l'avis du dey d'Alger, qui, assistant à un bal magnifique dont le maître faisait les honneurs en dansant et en valsant comme le dernier de ses invités, le fit appeler pour lui demander avec une curiosité pleine de bonhomie :

— Monsieur, comment, étant aussi riche que vous paraissez l'être, vous donnez-vous la peine de danser vous-même?

Mais bientot la danse ne suffit plus à Bastien; la conquête de l'Allemagne avait fort introduit le goût de la valse dans les rangs de l'armée française. Bastien introduisit la valse dans les rangs des jeunes filles d'Haramont, et s'établit professeur, mais pour les femmes seulement, bien entendu.

Il en résultait que les hommes, à qui Bastien se gardait bien de donner le moindre renseignement sur la manière de pivoter en trois temps, laissaient, à l'endroit de la valse, le champ libre à Bastien, qui, pareil à un pacha d'Orient, n'avait plus qu'à jeter le mouchoir, sans crainte aucune de rencontrer une concurrence.

Les paysans avaient voulu réclamer; mais Bastien s'était retourné au bruit, avait retroussé sa moustache en tire-bouchon autour de son doigt, en disant d'une façon qui

n'appartenait qu'au corps élégant des hussards : S'il vous plaît?... et tout était rentré dans l'ordre.

Mais ce n'était pas seulement comme danseur que Bastien avait conquis toutes les admirations des belles Haramontoises; c'était aussi comme cavalier. Bastien montait à cheval en vrai hussard de la garde, c'est-à-dire avec une rare perfection; et, comme il avait la charge de veiller sur les chevaux, il ne se privait pas de monter les élèves du père Mathieu, et d'aller faire, à poil nu, ainsi qu'un soldat antique, des promenades dans les environs, ayant soin de choisir de préférence celles pour lesquelles il lui fallait passer et repasser par le village.

Mais, chose étrange! recherché par toutes les belles filles du village, mieux reçu que les autres jeunes gens par Catherine, qui paraissait disposée à renoncer pour lui à ce grand rigorisme matrimonial qu'elle affectait à l'endroit des autres, il semblait que tout cela dût lui être indifférent, tant qu'il ne surprendrait pas un regard de Mariette, le suivant au rond de danse ou caracolant sur un cheval.

Aussi, plus le cheval qu'il montait était rétif et mal disposé, plus il le poussait du coté de la chaumière de dame Marie, afin que Mariette fût témoin de la force et de l'adresse que déployait le moderne Alexandre à dompter le nouveau Bucéphale.

Quelquefois son intention était récompensée à moitié : Mariette le regardait par curiosité, et Conscience, le regardait aussi, parce que Mariette le regardait, se demandant toujours comment, au lieu d'employer l'éperon et le mors pour réduire l'animal rétif, il n'employait pas le secours si simple de la parole, de la parole avec laquelle lui,

Conscience, faisait, en quelques secondes, faire aux animaux les plus entêtés tout ce qu'il voulait.

De son coté, Bastien, peut-être sentant qu'il y avait un grand amour pour Mariette dans le cœur de Conscience et une grande tendresse pour Conscience, dans l'âme de Mariette, Bastien n'aimait pas Conscience. Quand nous disons qu'il ne l'aimait pas, hâtons-nous d'ajouter que cette absence de sympathie n'allait pas jusqu'à la haine : Conscience était si doux, si bon, si inoffensif, que personne ne pouvait le haïr.

Seulement, Conscience déplaisait à Bastien comme déplaît une chose qu'on rencontre sur son chemin, un obstacle qui gêne.

Aussi, Bastien ne manquait jamais une occasion de railler Conscience, et c'était surtout la douceur angélique de celui-ci, qui, aux yeux de Bastien, s'offrait comme de la pusillanimité, c'était cette angélique douceur qui faisait tout particulièrement l'objet des railleries de Bastien.

Puis, Conscience n'était pas danseur, Conscience n'était pas cavalier, Conscience n'était pas prévôt, trois arts dans lesquels nous avons constaté la supériorité de Bastien.

Aussi Bastien raillait Conscience, non-seulement sur ce qu'il était, mais encore sur ce qu'il n'était pas.

Il va sans dire que Conscience écoutait toutes ces railleries avec un calme inaltérable.

Cependant, il arriva, un jour, une aventure qui donna à réfléchir à Bastien.

Comme Bastien avait dans tous les environs la réputation d'un grand dompteur de chevaux, les fermiers ou les

propriétaires des environs qui avaient des poulains indociles ou des chevaux rétifs envoyaient chercher Bastien, et Bastien, en deux ou trois séances, réduisait d'ordinaire les rebelles, comme eût pu faire Baucher ou Franconi.

Un jour, on avait envoyé chercher Bastien pour lui faire monter un cheval que venait d'acheter un fermier des environs, nommé monsieur Destournelles. C'était le dimanche, et Bastien, orgueilleux comme d'habitude, voulant se faire un triomphe public de sa supériorité en équitation, avait choisi la place du village pour manége, et, pour heure de ce travail, celle de la sortie de l'église.

Au moment où les premières jeunes filles, celles qui sont toujours les plus pressées de retrouver le jour, la liberté et la parole, momentanément perdues pendant le service divin, commençaient d'apparaître au seuil de l'église, Bastien apparaissait, de son côté, sur le cheval rétif, à l'embouchure de la rue aboutissant à la place.

Le cheval, pour venir de la ferme à la place du village, c'est-à-dire pour faire une demi-lieue environ, avait mis près d'une heure, contenu qu'il était par son cavalier, qui ne voulait faire son entrée ni trop tôt ni trop tard, mais à point.

Il en résulta que le cheval était blanc d'écume, qu'il avait les yeux en sang, et qu'il soufflait le feu par les naseaux.

Arrivé sur la place du village, c'est-à-dire sur un terrain digne de lui, Bastien commença ses exercices.

La victoire parut d'abord se déclarer en faveur de l'homme; mais, soit que le cheval sentît en lui cette dignité instinctive dont parle Buffon, soit qu'il n'eût supporté

tous les affronts que lui infligeait Bastien depuis une heure, que pour en tirer à la face de tous une vengeance éclatante, quand le cheval vit les marches de l'église garnies comme celles d'un cirque, les fenêtres vivantes comme les loges d'un théâtre, il commença une série d'écarts et de ruades qui se terminèrent par un saut de mouton si inattendu, que, si bon cavalier que fût Bastien, force lui fut de vider les arçons, et d'aller rouler à dix pas en avant de sa monture, le nez dans la poussière.

Quant au cheval, à peine fut-il débarrassé de son cavalier, qu'il fit une *tête à la queue* et reprit au galop le chemin de son écurie.

Cette chute fut l'objet d'une grande risée pour tous les jeunes paysans, qui, nous l'avons dit, éclipsés sans cesse, raillés sans cesse, supplantés sans cesse par Bastien, ne lui portaient pas une bien vive sympathie; mais, lorsque l'on vit que Bastien, au lieu de se relever avec la rapidité que l'on y met en pareille circonstance, quand on vit, disons-nous, que Bastien restait immobile, étendu à l'endroit où il était tombé, on comprit que, la tête ayant sans doute porté, il y avait eu choc, et que le choc avait produit l'évanouissement, et l'on courut lui porter secours.

On ne se trompait pas : Bastien était non point évanoui, mais étourdi.

On le releva; on lui fit boire un petit verre d'eau-de-vie; on lui souffla au visage, et Bastien ouvrit les yeux et la bouche en même temps : les yeux, pour les rouler d'une manière féroce autour de lui en cherchant son cheval; la bouche, pour éclater en jurements, en blasphèmes qui ap-

prirent aux paysans d'Haramont combien la langue des camps est plus riche que celle du village.

Mais, tout à coup, ses yeux s'arrêtèrent et sa bouche se ferma, comme s'il eût vu la tête de Méduse.

C'était pis que cela.

C'était Conscience, qui, par la même rue témoin de sa fuite, ramenait le cheval rétif! Il était monté sur l'animal, redevenu aussi doux que l'âne paisible sur lequel Notre-Seigneur fit sa royale entrée à Jérusalem, et, comme il tenait à la main un rameau vert rappelant la palme sainte, comme ses pieds pendaient en dehors des étriers, comme ses yeux étaient bienveillants, comme son sourire était doux, comme tout le monde s'écartait pour le laisser passer, sa ressemblance avec le divin modèle était aussi grande que peut l'être celle d'un pauvre mortel avec un Dieu.

Quant à Bastien, il crut un instant être sous l'empire d'un songe : il se frottait les yeux, il prononçait des paroles inarticulées; il voyait s'approcher de lui cette calme et vivante réalité, comme il eût vu venir une fantastique et effroyable vision.

— Monsieur Bastien, dit tranquillement Conscience, j'étais sur la route de Longpré; j'ai vu votre cheval qui se sauvait; j'ai craint que vous n'en fussiez inquiet, et je vous l'ai ramené.

Tout le monde éclata de rire, excepté Bastien. Conscience regarda tout le monde d'un air étonné : il ne comprenait pas pourquoi tout le monde riait.

Il rougit, descendit de cheval, en remit la bride aux mains de Bastien, et, la main appuyée sur la tête de Bernard, il alla se ranger à quelques pas derrière Mariette,

qui, sortie de la messe la dernière avec dame Marie, regardait tout cela sans encore trop être au fait de ce qui s'était passé.

Bastien oublia de remercier Conscience; seulement, impatient de reprendre sa revanche, il s'élança sur le dos du cheval. Mais on eût dit que le diable, qu'un quart-d'heure auparavant l'animal semblait avoir au corps, avait été exorcisé par Conscience. Le cheval se soumit à son cavalier sans se permettre une courbette, sans risquer un écart.

Bastien ramena à monsieur Destournelles son cheval, parfaitement dompté.

Il va sans dire que Bastien se garda bien de raconter dans tous ses détails la manière dont il était arrivé à ce résultat, qui lui fit le plus grand honneur aux yeux de monsieur Destournelles.

Seulement, il ne se rendit jamais compte du procédé employé par Conscience pour dompter un cheval qui venait de le désarçonner, lui, Bastien; et comme il était trop fier pour demander à Conscience son secret; comme, le lui eût-il demandé, Conscience eût été bien embarrassé de le lui dire, le résultat, tout en demeurant patent, laissa la cause dans l'obscurité.

Un autre événement arriva encore qui, cette fois, au grand désespoir de Bastien, le fit l'obligé de Conscience.

Outre la danse, l'escrime et l'équitation, Bastien cultivait encore la chasse. Avant de partir pour l'armée, Bastien avait été un des plus fins braconniers qui existassent; depuis son retour, grâce à sa croix de la Légion d'honneur, symbole fort respectable à cette époque, il chassait à peu

près où bon lui semblait par les territoires d'Haramont, de Longpré et de Largny.

Une difficulté s'était présentée d'abord : l'amputation qu'avait subie Bastien de l'index et du médium de la main droite lui rendait, au premier abord, l'exercice du fusil impossible; mais au lieu de s'entêter à tirer à droite, Bastien apprit à tirer à gauche. Ce fut l'affaire d'un mois à manquer d'abord tout ce qui lui partait, puis les trois quarts, puis la moitié de ses coups; enfin, il arriva à tirer de même force à gauche qu'il tirait autrefois à droite, c'est-à-dire qu'il redevint un des bons tireurs du canton.

Une des chasses favorites de Bastien, parce que c'est d'ordinaire une des plus giboyeuses, était la chasse au marais.

Le marais où il chassait le plus volontiers, attendu qu'il n'y avait guère qu'un quart d'heure de chemin pour y venir d'Haramont ou de Longpré, était le marais de Wualue.

C'était là que demeurait un autre fameux chasseur, le malin meunier qui s'était permis à l'endroit de Catherine la plaisanterie de l'œuf d'oie non encore pondu.

Cette plaisanterie, Bastien la connaissait; mais, au lieu de s'en fâcher, il en avait ri plus d'une fois avec celui qui l'avait faite, ce qui prouvait que ce n'était pas encore lui qui présenterait à la belle Catherine cette plume matrimoniale après laquelle elle semblait attendre avec tant d'impatience.

Le meunier et Bastien était donc les meilleurs amis du monde, et, le moment de la chasse venu, ils chassaient trois ou quatre fois par semaine, tantôt ensemble, tantôt séparés.

Un jour donc que Bastien chassait seul dans les roseaux d'un immense étang, qui s'allonge du nord au sud dans la vallée, et qui est dominé par une chaussée sur laquelle est bâti le moulin, une bécassine lui partit, qu'avec son son adresse habituelle, il abattit après son troisième crochet.

La bécassine tomba, mais tomba dans l'étang.

On connaît la répugnance qu'a tout chasseur à laisser perdre son gibier. Cette répugnance était plus grande encore peut-être chez le vaniteux Bastien que chez un autre. Il résolut donc d'avoir sa bécassine, à quelque prix que ce fût.

Dans ce but, il posa son fusil à terre, pour se faire un secours efficace de ses deux mains, et commença de s'avancer avec précaution sur le terrain tremblant qui borde les étangs.

Arrivé à l'extrémité la plus avancée, il était encore à huit ou dix pieds de sa bécassine.

Bastien, qui était si bon chasseur, si bon cavalier, si bon maître d'armes, Bastien avait un vide dans son éducation : Bastien ne savait pas nager.

Il n'y avait donc pas moyen que Bastien se mît à la nage, ce qu'il n'eût pas manqué de faire, n'eût-il été que nageur de troisième ordre, pour aller chercher sa bécassine.

Dans ce moment, Bastien eût bien certainement donné un de ses autres talents, au choix, pour être nageur.

Il n'en résolut pas moins d'avoir sa bécassine.

Heureusement, l'étang de Wualue n'a pas de courant l'oiseau demeurait donc à la même place.

Bastien jeta les yeux autour de lui et avisa un saule; il alla à ce saule, en cassa la plus longue branche, et revint à l'extrémité de son mouvant promontoire.

De là, en ajoutant la longueur de son bras à la longueur de la branche, il atteignit presque la bécassine.

Il l'atteignit même.

Seulement l'extrémité de la branche était si pliante qu'elle n'avait aucune puissance pour ramener l'oiseau à lui.

Il s'agissait, par un miracle d'équilibre, de gagner cinq ou six pouces en se penchant en avant.

Bastien se pencha, Bastien se courba, Bastien décrivit un demi-cercle.

Enfin, Bastien fit un si grand effort que la tête, comme on dit, emporta le corps, et que Bastien fit un plongeon.

Bastien comprit à l'instant même la conséquence de cette chute.

Il y avait dix à parier contre un qu'il était un homme noyé.

Aussi, quelque court que fût le moment qui lui était donné, il en profita pour jeter un cri de détresse que la situation dans laquelle il se trouvait rendit on ne peut plus lamentable.

Par bonheur, Conscience revenant de Vauriennes, suivait la chaussée de l'étang, accompagné de son fidèle Bernard; il entendit ce cri et se précipita vers le point de l'étang où il lui sembla qu'il avait été poussé.

Un chemin lui était frayé dans les joncs; Conscience suivit ce chemin, et arriva sur l'extrémité du promontoire

d'où Bastien, comme le dit plus tard le facétieux meunier, avait piqué une tête à la hussarde.

Il vit un grand bouillonnement dans l'eau troublée par la vase qui montait à sa surface.

Puis, au milieu de ce bouillonnement, des mains crispées qui sortaient de l'eau et saisissaient vainement l'air.

Il n'eut pas besoin d'en voir davantage; il comprit qu'un homme se noyait, et sans savoir quel était cet homme, il fit un signe à Bernard, qui s'élança dans l'étang et disparut.

Cinq secondes après, il reparut tenant Bastien par le collet de sa veste, et nagea avec lui vers le bord de l'étang, où Conscience le reçut et le tira à lui aux trois quarts mort.

Alors tous deux seulement se reconnurent; Conscience avec une satisfaction réelle d'avoir tiré Bastien d'un si grand danger, Bastien avec une légère honte d'avoir reçu de Conscience un si grand service.

Mais comme, au bout du compte, c'était un honnête garçon que Bastien, et que la crainte qu'il avait eue de perdre la vie lui avait donné la mesure du désir qu'il avait de la conserver, il commença par remercier Conscience du fond du cœur; puis, comme Bernard, lui aussi, avait puissamment contribué à son salut, aimant mieux devoir quelque chose à un chien qu'à un homme, il s'arrangea de manière à ce que la plus grande gloire de l'événement revînt à Bernard.

Aussi toutes les fois que Bastien rencontrait Bernard, le caressait-il avec une affectation de reconnaissance qui n'était point sans une pointe d'ingratitude pour Conscience.

Mais Conscience ne remarqua point cette nuance, qui eût été douloureuse pour tout autre cœur moins chrétien, et toutes les fois que la conversation revenait sur ce sujet, fort désagréable à Bastien, Bastien disait du bout des dents avec une fausse gaieté.

— Oh! ma foi oui, j'étais bien bas, et sans le pauvre Bernard, il est probable que je serais mangé à cette heure par les brochets du père Charpentier; n'est-ce pas Conscience?

Conscience répondait simplement :

— Oh! Bernard est un si bon chien!

Les jours, les mois, les années s'écoulaient au milieu de ces événements si simples, qu'ils faisaient, à bien peu de chose près, et à part les accidents que nous avons racontés, chaque lendemain le miroir de la veille.

On en était arrivé aux derniers jours du mois d'octobre 1813, et c'était vers le milieu d'un de ces jours-là que le père Cadet, revenant de visiter sa terre, avait retrouvé dame Marie, Mariette, le petit Pierre, Madeleine, Conscience et Bernard, groupés au seuil de la chaumière de droite, et avait emmené à sa suite dans la chaumière de gauche, et dans l'ordre que nous avons dit, la mère, l'enfant et le chien.

C'était le soir même que commençaient les veillées. En allant porter avec Mariette le lait de la ville, Conscience, le matin même, était revenu par cette partie de la forêt qu'on appelle la Châtaigneraie, et il avait recueilli un gros sac de châtaignes que Bernard avait ramené dans sa voiture.

Ces marrons, arrosés de quelques bouteilles de cidre

doux, devaient faire les frais de la soirée et tenir lieu, dans ce raoût de village, du souper et des rafraîchissements que l'on sert dans les raoûts des villes.

La veillée avait lieu dans une immense cave où chaque jeune fille apportait son rouet et sa quenouille; une lampe suspendue au plafond éclairait tous ces frais visages de sa tremblante lueur; on y voyait mal, c'est vrai, mais on n'a pas besoin d'être éclairé au gaz pour filer au rouet ou au fuseau, et à ce demi-jour le travail perdait peu et l'amour gagnait beaucoup.

Comme on le présume bien, du moment où les jeunes gens étaient admis à la veillée, Bastien, admis comme les autres et même à l'exclusion des autres, si besoin avait été, Bastien en faisait le principal ornement.

Bastien, pour les soirées du dimanche, inventait une foule de jeux qui, tous, malgré le mérite de l'imagination, n'avaient pas la chance d'être adoptés. Quelques-uns, soumis au conseil des mères ou même aux plus raisonnables des jeunes filles, paraissaient un peu trop hussards pour être reçus sans correcion

Mariette, comme toutes les jeunes filles du village, assistait à ces veillées; c'eût été se faire remarquer, c'eût été paraître méprisante, comme on dit à Haramont, que de rester, à l'âge de Mariette, hors du cercle des jeunes filles de son âge.

Seulement il était rare que Mariette chantât des chansons, dansât des rondes ou jouât à ces petits jeux auxquels madame de Longueville ne prenait jamais part, sous le spécieux prétexte qu'elle n'aimait pas les jeux innocents.

Mariette restait donc d'ordinaire assise dans un petit

coin, tenant dans ce petit coin le moins de place possible, et ayant en face d'elle, dans le coin opposé, Conscience, couché ou debout, avec Bernard à ses pieds, et regardant le charmant visage de la jeune fille, non-seulement avec ses yeux, mais avec toutes les aspirations de con corps.

D'habitude on contestait la place, non pas à Conscience : si l'on eût voulu faire un affront à Conscience, tout le village, qui adorait le pauvre innocent, comme on l'appelait, se fût levé en masse pour tirer vengeance de cet affront; mais on contestait la place de Bernard, qui, étant un simple quadrupède, ne prenant à ces chants, à ces danses et à ces jeux qu'un intérêt secondaire, et tenant une place énorme, gênait beaucoup la société et ne l'aidait en rien.

Ce soir-là, il avait été fait une exception en sa faveur, attendu la part qu'il avait prise à l'agrément de la soirée en voiturant les châtaignes de Villers-Cotterets à Haramont.

La soirée, au reste, se présentait bien. Elle se présentait avec ces conditions d'égoïsme qui, selon Lucrèce, le poète latin, doublent le bonheur.

Le temps était froid, sombre et tempétueux au dehors, et, bien abrités dans la cave chauffée d'une douce chaleur, les jeunes gens et les jeunes filles écoutaient siffler le vent dans les branches dont il enlevait les feuilles jaunies, qui tourbillonnaient dans l'air comme un vol funèbre d'oiseaux de nuit.

Tout le monde avait donc pris la place de l'année précédente. Celles des femmes qui, comme Mariette, — il y en avait deux ou trois, — comptaient rester simples spectatrices des jeux, avaient eu la précaution de se munir de leur rouet, et filaient.

C'était toujours par des chansons que commençaient ces sortes de soirées, chansons parfois un peu légères dans leur naïveté; mais, on le sait, la pudeur des jeunes filles de village ne s'effarouche pas aussi facilement que la pudeur des demoiselles de la ville, et ce qui ferait rougir et se détourner les dernières n'excite d'habitude chez les premières qu'un franc et bon rire.

On tira au sort à qui chanterait la première chanson; on savait que Mariette s'excusait toujours de prendre un rôle actif dans la soirée, de sorte qu'on excluait tout naturellement son nom du concours.

Tous les noms furent mis dans un chapeau. On apporta le chapeau devant Conscience, c'est-à-dire devant l'innocent, lequel allongea le bras et tira le nom de Catherine.

C'était un grand plaisir pour tout le monde quand Catherine chantait. Catherine, non-seulement savait les plus belles chansons, mais encore Catherine les chantait avec un esprit et une accentuation qu'elle avait, disait-on, prise aux spectacles de Paris, quand elle y accompagnait cette maîtresse qui, à ce qu'elle prétendait, avait été si bonne pour elle.

Aussi Catherine ne se fit-elle pas prier. Elle appela neuf de ses amies : les dix jeunes filles se prirent par la main; chacune reçut le nom qui lui revenait dans la ronde; on balança les bras en avant et en arrière; on tourna doucement, et la voix légèrement métallique de Catherine commença la chanson suivante, dont nous regrettons de ne pas pouvoir donner l'air comme nous donnons les paroles :

Nous étions dix filles dans un pré,
Toutes les dix à marier :
Y avait Dine,
Y avait Chine,
Y avait Suzette et Martine,
Ah! ah!
Catherinette et Catherina.
Y avait la jeune Lison,
La comtesse de Montbazon;
Y avait Madeleine,
Y avait la Du Maine.

Le fils du roi vint à passer,
Nous a toutes saluées :
Salut à Dine,
Salut à Chine,
Salut à Suzette et Martine,
Ah! ah!
Catherinette et Catherina.
Salut à la jeune Lison,
A la comtesse de Montbazon,
Salut à Madeleine,
Baiser à la Du Maine.

Nous a toutes saluées,
Des bagues nous a données :
Bague à Dine,
Bague à Chine,
Bague à Suzette et Martine,
Ah! ah!
Catherinette et Catherina.

Bague à la jeune Lison,
A la comtesse de Montbazon;
Bague à Madeleine,
Diamants à la Du Maine.

Des bagues il nous a données,
Puis il nous invita à souper.
Pomme à Dine,
Pomme à Chine,
Pomme à Suzette, à Martine,
Ah! ah!
Catherinette et Catherina.
Pomme à la jeune Lison,
A la comtesse de Montbazon;
Pomme à Madeleine,
Orange à la Du Maine.

Il nous invita à souper,
Puis il nous emmena coucher,
Paille à Dine,
Paille à Chine,
Paille à Suzette, à Martine,
Ah! ah!
Catherinette et Catherina.
Paille à la jeune Lison,
A la comtesse de Montbazon;
Paille à Madeleine,
Bon lit à la Du Maine.

Il nous emmena coucher,
Enfin nous a renvoyées:

Renvoya Lune,
Renvoya Chine,
Renvoya Suzette et Martine,
Ah! ah!
Catherinette et Catherina.
Renvoya la jeune Lison,
La comtesse de Montbazon;
Renvoya Madeleine,
Garda la Du Maine.

La ronde de Catherine eut un grand succès auprès de tous les jeunes gens et de toutes les jeunes filles, mais il n'en fut pas de même auprès de Bernard, qui, comme s'il eût voulu protester contre la légèreté des deux derniers couplets, leva la tête, regarda avec inquiétude du côté de la porte, et fit entendre un long hurlement.

Il va sans dire que cette espèce de protestation fut fort mal reçue par la joyeuse société, qui imposa silence à Bernard, et qui, d'une voix unanime, demanda une seconde chanson.

On mit une seconde fois les noms de tous ceux qui composaient la veillée dans un chapeau où Conscience, qui paraissait plus préoccupé que les autres du hurlement de Bernard, plongea la main.

Cette fois il en tira le nom de Bastien.

Une chanson n'était pas chose à effrayer beaucoup Bastien; Bastien avait un répertoire tout entier; seulement son répertoire était tout spécial, et les jeunes filles les moins bégueules parurent s'inquiéter légèrement de la chanson qu'allait chanter le hussard.

— Ah! ah! fit celui-ci retroussant sa moustache, c'est donc à moi à vous dire une chanson.

— Oh! oui, dirent les jeunes filles, mais une belle n'est-ce pas?

— Comment! une belle, dit Bastien, mais je n'en sais pas d'autres que des belles.

Un murmure d'incrédulité passa parmi les assistants.

Presque aussitôt, pour rassurer la société, Bastien entonna à voix haute la chanson suivante :

Les hussards en campagne,
Rintintin!
Les hussards en campagne,
Rintintin!
Un pied chaussé et l'autre nu,
Pauvre hussard! d'où reviens-tu?
Rintintin!

Mais à ce moment une opposition qui s'était manifestée dès les premiers vers éclata.

— Ah! monsieur Bastien, demandèrent les jeunes filles en joignant les mains, une autre, une autre!

— Comment! une autre!

— Oui, oui, une autre, s'il vous plaît.

— Pourquoi cela, une autre? demanda Bastien.

— Mais parce que nous connaissons celle-là, dirent les jeunes gens, tu nous l'as déjà chantée plus de dix fois.

Bastien se retourna vers les jeunes gens en fronçant le sourcil.

— Eh bien ! mais, dit-il, quand je vous l'aurais déjà chantée dix fois, s'il me plaît de la chanter onze ?

— Tu es libre, Bastien ; mais nous sommes libres de nous en aller pour ne pas l'entendre.

Et deux ou trois firent un mouvement pour sortir.

Il paraît que Bernard était de l'avis de ceux qui protestaient, car il souleva la tête une seconde fois, poussa un second hurlement plus long et plus lugubre encore que le premier.

Quelque chose comme un frisson passa dans l'esprit de tout le monde.

— Mon Dieu ! dit Mariette, y a-t-il donc quelqu'un qui se meurt dans les environs ?...

— Feras-tu un peu taire ton chien ? s'écria Bastien.

— Je puis bien dire à Bernard : « Va chercher Bastien » quand Bastien se noie, dit Conscience, mais je ne puis pas dire : « Tais-toi, Bernard, » quand Bernard veut parler.

— Ah ! tu ne peux pas le faire taire, dit Bastien ; eh bien ! c'est moi qui m'en chargerai, s'il hurle une troisième fois.

—Bastien, dit Conscience avec sa voix persuasive, ne vous frottez jamais à Bernard, je vous le conseille.

— Et pourquoi cela ? demanda Bastien.

— Parce que Bernard vous en veut.

— Bernard m'en veut ? Ah ! ah ! et à quel propos ?

Conscience tourna ses grands yeux bleus et si limpides vers Bastien.

— A propos de ce que vous ne m'aimez pas, Bastien ; et Bernard, qui m'aime, n'aime pas ceux qui me haïssent.

Tout le monde resta muet, même Bastien, à cette mélancolique réponse.

— Ah ! cette bêtise ! murmura Bastien; je ne te *haïs* pas, moi, au contraire.

Et il tendit la main à Conscience.

Conscience lui donna la main en souriant.

Bernard leva la tête, allongea la langue et lécha les deux mains réunies de Conscience et de Bastien.

— Tu vois bien qu'il ne me *haït* pas, continua Bastien, qui tenait à prononcer le mot haïr à sa manière.

— Parce que tu as du bon au fond, dit Conscience, et que parfois tu te dis que ce mauvais sentiment que tu as pour moi est injuste.

L'opinion émise par Conscience était si exactement l'expression de ce qui se passait dans le cœur de Bastien, que celui-ci, ne trouvant pas un mot à répondre, changea le sujet de la conversation.

— Eh bien ! fit-il, vous demandez donc une autre chanson ?

— Oui, oui, dirent toutes les voix.

— Et bien ! on va vous en dire une, une ronde bressanne, et avec l'accent encore ; mais il faut m'habiller pour cela.

— Comment ! t'habiller ? dirent les garçons.

— Oui... et que ces demoiselles m'habillent en vieille mère... et de leurs blanches mains ; ou sinon... bonsoir, je ne chante pas.

— Et qu'à cela ne tienne, dirent les jeunes filles ; que vous faut-il, Bastien ?

— Oh ! il suffira d'un bavolet, d'un fichu et d'un tablier ;

on y ajoutera un rouet et une quenouille ; peut-être bien que j'emmêlerai un petit peu le fil; mais tant pis... on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, comme on dit au régimemt.

Puis il ajouta, selon son habitude déjà accusée par nous :

— Oh ! nom d'un nom ! le rrrégiment, c'était le plaisir !

Comme tous les objets que demandait Bastien n'étaient pas difficiles à se procurer, il fut bientôt transformé en vieille fileuse, et nous devons dire, pour rendre hommage à la vérité, que, lorsque Bastien, en moustaches et en cadenettes, coiffé d'un bonnet de vielle, avec un fichu modestement épinglé sur sa poitrine, avec des lunettes lui pinçant le nez, s'assit au milieu de la cave, passant la quenouille à sa ceinture, et mettant le rouet en mouvement avec son pied gauche, tandis que, de sa main droite il tirait et mouillait le fil, nous devons dire que le triomphe qu'il ambitionnait fut complet et que chacun, même Mariette, battit des mains et éclata de rire.

Il n'y avait que Bernard qui paraissait inquiet.

Mais cette inquiétude préoccupa le seul Conscience, qui commençait à comprendre que Bernard n'était point ainsi inquiet pour rien ; et, sans s'en préocccuper, sans savoir même qu'il existât, Bastien, avec un accent nasal des plus prononcés, commença cette chanson avec accompagnement de rouet :

Ah ! qu'y fait donc bon,
Qu'y fait donc bon
Garder les vaches
Au pasquier des bœufs
Quand on est deux, quand on est deux !

Quand on est quatre, on s'embarrasse ;
Quand on est deux, quand on est deux,
Ça va bien mieux.
Zon, zon, zon.

Il va sans dire que cette même syllabe répétée trois fois avait pour but de traduire le bruit du rouet. Malheureusement nous ne pouvons sur le papier conserver l'accent et rendre la grimace de Bastien, sans quoi, nous ne doutons pas que nous n'arrivassions à produire sur nos lecteurs la même impression que Bastien produisit sur la société, c'est-à-dire un effet de fou rire.

Encouragé par ce début, Bastien reprit :

Holà ! sais-tu pas, petite bergère,
Ton p'tit molet rond
Passe sous ton jupon.
T'as beau jusqu'au menton relever ta gorgère,
T'as quinze ans passés,
Ça se connaît assez.
Zon, zon, zon.

Petite Isabeau, si tu voulais m'entendre.
Sans t'y offenser,
Je voudrais t'embrasser.
Oh ! si tu savais comme je suis tendre,
Tu gout'rais, en ce jour,
Le plaisir des amours.
Zon, zon, zon.

La belle Isabeau, charmée de l'entendre.
Quitta ses sabots
Pour danser sous l'ormiau.
La belle Isabeau, charmée de l'entendre,
Oublia sa rigueur,
Et lui donna son cœur.
Zon, zon, zon.

Ah! qu'y fait donc bon!
Qu'y fait donc bon
Garder les vaches
Au pasquier des bœufs
Quand on est deux, quand on est deux!
Quand on est quatre, on s'embarrasse;
Quand on est deux, quand on est deux,
Ça va bien mieux.
Zon, zon, zon.

Bastien achevait à peine son refrain aux milieu des aplaudissements des jeunes filles, que Bernard, comme s'il n'eût attendu que ce moment pour continuer la chanson de Bastien, reprit la dernière phrase musicale où le hussard l'avait laissée, puis montant graduellement des notes basses aux notes les plus élevées, remplit toute la veillée du plus funèbre hurlement que des oreilles humaines aient jamais entendu.

Cette fois, Bastien lui-même n'eut pas le courage de menacer Bernard.

A ce hurlement succéda donc un silence plus sombre encore. Mais tout à coup, au milieu de ce silence, Con-

science se leva et prononça ces deux paroles terribles :

— Le feu !

En même temps on entendit le tocsin qui commençait à sonner à toute volée dans l'église du village.

Et au dehors, poussé par toute la population effarée, le cri *Au feu !*

Le plus terrible cri qui puisse être poussé par la terreur humaine est bien certainement le cri : *Au feu !* surtout quand ce cri, accompagné du tocsin, est jeté dans une nuit sombre et tempêtueuse.

Aussi, à ce cri, jeunes gens et jeunes filles se précipitèrent hors de la cave et se répandirent dans la rue, suivant le torrent qui roulait dans la direction du nord-ouest.

Au-dessus des maisons du village on voyait une grande lueur se répandre au ciel, augmentant d'instant en instant, et se constellant d'étincelles que le vent roulait au milieu de sombres tourbillons de fumée.

A peine les jeunes gens et les jeunes filles de la veillée furent-ils arrivés aux dernières maisons du village, que n'ayant plus d'obstacles devant eux, ils mesurèrent le sinistre dans toute son étendue.

La ferme de Longpré était en flammes !

Mariette aperçut le père Cadet qui, les bras croisés, monté sur une pierre, regardait l'incendie, n'y portant pas secours, sans doute dans la certitude où il était que le faible secours que pouvait apporter un pauvre vieillard en pareille circonstance était un secours inutile.

— Oh ! mon Dieu ! père Cadet, s'écria Mariette, qu'y a-t-il donc ?

— Tu le vois bien, petite fille, dit le vieillard.

— Mais enfin?

— Il y a que, quoique je lui en aie dit, cette entêtée de Julienne a rentré son foin mouillé, et que probablement le feu aura pris tout seul.

— Oh! pauvre Julienne! pauvre Julienne! s'écria Mariette.

Julienne, c'était cette fermière qui donnait tous les jours à Mariette huit mesures de lait à porter à Villers-Cotterets.

Puis, comme stupéfaits, les paysans s'étaient arrêtés, et, comme pétrifiés, regardaient cet incendie.

— Oh! vous qui êtes des hommes, s'écria la jeune fille en se retournant vers Bastien, vers Conscience et vers les autres jeunes gens, au secours! au secours!

Cet appel de Mariette fut électrique; moins le père Cadet et deux ou trois autres vieillards qui restèrent immobiles à l'entrée du village, chacun se précipita vers le théâtre de l'incendie.

En général, le feu est un des accidents vers lesquels on a le moins besoin d'exciter la pitié publique. On dirait qu'en voyant les terribles effets du feu, chacun craint le feu pour soi-même, et, par un sentiment d'égoïsme, se prête à l'éteindre, même au risque de quelque danger.

La petite ferme incendiée était de l'autre côté du ravin, à cinq cents pas à peine, si l'on eût pu y arriver en droite ligne; mais il fallait descendre la montagne et la remonter, ce qui doublait la distance.

Au fur et à mesure que l'on approchait, on distinguait, à la lueur des flammes, ceux qui, les premiers arrivés,

couraient effarés autour de ce volcan ou qui essayaient de porter d'inutiles secours.

Comme l'avait dit le père Cadet, c'étaient effectivement les granges qui brûlaient; mais, des granges, le feu avait rapidement gagné le corps du bâtiment.

Quelques minutes suffirent à Mariette, à Bastien et à Conscience pour arriver à la ferme.

Ils étaient immédiatement suivis de tous ceux qui avaient quitté la veillée avec eux.

Les premiers arrivés avaient été obligés d'enfoncer la porte. Julienne avait sans doute été passer la soirée dans les environs. Les garçons de charrue étaient au cabaret; la fille de ferme était probablement à ses amours.

En entrant dans la cour, on avait entendu les mugissements des bestiaux. Chacun sait l'étrange effet produit par le feu sur les animaux domestiques; d'habitude, rien ne peut les faire sortir de l'endroit où ils sont; les chevaux restent à l'écurie, les bœufs à l'étable, les moutons à la bergerie, jusqu'à ce que la mort vienne les y prendre.

De vains efforts avaient été faits déjà pour sauver chevaux, vaches et moutons; ils avaient résisté avec leur entêtement ordinaire, et la pauvre Julienne risquait, non-seulement de voir sa ferme brûlée, mais encore de perdre, dans cet incendie, tout le bétail, ce qui était sa véritable ruine.

Mais alors se manifesta cet étrange puissance que Conscience avait sur les animaux. D'abord il entra dans l'écurie, parla aux chevaux tout frissonnants; dans leur terreur, ils avaient brisé leur licou, et s'étaient réunis comme en un groupe dont les têtes formaient le centre, accueil-

lant par des ruades quiconque essayait de s'approcher d'eux. Mais, à la voix de Conscience, ils levèrent la tête et hennirent. Le jeune homme s'avança, au milieu d'une fumée sillonnée par les flammèches de paille qui tombaient à travers les claires-voies du plancher, monta sur l'un des chevaux, le dirigea sans difficulté vers la porte, et sortit dans la cour suivi de tous les autres; puis, comme ils couraient effarés, il les siffla avec une modulation particulière et tous vinrent dans un coin se ranger autour de celui qu'avait monté Conscience.

Puis, de peur qu'ils ne s'effarouchassent de nouveau, il ordonna à Bernard de les garder, soin dont Bernard s'acquitta à l'instant même.

Alors il entra dans l'étable aux vaches, comme il était entré dans l'écurie aux chevaux. Deux ou trois hommes qui avaient tenté d'y pénétrer devant lui avaient été renversés, foulés aux pieds, et avaient renoncé à toute tentative sur ces animaux furieux. Mais Conscience marcha droit au taureau, qui faisait, en mugissant, voler la paille de la litière; il le prit par ses naseaux tout fumants et le tira à lui, soumis et obéissant. Du moment où elles virent le taureau marcher devant elles, les vaches le suivirent, et au bout d'un instant, vaches et taureau, mis à la garde de Bernard, comme les chevaux, pliaient sur leurs jambes frémissantes et se couchaient sur le fumier humide, à l'abri de l'incendie.

Restaient les moutons. Conscience n'eut pas même besoin d'entrer dans l'étable, qui, du reste, était déjà presque en flammes; de la porte il les appela à la manière des bergers, et à sa voix ils se précipitèrent comme une ava-

lanche, avec des bonds et des bêlements qui témoignaient à la fois de la terreur qu'ils avaient ressentie et de la joie qu'ils éprouvaient d'être sauvés.

Les paysans avaient regardé Conscience accomplir cette triple opération, jugée impossible, avec un étonnement mêlé d'une espèce de vénération. Bastien surtout, qui avait failli être foulé aux pieds par les chevaux et éventré par les bœufs; Bastien était tenté de regarder Conscience comme un de ces sorciers de village à qui l'on attribue une foule de miracles plus extraordinaires les uns que les autres. Seulement ces miracles qu'on leur attribue, nul ne les leur voit jamais faire, tandis que Conscience, aux yeux de tous, avec sa simplicité ordinaire, venait d'accomplir trois choses réputées impossibles.

Les paysans se groupaient donc autour de lui, comme si de ce jeune homme si simple devait leur venir quelque inspiration sublime, devant laquelle le feu reculât ou s'éteignît, quand tout à coup des cris terribles retentirent au loin, d'abord dans la direction de la tour de Vez, mais se rapprochant de seconde en seconde; c'étaient des cris de femme déchirants, désordonnés, qui n'avaient rien d'humain, et au milieu desquels on distinguait seulement ces mots qui expliquaient tout :

— Mon enfant! mon enfant! sauvez mon enfant!

C'était Julienne qui accourait haletante, les cheveux épars, les bras tendus; son enfant, — un enfant de trois ans à peine, — avait été laissé par elle aux soins de la fille de ferme, qui l'avait enfermé dans la chambre et avait été passer sa soirée au village de Bonneuil, sachant que

Julienne était chez son père, fermier à Vez, et devait y passer la nuit.

Mais, de Vez, Julienne avait vu l'incendie; elle avait reconnu que c'était sa ferme qui brûlait; elle était accourue, et, sur le chemin, elle avait rencontré une femme courant comme elle.

Cette femme c'était la malheureuse fille de ferme, qui, comprenant les suites que pouvait avoir son imprudence, se hâtait de son côté, espérant arriver à temps pour sauver l'enfant.

En l'apercevant, en la voyant seule, la pauvre mère avait tout compris, et alors, la laissant bien loin derrière, avec la force, le courage, la fureur d'une mère, elle avait repris sa course insensée.

A ces cris : « Mon enfant! mon enfant! sauvez mon enfant! » tout le monde frissonna.

On s'était occupé de sauver chevaux, vaches, moutons, et on avait laissé le feu s'emparer de la maison que l'on croyait vide. On avait sauvé la fortune de Julienne, et l'on avait laissé le feu dévorer sa vie.

Tout le monde s'écarta devant cette femme, qui vint d'un tel élan frapper la porte de la cuisine, que cette porte s'enfonça. Mais, à l'instant même, l'air pénétra dans l'intérieur, le feu sembla jaillir de tous côtés.

On ne pouvait parvenir au premier, c'est-à-dire à la chambre où était l'enfant, que par un escalier de bois.

L'escalier était en feu.

Julienne se jeta tout au travers des flammes, mais on se précipita derrière elle; on l'arrêta; on la força de revenir à reculons jusque dans la cour.

Là, ses cris redoublèrent. Les bras tendus vers les fenêtres, éclairées par les flammes, et dont les vitres pétillaient en éclatant devant la chaleur, elle n'avait qu'un cri, cri terrible, gémissement de mère, cri de lionne.

— Mon enfant! mon enfant! mon enfant!

Mariette regarda autour d'elle et vit tous ces hommes consternés.

Elle chercha Conscience : Conscience avait disparu.

— Oh! Bastien, Bastien! dit-elle, ne voyez-vous pas cette pauvre mère?

— Oh! monsieur Bastien, s'écria Julienne, vous, un soldat; vous qui n'avez peur de rien...

— Mordieu! s'écria Bastien, c'est comme si vous me disiez : « Bastien, jette-toi du haut en bas du clocher d'Haramont, j'aurais autant de chance d'en revenir; » mais n'importe, j'essayerai.

Et il s'élança dans l'intérieur, accompagné des cris de : « Courage, Bastien, courage! »

Ces cris s'élançaient de toutes les bouches ou plutôt jaillissaient de tous les cœurs.

Mais, malgré cet encouragement, Bastien parvint jusqu'à la moitié de l'escalier à peine, et reparut bientôt, marchant à reculons et ayant l'air de repousser les flammes avec ses mains.

Il avait les cheveux et les moustaches brûlés.

— Oh! Bastien, Bastien mon sauveur! s'écria Julienne. Bastien! encore un effort!

Bastien s'élança une seconde fois et disparut dans la fumée, mais sous ses pieds s'écroula l'escalier enflammé, et il retomba au milieu des débris.

Il n'y avait plus même l'espoir de parvenir jusqu'à la chambre de l'enfant, puisque l'escalier venait de s'abîmer.

Mais l'espoir, perdu pour tous, n'est jamais perdu pour une mère.

— Par la fenêtre! cria Julienne, par la fenêtre!... il y a ici une échelle... il doit y avoir là une échelle. O mon Dieu! mon Dieu! si j'avais cette échelle, j'irais chercher mon enfant moi-même.

— Mille tonnerres! cria Bastien furieux, l'échelle, l'échelle! et je jure que personne autre que moi n'ira chercher l'enfant!

Mais on cherchait vainement l'échelle, et la pauvre mère tordait ses bras avec des hurlements de désespoir.

En ce moment une voix douce se fit entendre au-dessus de toutes ces têtes, comme si cette voix venait du ciel.

— Place! place! disait-elle, voici l'enfant!

On leva les yeux et on aperçut, au milieu de la flamme et de la fumée, Conscience qui, tenant l'enfant entre ses bras, s'approchait de la fenêtre.

C'était lui qui avait pris l'échelle, qui avait tourné par le jardin, et qui, entré par une fenêtre, était parvenu jusqu'au berceau de l'enfant à moitié asphyxié.

Puis il avait voulu reprendre le chemin par lequel il était venu, mais la chute de l'escalier avait fait jaillir les flammes, et le chemin par lequel il pouvait rejoindre son échelle était coupé.

Voilà pourquoi il apparaissait à la fenêtre de la cour, l'enfant dans ses bras.

— Un drap, une couverture où jeter l'enfant! cria Conscience.

Deux ou trois personnes se précipitèrent dans la maison; quant à la pauvre mère, elle était immobile, les bras tendus vers son enfant, poussant des sons inarticulés.

Ceux qui étaient entrés dans la maison revinrent avec une couverture qu'ils étendirent sous la fenêtre, en la tenant fermement par les quatre coins.

Il était temps : comme furieuse de se voir enlever sa proie, la flamme apparaissait de tous côtés, enveloppant Conscience de son cercle de fumée et de feu.

Aussi, dès que la couverture fut à sa portée, laissa-t-il tomber l'enfant, qui fut reçu sans accident aucun.

La mère se précipita sur lui, le prit entre ses bras et l'emporta comme une folle à travers champs.

A trois cents pas de la ferme, elle tomba avec lui au pied d'une meule.

Que lui importaient ses moissons dévorées, que lui importait sa maison croulante? N'avait-elle pas sauvé de ce désastre la seule chose qui fasse la vie d'une mère, son enfant?

Dans sa sublime ingratitude, elle avait oublié jusqu'à Conscience.

La fenêtre était élevée d'une vingtaine de pieds.

Après avoir jeté l'enfant, Conscience leva son doux regard au ciel, croisa les bras sur sa poitrine, murmura quelques paroles et s'élança.

Mais quoiqu'il tombât sur ses pieds, la violence du contre-coup fut telle, qu'il chancela, poussa un soupir et tomba évanoui.

Lorsque Conscience revint à lui, il était couché dans la cour sur des bottes de paille fraîche; Mariette d'un coté, à

genoux devant lui et tout éplorée, lui serrait la main gauche.

Bernard avec un long hurlement lui léchait la main droite, et, de temps en temps, venait lui souffler au visage pour s'assurer qu'il n'était pas mort.

Par bonheur, les deux mères, dame Marie et Madeleine, n'avaient rien su de tout cela.

En rouvrant les yeux, Conscience rencontra donc les yeux de Mariette.

Il sourit et fit un mouvement pour rapprocher son visage du sien.

Mariette oublia tout dans sa joie : elle jeta un cri et colla ses lèvres aux lèvres du jeune homme.

Excepté dans leurs caresses enfantines, c'était la première fois que leurs deux visages s'étaient touchés.

Les deux chastes enfants s'aperçurent alors d'une chose dont ils ne se doutaient pas eux-mêmes : c'est qu'ils venaient de cesser de s'aimer comme frère et sœur, et qu'ils commençaient à s'aimer comme amant et maîtresse.

Ils se levèrent doucement se tenant par la main, et, suivis par Bernard, reprirent silencieusement le chemin des deux chaumières.

Aux deux tiers du chemin, ils rencontrèrent leurs deux mères qui venaient au devant d'eux.

Déjà elles avaient appris les services rendus par Conscience à la pauvre Julienne; les deux mères, comme celle-ci, ne pensèrent pas un instant aux chevaux, aux vaches, aux moutons, mais elles s'écrièrent :

— Oh! mon fils, tu as donc sauvé son enfant.

Conscience sourit et ne répondit rien, mais Mariette ra-

conta ce qu'avait fait Conscience pendant cette nuit terrible, et ce récit, échappé de son cœur, baigné des larmes de l'amour, entra dans tous les détails, et montra Conscience ce qu'il avait été réellement, c'est-à-dire un intermédiaire entre la Providence et le malheur.

Les deux mères, tout étonnées, écoutaient ce récit de Mariette; elles n'avaient jamais vu Mariette si pleine d'exaltation; elles n'avaient jamais vu Conscience si plein de sérénité.

Enfin, sans qu'on eût besoin de leur rien dire, elles comprirent que le vœu de leur cœur était exaucé. Dame Marie poussa Mariette dans les bras de Madeleine, Madeleine poussa Conscience dans les bras de Marie.

Et alors de la bouche des deux enfants s'échappèrent ces mots doucement murmurés :

— Dame Marie, j'aime Mariette.

— Dame Madeleine, j'aime Conscienee.

— Eh bien! dirent les deux mères en soupirant de joie, il n'y a pas de mal à cela, mes enfants, on en parlera au père Cadet.

Le père Cadet, comme on le comprend bien, c'était le grand arbitre de la destinée des deux chaumières.

Dès le lendemain, en effet, des ouvertures furent faites au père Cadet par Madeleine.

Le père Cadet écouta gravement, puis quand Madeleine lui eut dit tout ce qu'elle avait à lui dire :

— Hum! fit-il, faudra voir.

Or, comme c'était la réponse ordinaire du père Cadet quand il était disposé à céder, les deux familles regardè-

rent cette réponse comme un consentement, et la joie, cette bénédiction du ciel, descendit sur les deux familles.

Hélas!

IX

CE QUI SE PASSAIT EN EUROPE DE L'ANNÉE 1810 A L'ANNÉE 1814.

Au moment même où les yeux de Conscience se rouvraient pour rencontrer les yeux de Mariette fixés sur les siens, au moment même où les chastes lèvres des deux enfants se réunissaient dans un premier baiser, c'est-à-dire vers la dixième heure de la soirée du 9 novembre 1813, la grille du milieu des Tuileries s'ouvrait avec fracas devant trois voitures de poste, dont l'une attelée de six chevaux; les trois voitures traversèrent la cour au galop, et s'arrêtèrent, la première sous la voûte, les deux autres extérieurement.

Des valets de pied, vêtus d'une livrée vert et or, s'élancèrent à la portière qui s'ouvrit, le marchepied s'abaissa, un homme vêtu d'une redingote grise recouvrant un uniforme vert, une culotte blanche et des bottes à l'écuyère, coiffé d'un petit chapeau dont la forme est restée un type, s'élança rapide, leva la tête vers l'escalier, aperçut sur le premier degré une femme blonde, mince, vêtue d'une robe de velours rouge et tenant dans ses bras un enfant

rose et blond, gravit rapidement les escaliers, et au milieu d'une foule de courtisans auxquels il n'adressa pas même un regard, enveloppant de ses bras la femme et l'enfant, les entraîna dans un boudoir tout tendu de cachemire vert et dont il referma la porte derrière lui en disant avec un soupir :

— Ah! ma foi, il sera temps d'être empereur demain. Ce soir, soyons mari, soyons père, soyons homme. Ah! ma bonne Louise! Ah! mon pauvre enfant! nous voilà donc encore réunis.

Cinq minutes après, le grand chambellan se présentait dans le grand salon et disait :

— Messieurs, Sa Majesté l'empereur vous remercie de votre zèle, mais il est fatigué ce soir et ne recevra que demain.

Et tous ces hommes chamarrés d'or s'inclinèrent et sortirent silencieusement, respectant la fatigue du maître.

Car cet homme devant qui la grille des Tuileries venait de s'ouvrir, cet homme qui voulait être homme, mari et père une nuit avant de redevenir empereur, c'était l'empereur Napoléon.

Hélas! depuis trois ans il s'était fait de grands changements dans sa fortune.

Si jamais créature humaine avait reçu du ciel une mission providentielle, ce fut bien le vainqueur de Marengo et le vaincu de Leipzig.

Jusqu'en 1810, c'est-à-dire tant qu'il avait représenté les intérêts populaires de la France, tout avait réussi à cet homme.

En 1810 il répudie Joséphine et épouse Marie-Louise,

c'est-à-dire qu'il rompt avec la France, et essaye de pactiser avec l'étranger.

Alors tout commence à réagir contre lui.

Il est vrai que rien ne lui résiste encore.

Le Portugal a communiqué avec les Anglais, et il a envahi le Portugal.

Godoï a manifesté des sentiments hostiles par un armement, et il a forcé Charles IV d'abdiquer.

Pie VII a fait de Rome le rendez-voux général des agents de l'Angleterre, il a traité Pie VII comme un souverain temporel et l'a déposé.

La nature a refusé des enfants à Joséphine, il a oublié la compagne de ses premières années, l'ange de ses premières gloires, et il a répudié Joséphine.

La Hollande, malgré ses promesses, est devenue un entrepôt de marchandises anglaises, et il a dépossédé son frère Louis de son royaume, et a réuni la Hollande à la France.

Alors il s'est trouvé, non pas à l'apogée de sa force, car déjà une partie de sa force est épuisée, mais à l'apogée de sa puissance,

Alors l'empire français, ressuscitant le monde romain d'Auguste ou l'empire franc de Charlemagne, a compté jusqu'à cent trente départements.

Alors il s'est étendu de l'Océan breton aux mers de la Grèce, du Tage jusqu'à l'Elbe.

Alors cent vingt millions d'hommes obéissant à une même volonté, soumis à un pouvoir unique, conduits dans une même vue, ont crié : *vive Napoléon!* en huit langues différentes.

Enfin, le 20 mars 1811, cent-un coups de canon ont annoncé à ses sujets qu'un héritier venait d'être donné au maître du monde.

C'est la dernière faveur de la fortune qui veut l'aveugler.

Ainsi dans sa pitié la justice couvre d'un bandeau les yeux de l'homme qu'elle conduit à la mort.

— Sire, il y a des limites aux prospérités humaines, vous avez été vous heurter, au Midi, à ces sables ardents qui font un océan innavigable, et vous avez été obligé de revenir sur vos pas. Sire, vous allez maintenant vous heurter au Nord, à ces glaces polaires qui vous repousseront plus mutilé que ne l'ont fait les sables du Midi.

N'importe! la providence le pousse, il ira en avant.

D'ailleurs cet homme, qui a fait la guerre à l'Europe tout entière, n'a-t-il pas maintenant, moins la Russie à laquelle il va faire la guerre, l'Europe tout entière pour lui?

L'Autriche, qu'il a battue à Austerlitz, ne lui fournit-elle pas trente mille homme?

La Prusse, qu'il a battue à Iéna, ne lui en fournit-elle pas vingt mille?

La Confédération du Rhin, dont il s'est fait le protecteur, ne lui en fournit-elle pas quatre-vingt mille?

L'Italie, dont il s'est fait roi, ne lui en fournit-elle pas vingt-cinq mille?

Enfin le sénatus-consulte n'a-t-il pas divisé la garde nationale en trois bans pour le service de l'intérieur, et outre l'armée gigantesque qui s'achemine vers le Niémen, n'a-t-il pas mis à sa disposition cent cohortes de mille hommes chacune?

Aussi le 22 mars 1812 éclate cette proclamation adressée à six cent mille hommes, c'est-à-dire à la plus magnifique armée qui ait jamais, même du temps d'Attila, marché sous les ordres d'un seul chef :

« Soldats !

» La Russie a juré éternelle alliance à la France, et guerre à l'Angleterre : elle viole aujourd'hui ses serments, et ne veut donner aucune explication de son étrange conduite que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par-là nos alliés à sa discrétion. Nous croit-elle donc dégénérés ? Ne serions-nous plus les soldats d'Austerlitz ? Elle nous place entre le deshonneur et la guerre ; le choix ne saurait être douteux : marchons en avant, passons le Niémen, portons la guerre sur le territoire de la Russie, elle sera glorieuse aux armées françaises, et la paix que nous concluerons mettra un terme à la funeste influence que le cabinet moscovite exerce depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe. »

Et cependant, en arrivant sur les bords de ce fleuve, où trois ans auparavant Alexandre lui avait juré une amitié éternelle, où il avait rêvé avec lui la conquête de l'Inde et l'anéantissement de la puissance anglaise, il s'arrêta pensif et immobile.

Puis, passant la main sur son front :

— La fatalité entraîne les Russes, murmura-t-il : que les destins s'accomplissent !

C'étaient ses destins à lui qui allaient s'accomplir ; c'était lui qui, sans s'en apercevoir, était entraîné par la main toute puissante, non pas de la fatalité, mais de la Providence.

Il fallut trois jours à cette armée pour traverser le Niémen. Mais bientôt il commença de lire dans le plan de campagne russe comme dans un livre ouvert ; ce n'étaient point les trois mots de flamme écrits dans une langue inconnue sur les murs du festin, c'était la menace ouverte de l'avenir.

Les Russes se retiraient devant lui et ruinaient tout en se retirant, moissons, châteaux, chaumières. Six cent mille hommes s'avançaient dans ces mêmes déserts qui, cent ans auparavant, n'avaient pu nourrir Charles XII et ses vingt mille Suédois ; du Niémen à Witepsk, on marche à la lueur d'un perpétuel incendie ; on ne rencontre ni soldats, ni généraux, ni armée. Terrible guerre où l'on cherche vainement des hommes devant soi, et où l'on ne trouve que le génie de la destruction.

Aussi, arrivé à Witepsk, ne comprenant rien à cette guerre, où il ne frappe que le vide, se jette-t-il, écrasé, dans un fauteuil, et, faisant venir le comte Daru :

— Je reste ici, dit-il ; je veux m'y reconnaître, y rallier, y reposer mon armée et organiser la Pologne. La campagne de 1812 est finie, celle de 1813 fera le reste. Pour vous, monsieur, songez à nous faire vivre ici, car nous ne ferons pas la folie de Charles XII.

Puis se retournant vers Murat :

— Plantons nos aigles ici, lui dit-il ; 1813 nous verra à Moscou, 1814 à Saint-Pétersbourg ; la guerre de Russie est une guerre de trois ans.

C'est son ancien génie, le génie des premiers jours, le génie d'Arcole, des Pyramides et de Marengo, qui lui souffle ces conseils. Mais il oublie que, pareil au Juif-Errant,

il est marqué du sceau fatal, et qu'à l'encontre de la voix de ce bon génie une voix providentielle qui a besoin de sa chute pour faire de cette chute la liberté du monde, lui crie incessamment : « Marche! marche! marche! »

En effet, pour le faire manquer à cette résolution qui l'inquiète, Alexandre n'a qu'à lui montrer les soldats qu'il lui a cachés jusqu'à présent. Comme un joueur endormi qui se réveille au premier bruit de l'or, au premier bruit de la fusillade, Napoléon s'éveille, s'élance à la poursuite de ces soldats de l'existence desquels il commençait à douter.

Le 14 août il les joint et les bat à Kranoë; le 18 il les chasse de Smolensk, qu'il laisse en flammes ; le 30 il s'empare de Viazma, dont il trouve les magasins détruits. Enfin, comme il pourrait encore revenir en arrière, comme cette magnifique armée pourrait échapper à cette destruction que Moscou lui prépare, on lui fait savoir, ainsi que dans un cartel, que l'armée russe, commandée par le vainqueur des Turcs, l'attendra à Borodino, sur les rives de la Kolocza.

Le cartel est accepté, et le 6 septembre, à trois heures du matin, les deux armées sont en présence.

Mais Dieu commence à retirer sa main de lui. Vainement, comme un doux et charmant présage, le portrait de son fils, peint par Gérard, lui est-il apporté par M. de Beausset, avec des lettres de Marie-Louise : après l'avoir exposé un instant devant sa tente à l'adoration de ces rois et de ces princes, de ces ducs, de ces maréchaux qui servent sous ses ordres, il est pris d'une de ces mélancolies sombres comme en ont eu César et Charlemagne, et faisant un signe de la main :

— Rentrez dans ma tente le portrait de cet enfant, dit-il, c'est lui montrer trop tôt un champ de bataille.

Et il a raison, car nul champ de bataille ne sera plus sanglant, nulle victoire ne sera plus indécise, nul *Te Deum* n'aura été acheté si cher.

Onze généraux demeureront couchés sur cette terre inculte, dure à l'épée comme à la charrue.

A partir de ce moment, il est perdu! Pareil à ce vaisseau qui navigue dans les mers polaires, déjà les glaçons qui doivent l'envelopper flottent autour de lui.

Alors il entre à Moscou, cette capitale qu'il ne devait occuper que l'année suivante, il l'escompte et s'en empare dès la première année.

Mais Moscou n'est pas une capitale comme toutes les autres; pour avoir conquis Moscou on n'a pas conquis la Russie.

Dès le soir de son entrée dans Moscou, Moscou s'est révélé à lui par ses incendies.

Alors, c'est là que le doute le saisit, que l'hésitation le prend; doute terrible, hésitation fatale, qu'il n'a pas connus au 18 brumaire, et qu'il connaîtra en 1814 à Fontainebleau, en 1815 à l'Elysée! Alors, au lieu de prendre un parti, au lieu de marcher sur Pétersbourg ou de revenir sur Paris, au lieu d'établir ses quartiers d'hiver au cœur de la Russie, comme César faisait au sein de la Gaule, il s'amuse à négocier avec Alexandre, qui le tient un mois en suspens à Moscou; mois précieux, temps perdu, perte irréparable, heures suprêmes écoulées entre l'incendie et les glaces!

Enfin le 22 octobre Napoléon est sorti de Moscou; c'est le premier pas qu'il a fait en arrière.

Maintenant il ira à reculons jusqu'à Waterloo.

Le 23, le Kremlin saute.

Pendant onze jours encore la retraite s'opère sans de trop grands désastres. Mais tout à coup, le 7 novembre, le thermomètre descend de cinq degrés à dix-huit au-dessous de la glace.

Dieu laissera du moins à l'orgueil du victorieux cette consolation, qu'il a été vaincu par les éléments, et non par les hommes. Mais aussi quelle défaite!

C'est un désastre qui égale nos plus grandes victoires : c'est Cambyse enveloppé dans les sables d'Hammon, c'est Xerxès repassant l'Hellespont sur une barque; c'est Varron ramenant à Rome les débris de l'armée de Cannes.

Le 23, le Kremlin saute.

Vingt jours, vingt jours mortels s'écoulèrent sous un ciel de neige, sur une terre de neige, double linceul étendu sur notre tête et sous nos pieds.

Pendant ces vingt jours, l'armée sema sur sa route deux cent mille hommes et cinq cents pièces de canon, puis elle vint aboutir à la béante Bérésina comme un torrent à un gouffre.

Le 5 décembre, tandis que les restes de l'armée agonisent à Wilna, Napoléon monte dans un traîneau, part de Smorgoni, et le 18 au soir se présente dans une mauvaise calèche aux portes des Tuileries, que l'on refusait de lui ouvrir.

On le croyait encore à Wilna.

Le surlendemain, les grands corps de l'Etat vinrent le féliciter sur son arrivée.

Le 12 janvier 1813, un sénatus-consulte mit à la dispo-

sition du ministre de la guerre trois cent cinquante mille conscrits.

Le 10 mars, on apprit la défection de la Prusse.

Pendant quatre mois, la France sembla transformée en une place d'armes.

Les trois cent cinquante mille conscrits étaient enrégimentés! On avait tout pris, tout enlevé, excepté les fils uniques de femmes veuves.

De pauvres parents qui avaient usé leur fortune à acheter un, deux, et quelquefois trois remplaçants à leur enfant, se voyaient arracher cet enfant, sans moyen aucun de le disputer, cette fois, au canon ennemi.

Les mères pleuraient et commençaient à murmurer; elles trouvaient que ces mots sonores avec lesquels on bâtissait des proclamations étaient un médiocre baume à de si profondes blessures.

Mais peu lui importait à lui, ce géant de la guerre, qui ne savait vivre que dans l'atmosphère des champs de bataille, au milieu de la flamme et de la fumée!

Aussi le 1er mai 1813 il était à Lutzen, se disposant à attaquer les armées russe et prussienne avec deux cent cinquante mille hommes, dont deux cent mille lui étaient fournis par cette malheureuse France presque épuisée, et cinquante mille par les Saxons, les Westphaliens, les Wurtembergeois, les Bavarois et le grand duché de Berg.

Le géant qu'on croyait abattu s'était relevé, prêt, non-seulement à soutenir, mais à commencer la lutte.

Antée avait touché cette mère généreuse et féconde qu'on appelle la terre de France.

Mais la pente sur laquelle il roule est trop rapide pour

qu'il s'arrête longtemps ; un instant il se retient et se cramponne aux victoires de Lutzen, de Bautzen et de Würchen.

Là, il laisse deux de ses plus fidèles compagnons, Duroc et Bessières ; puis, dans l'ordre des dates sanglantes, vient Leipzig, de terrible mémoire. Leipzig, où l'on tire cent dix-sept mille coups de canon du côté des Français seulement ; c'est onze mille de plus qu'à Malplaquet ; Leipzig, où nous laissâmes trente-cinq mille morts sur le champ de bataille !

Comprenez-vous, peuples ? comprenez-vous, mères ? comprenez-vous, mon Dieu ? trente-cinq mille morts !... Il est vrai que l'on se battit trois jours !

Chaque coup de canon français coûta deux louis ; qui nous dira ce que chaque coup de canon russe, prussien ou saxon coûta de larmes !

O Charlemagne ! voici encore un de tes pairs couché à cet autre Roncevaux : Poniatowski s'est noyé dans l'Elster !...

Mais n'importe, le 1er novembre Napoléon envoie vingt drapeaux à Paris : triste et dernier mensonge de l'orgueil, qui, pour la seconde fois, va être obligé de s'avouer vaincu !

Dans cette dernière campagne, au reste, on n'a guère perdu que cent mille hommes tués, trente mille prisonniers, trois cents pièces de canon et deux mille chariots...

Mais aussi elle a été courte : elle a duré du 1er mai au 30 octobre.

Cinq mois !

En arrivant à Erfurth, le 23 septembre, l'armée française était réduite à quatre-vingt mille hommes.

Le 30, elle avait rencontré l'armée austro-bavaroise rangée devant Hanau et lui interceptant le chemin de Francfort.

Elle lui avait passé sur le ventre en lui tuant six mille hommes, et les 6 et 7 novembre elle avait traversé le Rhin.

Enfin le 9 novembre, comme nous l'avons raconté en commençant ce chapitre, au moment où les yeux de Conscience se rouvraient pour rencontrer ceux de Mariette fixés sur les siens, au moment même où les chastes lèvres des deux enfants se réunissaient dans un baiser, Napoléon, fugitif pour la seconde fois, rentrait au château des Tuileries.

Peut-être se demandera-t-on quel rapport le moderne César, le nouvel Annibal peut avoir avec les humbles enfants dont nous venons de raconter l'histoire, et comment les événements terribles que nous avons enregistrés peuvent avoir une influence sur la vie obscure et cachée de deux pauvres paysans d'Haramont?

Nous allons le dire en deux mots.

Arrivé le 9 novembre, le 10, Napoléon se présente au sénat.

« Messieurs, dit-il, toute l'Europe marchait avec nous il y a un an. Toute l'Europe marche aujourd'hui contre nous. J'ai besoin de soldats. »

Aussitôt une nouvelle levée de trois cent mille hommes fut décrétée.

Dans cette levée étaient compris les fils uniques de femmes veuves, de dix-huit à vingt-cinq ans.

Conscience avait dix-huit ans et était fils unique de femme veuve.

Ne savez-vous pas que la foudre, ce jouet de Dieu, qui

gronde au haut du ciel, s'abat parfois sur les plus humbles chaumières?

VIII

L'IMPOT DU SANG.

Au reste, ils étaient bien loin de se douter du malheur qui les menaçait, les deux enfants que l'amour venait de toucher de sa baguette d'or; ils ignoraient ce qui se passait dans le reste du monde, et depuis huit jours à peu près qu'ils avaient appris qu'ils s'aimaient, ils étaient tellement occupés d'eux-mêmes, qu'à peine savaient-ils ce qui se passait dans le village.

Pauvres cœurs naïfs! ils ne s'occupaient pas de la grande société qui tourbillonne dans les villes, et ne s'occupant pas d'elle, ne lui demandant rien, ils croyaient qu'elle ne s'occuperait jamais d'eux, et continuaient de vivre dans leur douce espérance et dans leur foi sainte.

Un dimanche, en sortant de la messe, les paysans du village d'Haramont virent à l'angle de la place un papier imprimé, affiché tout nouvellement.

Ils s'approchèrent et lurent.

C'était un arrêté du préfet, qui fixait le tirage de la conscription pour le département de l'Aisne au dimanche suivant, vingt-six novembre.

Il fallait, pour le seul canton de Villers-Cotterets, cent deux hommes.

Le canton était tellement épuisé par les levées précédentes, qu'il n'en fournissait, en tout, que cent quatre-vingts

Bien peu, excepté les infirmes, avaient donc chances pour échapper.

L'autorité municipale avait fait afficher cet arrêt, comme nous l'avons dit, pendant que les fidèles étaient à l'église, afin qu'en sortant de prier Dieu, les mères eussent plus de force pour supporter la terrible nouvelle.

Aux sanglots qui éclatèrent de tous côtés après la lecture faite, on eût pu croire que cette fois la consolation divine était impuissante.

Il eût fallu voir, dans chaque chaumière, dans chaque misérable logis, l'arrachement des mères... on eût dit un second accouchement, plus terrible que celui où l'enfant fit son premier départ de leurs entrailles sanglantes. 1792 avait vu quelque chose de pareil ; mais, en 1792, ce n'était pas pour l'ambition d'un homme que l'on mourait, c'était pour le salut de la patrie !

Où cette homme s'arrêterait-il ? N'en avait-il pas assez dévoré, de beaux et braves jeunes gens ? Depuis le temps qu'il faisait couler le sang et les larmes, il devait en avoir jusqu'aux genoux !

Les deux enfants étaient sortis ensemble de l'église, sans rien voir, sans rien entendre de ce qui passait autour d'eux. Ils étaient rentrés dans la chaumière de dame Marie, celle où ils se tenaient de préférence, car le vieux père Cadet effarouchait un peu leurs jeunes amours.

D'ailleurs, il avait déjà dit : « Il faudra voir. »

Mais il n'avait pas encore dit : « Oui. »

Ils étaient assis côte à côte, les mains les unes dans les autres, ils n'entendaient pas cette rumeur qui courait par tout le village ; ils n'eussent point entendu la foudre grondante au-dessus de leurs têtes, et cependant ils parlaient si doucement que quelqu'un qui eût été à l'autre bout de la chambre eût eu peine à distinguer si le bruit de leurs lèvres était celui de paroles échangées à voix basse ou simplement le mélange de deux souffles, le mumure de deux haleines.

Tout à coup Madeleine apparut éplorée, les bras ouverts, en s'écriant :

— Mon enfant ! mon pauvre enfant !

Conscience leva ses grands yeux bleus ; sa mère l'avait arraché à Mariette ; le pressant contre sa poitrine, elle le couvrait de baisers.

— Ma mère, demanda-t-il, quel malheur est-il donc arrivé, que vous pleurez ainsi ?

— Oh ! le plus grand de tous pour une mère, mon pauvre enfant ! s'écria la malheureuse femme.

Conscience la regarda avec étonnement.

Mariette était tremblante, elle devinait quelque catastrophe.

Mais tu ne sais donc pas ?... Mariette, reprit la pauvre mère, il va nous le prendre ! il va nous le faire tuer comme Guillaume !... Oh ! Jésus Dieu ! n'est-ce pas un sacrilége de prendre ainsi le fils quand il a déjà pris le père ?... Oh ! mon pauvre Guillaume ! oh ! mon cher Conscience !

Mariette commençait à comprendre et, pâlissante, ne pouvait autre chose que murmurer de ses lèvres tremblantes le saint nom de Dieu, ce nom qui jaillit de notre âme

au choc de toute douleur, parce qu'il est la source de toute consolation.

— Ah ! dit Conscience, qui avait tout deviné, et pour quand, ma mère ?

Pour dimanche prochain... J'aurais cru qu'il laisserait au moins aux pauvres veuves leur dernier soutien, leur suprême consolation !... Oh ! il n'a pas pitié des mères... il sera puni dans son enfant !

Hélas ! à la même heure un cri pareil s'élevait par toute la France ; ce cri, cette malédiction nous l'avons entendue, et nous nous la rappelons encore.

Mon Dieu ! n'est-il pas tombé, ce César, cet empereur, ce demi-dieu, parce que, vous aussi, vous l'avez entendue cette malédiction universelle ?

Les heures s'écoulèrent et firent dans les deux chaumières la douleur moins bruyante, mais non moins profonde. Dame Marie pleurait à la fois sur Mariette et Conscience. Le père Cadet, qui avait appris la nouvelle en revenant de sa vigne, semblait en quelques heures être devenu octogénaire.

De temps en temps cependant, une lueur d'espoir descendait au milieu de cette muette douleur, comme un chaud rayon du jour pénètre par une gerçure dans une cave humide et glacée : une dixaine de numéros les plus élevés, seraient bons peut-être, et il était possible que Conscience prît un de ces dix numéros-là.

Les deux mères commencèrent une neuvaine ; Mariette fit vœu d'aller, avec Conscience, en pèlerinage à Notre-Dame de Liesse, si le ciel lui accordait la faveur d'un de ces bons numéros.

Le père Cadet disait, ce qu'on l'eût cru incapable de dire :

— Mordié ! je donnerais cent écus pour que Conscience prît un bon numéro.

Conscience consolait tout le monde, jusqu'à petit Pierre, qui pleurait parce qu'il voyait les autres pleurer.

— Ma mère, disait Conscience, tranquillise-toi, tu sais bien que le bon Dieu m'aime. D'ailleurs mon père est mort, c'est une dette payée. Tout le monde n'y reste pas comme lui... témoin Bastien qui est revenu... Je reviendrai aussi, ma mère... peut-être avec une pension, peut-être avec la croix !... Je reviendrai, dame Marie, soyez tranquille... Mariette priera pour moi... et je sais que les anges du ciel penchent la tête du côté de sa prière.

— Oh ! s'écriait Madeleine, tu dis tout cela pour me consoler, mon enfant... Et un tel, un tel, un tel, sont-ils revenus, dis ? Sait-on même où ils sont ? Non, ils ont disparu sans qu'on ait retrouvé leur trace.

Et la pauvre mère citait des noms d'enfants du village, partis comme Guillaume était parti, comme Conscience allait partir, et qui n'étaient jamais revenus, et que leurs mères pleuraient encore.

De temps en temps, Bastien, lui aussi, apparaissait ; il savait que sa présence était une consolation, parce qu'elle était une espérance ; seulement, comme sa sympathie était mêlée de jurons d'autant plus énergiques qu'il s'attendrissait davantage, les femmes, par une susceptibilité religieuse, avaient peur que ces jurons n'effarouchassent l'ange gardien de leurs deux chaumières.

Pendant huit jours, à part les voyages des deux enfants

et de Bernard à la ville, tout fut trouble et confusion dans les deux maisons.

Les deux mères qui avaient tant déploré le malheur de la pauvre Julienne, dont les bâtiments et les récoltes avaient été brûlés, eussent voulu comme elle, voir leur chaumière en cendres et tenir leurs enfants entre leurs bras, à cet âge où l'enfant échappe encore aux lois humaines et ne relève que de Dieu.

Le père Cadet négligeait sa terre, il se promenait de long en large devant la porte de sa chaumière vide : car les mères et les enfants se tenaient de préférence dans la chaumière de dame Marie; par intervalles il levait les yeux au ciel, puis quelquefois, saisissant de sa main crispée le cep de vigne qui montait devant sa maison, il demeurait, pendant un temps que sa pensée avait cessé de mesurer, taciturne, immobile, la tête baissée vers la terre comme s'il eût regardé dans un tombeau.

Les animaux eux-mêmes partageaient cette tristesse. Pierrot sortait sa tête curieuse aux longues oreilles tendues par la fenêtre de l'étable. Tardif et la Noire échangeaient de longs mugissements.

Bernard quittait moins que jamais Conscience. On eût dit que le pauvre animal, devinant qu'il allait bientôt être séparé de son maître, ne voulait pas perdre un seul des derniers instants qu'il avait à passer avec lui.

Le dimanche fatal arriva.

La nuit qui l'avait précédé, personne ne s'était couché dans les deux chaumières, excepté le père Cadet, excepté petit Pierre : le vieillard et l'enfant, ces deux faibles créatures qui ont besoin de sommeil; l'enfant, parce qu'il

touche encore à la nuit du passé ; le vieillard, parce qu'il va rentrer dans la nuit de l'avenir.

Quand l'*Angelus* sonna, les deux mères se levèrent et allèrent faire leur prière à l'église : dame Marie au maître-autel ; Madeleine devant le tableau objet de sa vénération.

Hélas ! tout ce qui lui avait été une consolation jusque-là lui devenait une terreur. Ce signe que faisait Jésus à l'enfant de venir jusqu'à lui ne signifiait-il pas que Conscience était prédestiné à une mort prématurée? Aller à Jésus, n'était-ce pas monter au ciel?

Pendant ce temps, les deux enfants étaient restés ensemble.

— Mon Dieu ! disait Mariette, est-ce que si tu tombes au sort, Conscience, il n'y aura pas un moyen d'échapper à notre malheur?

— Mariette, disait Conscience, il y a toujours un moyen d'échapper au malheur, c'est de savoir le supporter. Tu m'aimes, n'est-ce pas, Mariette?

— Oh ! oui !

— Tu crois bien que, de mon côté, je t'aime, n'est-ce pas?

— J'en suis sûre de cela, Conscience.

— Eh bien ! ma chère Mariette, tout est dans ces deux mots-là, vois-tu ; ils peuvent me prendre, me séparer de toi, m'habiller en soldat, m'envoyer à la guerre, me faire tuer même, ils n'empêcheront pas qu'en partant je ne pense à toi ; qu'en me battant je ne pense à toi ; qu'en mourant je ne pense à toi.

— En mourant ! tu vois bien, s'écriait Mariette tout en larmes, en mourant ! tu penses donc à mourir?

Et la pauvre enfant levait ses deux mains jointes au ciel et laissait retomber ses deux bras autour du cou de Conscience.

— Mourir ! mourir ! mourir ! disait-elle.

— Hélas ! je le sais bien, disait Conscience, mourir, c'est se quitter pour quelque temps, mais enfin, Mariette, ce n'est pas s'oublier, il n'y a que l'oubli qui soit une séparation véritable. Vois ma mère, il y a dix-neuf ans que mon père est mort, eh bien ! il ne s'est pas passé un jour sans qu'elle me parlât de lui, une heure sans qu'elle y pensât. De son côté, mon père la voit, il sourit à cette fidélité sainte, il lui tend des bras invisibles, qu'elle ne verra et ne sentira qu'au moment de la mort; voilà pourquoi ceux qui meurent, meurent en souriant, Mariette, tandis que ceux qui les assistent pleurent : c'est que les mourants voient déjà ce que les vivants ne voient pas encore.

— Mon Dieu ! Conscience, qui t'a donc appris à dire des choses à la fois si belles et si tristes?

— Mariette, tu sais bien que j'étais enfant de chœur.

— Eh bien?

— Eh bien ! j'assistais M. le curé quand il allait porter l'extrême onction.

— Oui, comme les autres enfants de chœur; mais pourquoi les autres enfants de chœur ne disent-ils point sur la mort et la vie de belles choses comme tu en dis, toi, et qui cependant, toutes belles qu'elles sont, font pleurer?

— C'est que je vois, moi, Mariette, des choses que les autres ne voient pas; tu sais bien, dit naïvement Conscience, tu sais bien, Mariette, que je suis un innocent.

— Oui, ils disent cela, reprit Mariette.

— Eh bien ! je te disais donc que quand j'accompagnais monsieur le curé au lit des mourants, je voyais une chose que monsieur le curé ne voyait pas lui-même.

— Que voyais-tu Conscience, tu me fais peur, mon Dieu ! voyais-tu la mort ?

Conscience sourit, et secouant la tête, l'œil fixe comme si cet œil était doué de la double vue :

— Non, au contraire, Mariette; je voyais la vie éternelle. Vois-tu, Mariette.... (la jeune fille se rapprocha frissonnante de lui), il y a toujours un moment où, avant qu'il les ferme pour toujours, celui qui va mourir tient ses yeux fixes, immobiles, sa respiration est suspendue; il fait de tout son corps une espèce de mouvement comme pour s'élancer en avant; ses lèvres frissonnent et remuent comme pour dire : « Oui, Seigneur, me voici ! » Eh bien ! ce moment, Mariette, c'est le passage entre ce monde et l'autre, c'est la ligne qui sépare l'espace de l'infini, le temps de l'éternité, la nuit du jour; c'est... Tiens, Mariette, regarde, c'est ce qui se passe au ciel dans ce moment, c'est la lumière qui lutte contre les ténèbres, c'est le soleil qui se révèle par un premier rayon. Oh ! ce regard des mourants, Mariette, ces yeux nageant dans le vide comme les nôtres nageaient tout à l'heure dans la nuit, puis se fixant enfin sur le soleil du monde inconnu comme les nôtres se fixent en ce moment sur celui de notre monde réel, Mariette, ce regard disait : Mon Dieu, l'espérance de toute ma vie n'a donc pas été trompée; mon Dieu, vous êtes donc derrière le voile de la vie, comme derrière le voile de la nuit est le jour. Seigneur, me voici prêt à rentrer

dans votre sein dont je suis sorti et à vous rendre immortelle l'âme immortelle que vous m'avez prêtée.

— Oh ! Conscience, Conscience, que ne disais-tu cela aux pauvres mourants ? comme tu les eusses consolés !

— Je n'avais pas besoin de le leur dire, Mariette, puisque ce que je pensais, ils le voyaient, eux.

— Hélas ! tout cela est bien beau, dit Mariette en fondant en larmes, et cependant tout cela ne me consolera point, car, si tu tombes au sort, Conscience, car, si tu pars, tu ne seras plus là pour me le dire.

— Espérons ! dit Conscience en serrant la main de la jeune fille : voici nos mères qui viennent de prier Dieu.

IX

LE MAIRE, LE MÉDECIN ET L'INSPECTEUR DES FORETS DE VILLERS-COTTERETS.

Nous l'avons dit, le tirage se faisait à la ville.

Tous les matins, on le sait, Mariette, Conscience et Bernard allaient y porter leur lait.

La simplicité de la vie de ces braves gens était telle, que si terrible que fût ou dût être cette journée pour eux, elle commença comme les autres, entrant par les mêmes détails par le total des jours bons ou mauvais que leur devait accorder le Seigneur.

Seulement, comme les deux enfants étaient fort aimés,

comme on les voyait toujours ensemble, sans que jamais il fût venu à personne l'idée de suspecter l'innocence de leur chaste amour, comme on savait que, ce jour-là même, le tirage de la conscription avait lieu, en les voyant si tristes, chacun sympathisa avec cette tristesse.

Ce fut d'abord chez le maire, magistrat jovial, qui les fit entrer et qui essaya de donner bon espoir à Conscience, en lui faisant quelques grosses plaisanteries sur la manière de prendre les bons numéros. Ces plaisanteries firent sourire tristement Conscience et pleurer Mariette.

Quand il vit l'effet produit par ses plaisanteries, le maire s'arrêta; c'était un brave et excellent homme.

— Voyons, mon ami, dit-il à Conscience, comme vous êtes un innocent... Oh ! ne vous fâchez pas de ce que je dis, c'est pour votre bien.

Conscience sourit.

Le maire continua :

— Comme vous êtes un innocent, peut-être vous êtes-vous trompé; peut-être ne savez-vous pas bien votre âge; peut-être, dame ! si vous aviez un an de moins, par hasard, trouverait-on moyen de remettre cela à l'année prochaine; et d'ici à l'année prochaine, hum ! hum ! hum ! (il entonna les premières notes d'une petite chanson), d'ici à l'année prochaine il passera de l'eau sous les ponts.

Conscience secoua la tête.

— C'est vrai, monsieur Mussart, dit-il; le maire de Villers-Cotterets s'appelait Nicolas-Brice Mussart; c'est vrai, je suis un innocent, mais cependant je sais mon âge. Je suis né le 10 mars 1796; nous sommes aujourd'hui le

26 novembre 1813; j'ai donc aujourd'hui dix-huit ans et huit mois, et me trouve dans les conditions de la loi.

— De la loi, de la loi, murmura le brave homme de maire, comme s'il y avait une loi qui autorisât de prendre les enfants à leur mère pour les envoyer à la boucherie, surtout quand elles n'ont que celui-là et que celui-là est un pauvre innocent. Va! Conscience, va! mon enfant, Dieu est là qui corrige les lois des hommes, et qui, lorsqu'ils les font par trop cruelles, renverse ceux-là qui les ont faites.

— Je le sais, monsieur, dit Conscience, et je suis bien aise que vous le sachiez aussi : cela prouve que vous marchez dans la route du Seigneur.

— Tiens! tiens! dit le maire en le regardant s'éloigner, il aura entendu dire cela au curé de son village.

Et, reprenant sa petite chanson :

— Toinette, dit-il, le déjeuner pour neuf heures, attendu que le tirage commence à onze, et allez dire à Hiraux de venir manger une omelette au lard avec moi.

Puis rentrant dans son cabinet :

— Avez-vous vu ce petit bonhomme? comme il vous a dit cela ; c'est que, parole d'honneur, l'abbé Grégoire n'aurait pas mieux répondu.

Pendant ce temps, Conscience et Mariette continuaient leur tournée, et après avoir servi quelques pratiques, étaient arrivés chez le médecin de l'endroit.

Là, ce fut la femme qui voulut les voir.

— Eh bien! mes pauvres enfants, dit-elle, c'est donc aujourd'hui le grand jour, le jour douloureux.

Mariette se mit à pleurer.

— Heureusement, madame Lécosse, dit Conscience, vos enfants sont encore petits, à vous !

— Oui, certainement, il y en a un qui a dix ans, et l'autre huit ; mais voilà déjà qu'il les prend, cette année, à dix-huit ans. L'année prochaine, il les prendra à seize ; l'année d'ensuite, à quatorze peut-être : on en tue tant, de ces pauvres malheureux ! Tu vois bien que, dans trois ou quatre ans, mon pauvre Conscience, j'en serai où en est ta mère... Ah ! c'est bien triste !

Et madame Lécosse essuya au coin de son œil une larme à la fois égoïste et sympathique.

— Madame, dit Mariette, encouragée, est-ce que Conscience ne pourrait point parler à monsieur Lécosse !

— Si fait, mon enfant?... Pourquoi?

— Dame ! monsieur Lécosse est médecin, madame.

— Ah ! je comprends, tu voudrais savoir s'il n'y aurait pas quelque motif de faire réformer le pauvre garçon ; si fait, il y a moyen de lui parler...

Et, appelant :

— Lécosse ! Lécosse !... Ou plutôt, dit-elle à Mariette en se reprenant, qu'il passe dans son cabinet... ils se diront là, entre hommes, des choses qu'ils ne peuvent pas se dire devant nous.

Mariette ouvrit ses grands yeux d'azur, elle ne comprenait pas qu'il existât des choses que l'on ne pût pas dire devant tout le monde.

Madame Lécosse poussa la porte du cabinet, et Conscience fut introduit devant le docteur, qui était au fait du sujet de la visite de Conscience, ayant entendu à peu près toute la conversation

— Eh bien! c'est donc toi, à ton tour, mon pauvre innocent, dit le docteur. Voyons, viens! Eh! mon Dieu, il y a peut-être moyen... on dit que tu es simple d'esprit.

— Oui, monsieur, répondit naïvement Conscience, on dit cela.

— Et c'est vrai?

— Dame, si on le dit, il faut bien que cela soit.

— Mais toi, ton opinion là-dessus: Je ne ferais pas la question que je te vais faire à un philosophe, à un poëte, ou à un homme d'état; le docteur sourit. Voyons, que penses-tu de toi-même?

— Monsieur, dit Conscience sans hésitation aucune, si c'est comme intelligence que vous voulez parler, je crois que Dieu m'a rangé parmi les humbles de la créatien.

— Vraiment, tu crois cela? dit le docteur étonné de la netteté de la réponse dans sa pensée et dans sa forme. Ah! tu crois cela, et qui te fait croire cela?

— C'est bien simple, monsieur le docteur: à part la société de ma mère, de la mère de Mariette, de Mariette et de petit Pierre, son frère, c'est-à-dire, à part les rapports de la famille, qui sont ceux du cœur, j'aime mieux la société des animaux que celle des hommes?

— Ah! ah! murmura le docteur, tu as raison, mon enfant, c'est peut-être une preuve d'innocence, mais ce n'en est pas une d'idiotisme. Et pourquoi aimes-tu mieux la société des animaux que celle des hommes?

— Mais parce qu'ils me semblent marcher plus droit dans les vues de la nature parce que tous agissent selon leur organisation, parce que tout ce qu'ils font est le résultat de leur instinct, et que tous les animaux que Dieu

a donnés à l'homme qour lui être utiles lui sont utiles, simplement, naturellement, les uns aux dépens de leur liberté, comme le cheval, l'âne et le chien ; les autres aux dépens de leur vie, comme le bœuf, le mouton, les poules; parce que moi, qui sais ce qu'ils disent, étant une pauvre créature privée d'intelligence comme eux, je les entends se plaindre quelquefois, jamais maudire.

Le docteur regardait Conscience avec étonnement.

— Et qui crois-tu, demanda-t-il, qui dise aux animaux d'agir ainsi ?

— Dieu, répondit Conscience.

— Ah ! ah ! est-ce que, grâce à ta simplicité d'esprit, tu causes avec Dieu comme tu causes avec les animaux.

— Non, car je ne puis voir Dieu comme je les vois, eux. Dieu n'est pas une chose visible et matérielle.

— Qu'est-ce que Dieu, alors ?

— Dieu est l'âme universelle, répandue dans la nature, et dont cette âme que nous avons en nous n'est qu'un atôme, une parcelle, un souffle, et qui cependant suffit pour nous animer. On ne voit pas Dieu, monsieur le docteur, on le sent.

L'étonnement du brave homme montait jusqu'à la stupéfaction.

— Qui t'a appris cela, demanda-t-il ?

— Les longues nuits passées à rêver dans la forêt, le murmure du vent dans les grands arbres, le bruit du ruisseau dans les prairies, la vue des fleurs dans les prés.

— Ce n'est point le curé de ton village ?

— Le curé de mon village ne parle jamais de ces choses-là ; j'ai voulu lui en parler une fois, et il a haussé

les épaules en disant : « Oui, mon ami ! oui, mon ami ! » Puis il s'est éloigné plein de compassion en murmurant ces mots :

— Pauvre innocent !

— Alors, tu n'en parles jamais ?

— Si fait, monsieur le docteur.

— Avec qui en parles-tu, alors ?

— Avec les choses qui en parlent : avec la nuit, avec le vent, avec le ruisseau, avec les fleurs.

— Donc, si, là-bas, au conseil de révision, on t'interrogeait sur ta faiblesse d'esprit, voilà comme tu répondrais?

— Sans doute, monsieur le docteur.

— Tu ne pourrais pas répondre, tu ne pourrais pas dire tout simplement : « Je ne sais pas, » ou : « Je ne comprends pas. »

— Si fait, monsieur, si je ne savais pas ou si je ne comprenais pas.

— Oui, mais si tu savais, si tu comprenais ?

— Ce serait mentir, monsieur le docteur.

— Tu ne mentirais pas pour ne pas être soldat ?

— Non, monsieur.

— Mais si ta mère, même si Mariette t'en priaient ?

— Oh ! elles ne m'en prieraient pas ; si je mentais je ne serais plus un simple d'esprit, un innocent, comme vous dites, je ferais comme font les hommes, non plus comme font les animaux.

Il secoua la tête.

— Oh ! non, continua-t-il, quand Mariette, quand ma mère m'en prieraient, je ne mentirais pas.

— Pardieu ! dit le docteur, voilà un drôle d'idiot ; je n'en ai pas encore vu comme celui-là.

Puis, saisi d'une grande pitié pour le pauvre enfant :

— Voyons le corps, dit-il, puisqu'il n'y a rien à espérer du côté de l'âme.

Et il fit déshabiller Conscience.

Conscience n'avait aucune idée de la pudeur telle que l'entend la société ; sa pudeur à lui ce n'était pas de se montrer plus ou moins nu ; les animaux, les fleurs, les arbres, ne se montraient-ils pas nus à lui ? sa pudeur était de ne pas tromper, de ne pas mentir, de ne pas commettre une action blâmable.

Sur l'invitation du docteur il défit donc tous ses vêtements.

Le pauvre Conscience ! il n'avait rien non plus à espérer de ce côté : le corps était aussi beau et aussi pur que l'âme : on eût dit une épreuve vivante du Ganymède ou de l'Apollon.

Le docteur secoua la tête à son tour.

— Rien à espérer encore de ce côté-là, dit-il. Rhabille-toi, mon enfant : Ah ! peut-être la vue.

Puis appelant d'un signe Conscience auprès de lui :

— Voyons tes yeux, dit-il.

Conscience s'approcha.

— Oh ! c'est singulier, dit-il, tu es nyctalope.

— Je ne comprends pas, monsieur.

— C'est-à-dire que tu vois la nuit comme le jour.

— C'est vrai, j'y vois même mieux ; les objets sont tous de la même couleur ; seulement d'un beau bleu d'azur plus ou moins foncé, selon que l'obscurité est plus ou moins épaisse.

— Et tu vois de loin !

— Oh ! de très-loin, monsieur.

— N'importe ! essayons ; on a vu de ces sortes de phénomènes.

Le docteur prit une paire de lunettes garnies d'oreillettes vertes, et les appliqua sur les yeux de Conscience.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Ah ! monsieur le docteur, dit Conscience, enlevez-moi ces vilaines lunettes, elles me rendent aveugle.

— Tu n'y vois pas, alors ?

— Je suis dans un brouillard.

— Voyons, essaye : quelle est la chose que j'étends devant toi ?

— Il me semble que c'est le tapis de la table.

— De quelle couleur est-il ?

— Il me semble qu'il est gris.

— C'est cela, dit le docteur, dans l'obscurité le rouge foncé paraît gris ; allons ! allons ! il n'y a pas moyen de le faire passer pour myope.

Et il enleva les lunettes des yeux de Conscience.

— En effet, dit Conscience, le tapis était rouge, c'est moi qui me trompais.

— Non mon ami, ce n'était pas toi qui te trompais, la nature ne se trompe jamais ; seulement un de tes sens était voilé par une interposition de l'art. Allons, Conscience, recommande-toi à Dieu, car il n'y a maintenant qu'une bonne chance qui puisse te sauver.

— Merci, M. Lécosse, dit Conscience en poussant un soupir ; je m'en doutais bien ; mais, pour faire plaisir à Mariette, j'ai voulu vous consulter comme elle le désirait.

— Va, mon enfant ! va ! dit le docteur, à mon grand regret, je ne puis rien pour toi.

— Je ne vous en suis pas moins reconnaissant, monsieur, dit Conscience avec sa douce voix.

Le docteur haussa tristement les épaules et regarda s'éloigner le jeune homme en poussant un soupir.

Conscience reprit Mariette et continua avec elle le cours de ses visites.

Après être entré encore dans deux ou trois maisons, il arriva chez l'inspecteur des forêts.

Il venait de passer l'inspection de ses gardes qu'il avait reçu l'ordre d'établir sur un pied de guerre.

Son fils, pour lequel il avait déjà payé deux remplaçants, avait été forcé de partir comme garde d'honneur.

— Ah ! c'est toi, mon pauvre Conscience, lui dit-il ; n'es-tu pas du tirage d'aujourd'hui ?

— Hélàs ! oui, monsieur l'inspecteur.

— En ce cas, mon cher garçon, je te donne le conseil de prendre tout de suite le numéro 1, afin que tous ces brigands-là ne te fassent pas languir.

— Pour moi, monsieur l'inspecteur, dit Conscience, cela me serait bien égal, mais c'est pour ma mère Madeleine, pour ma mère Marie, pour Mariette que voilà, à qui mon départ fera grand'peine, et portera peut-être quelque préjudice

— Quant à la peine, dame ! tu as raison, et comme j'ai déjà bien de la peine à consoler ma femme, je n'irai pas essayer d'en consoler trois autres. Quant au préjudice, il regarda Conscience avec une certaine pitié, je ne sais pas trop à quoi un pauvre innocent comme toi pouvait leur être bon. Mais enfin, ton départ n'empêchera pas Mariette de nous apporter son lait, et quant à tes deux autres mè-

res, je leur ferai leur provision de bois pour l'hiver, et, sois tranquille, elles n'auront jamais été si bien chauffées.

Conscience fut profondément touché de cette offre. Monsieur Deviolaine, c'était son nom, monsieur Deviolaine avait le visage dur ; mais, on le voit, ce visage, c'était un masque, l'homme était bon, le cœur excellent.

— Monsieur l'inspecteur, lui dit-il, je vous remercie du fond de l'âme, pour moi d'abord, puis pour Mariette que voilà et qui ne peut vous remercier parce qu'elle pleure, puis pour mes deux mères.

Et en effet la pauvre Mariette s'était remise à pleurer.

— Allons! allons! va, dit l'inspecteur, mille tonnerres! depuis quelque temps on voit assez de larmes ici sans les vôtres ; va, car si ma femme et mes filles descendaient et la voyaient pleurer, ce serait un prétexte pour elles de répandre de nouvelles larmes, et nous aurions une averse à coucher tous les blés de la plaine Saint-Remy. Va! mon garçon, va!

Et frappant affectueusement l'épaule de Conscience, il le poussa dehors.

Conscience savait qu'on pouvait se fier à la parole de l'inspecteur, et ce lui fût une grande consolation de savoir que, si le malheur voulait qu'il partît, du moins les maisons des deux mères seraient bien chauffées en son absence

X

LE TIRAGE.

Il était dix heures et demie, le tirage devait commencer à onze heures ; mais comme les villages du canton de Villers-Cotterets et Villers-Cotterets lui-même ne tiraient que par lettre alphabétique, Haramont ne venait que le troisième ou quatrième.

Haramont ne tirerait donc qu'à midi ou une heure.

Cela donnait le temps à Conscience de reconduire Mariette jusqu'au village.

Hélas ! le pauvre enfant sentait qu'il avait si peu de temps à rester avec elle, qu'il désirait ne pas perdre une minute de ce temps.

Puis il lui semblait avoir mal embrassé sa mère Madeleine, et il avait besoin de l'embrasser mieux.

Les deux enfants se mirent donc en chemin à pied, côte à côte, à travers le parc.

Il y avait dans le jardin de l'inspecteur une porte qui donnait sur ce parc, ce qui les avait dispensés de passer par la ville.

Ils marchaient à pied ; Bernard, qui savait le chemin mieux que le facteur de la poste, marchait devant eux, se retournant de temps en temps, non pour s'assurer si les enfants le suivaient, son instinct le lui disait mieux que sa vue, mais pour les regarder tendrement.

Bernard, depuis huit jours, savait bien qu'il y avait un grand chagrin dans les deux maisons; nous n'oserions dire qu'il savait lequel, mais il était, depuis ces huit jours, devenu plus affectueux encore pour Conscience, comme s'il eût su que c'était particulièrement Conscience qui courait un danger, et que ce danger devait l'éloigner de lui.

Cependant, arrivé à un endroit du parc qu'on appelle la Faisanderie et où se trouve l'embranchement des deux routes qui conduisent à Haramont, et qu'on appelle, l'une la grande route, l'autre la sente, Bernard, contre son habitude, parut se tromper de chemin, et, au lieu de prendre comme d'ordinaire la sente, prit la grande route.

Conscience le rappela pour qu'il prît avec lui et Mariette le chemin accoutumé, mais Bernard secoua la tête et continua d'aller en avant.

Conscience, qui était déjà à vingt pas de lui, le rappela une seconde fois; mais au lieu d'obéir, Bernard regarda les deux enfants et s'assit.

Mariette voulut le rappeler une troisième fois, mais Conscience l'arrêta.

— Bernard ne se trompe pas, Mariette, dit-il : Bernard a quelque chose à me dire :

Alors s'approchant du chien.

— Eh bien! lui demanda-t-il, moitié parlant, moitié grognant, mon pauvre Bernard, qu'y a-t-il donc?

Bernard hurla doucement sans qu'il y eût rien de triste dans son hurlement, et leva la patte du côté de la forêt.

— Oui, mon bon Bernard, oui, dit Conscience, tu as raison, tu es un animal, toi, et ton instinct ne te trompe pas.

— Eh bien! demanda Mariette en venant rejoindre son ami, que dit Bernard?

— Bernard dit que par la grande route viennent probablement nos deux mères, Mariette, de sorte que, si nous eussions pris la sente, nous les eussions manquées.

— Tu crois, dit Mariette, toujours étonnée des interprétations que donnait Conscience aux faits et gestes de Bernard.

— Tiens, dit celui-ci, regarde.

Et la main étendue vers la forêt, il lui montra, débouchant de la lisière du bois et venant à eux, un vieillard monté sur un âne, et suivi de deux femmes vêtues de noir comme deux veuves qu'elles étaient d'ailleurs, et marchant appuyées au bras l'une de l'autre.

Un enfant suivait à la main d'une des deux femmes, se faisant traîner comme c'est l'habitude des enfants.

Cet homme et cet âne, c'étaient le père Cadet et Pierrot.

Ces deux femmes, c'étaient Madeleine et dame Marie. Cet enfant, c'était le petit Pierre.

Comme pour les soutenir dans l'isolement qu'il leur préparait, le Seigneur avait permis que les deux mères eussent reçu au baptême les noms des saintes femmes.

Les deux groupes marchèrent au devant l'un de l'autre et se confondirent en un seul.

La pauvre famille n'avait pu prendre sur elle d'attendre si loin la décision du sort; et de son côté le père Cadet, qui deux heures auparavant, en donnant hypothèque sur sa terre, l'avait arrondie de trois nouveaux arpents, était venu pour apporter à maître Niguet, notaire, le premier

tiers du prix de son acquisition, c'est-à-dire huit cents francs.

La moisson avait été bonne, et le père Cadet voyait avec satisfaction, à la lourdeur du sac qu'il portait dans la poche de son habit marron, et qu'il avait serré le plus possible avec une ficelle, afin que par leur son argentin les écus ne dénonçassent point leur présence, le père Cadet voyait avec satisfaction, disons-nous, que le prix de la moisson de chaque année suffirait, en y ajoutant deux ou trois cents francs à peu près, à payer en trois ans le prix du terrain.

Nous ne voulons pas dire qu'au milieu du malheur qui venait de fondre sur la pauvre famille, le père Cadet ne fût préoccupé que de sa terre; ce serait grandement faire insulte au cœur du vieillard; mais nous dirons que, de même que le vin et la paresse se partagent le cœur de Figaro, de même la terre du père Cadet et son petit-fils se partageaient le cœur du vieillard.

Il avait donc avec empressement saisi cette occasion de venir à Villers-Cotterets, et avait consenti à se séparer de son cher argent, quoique l'époque du payement ne fût que dans huit jours.

Il résulta de cette réunion que tout le monde s'achemina vers Villers-Cotterets.

Il était onze heures passées lorsque l'on arriva à la ville; la ville tout entière était amassée aux environs de la maimairie, c'est-à-dire dans la rue de l'Église et sur la place du Château, la mairie attenant à l'église et donnant sur la place du château.

Là, formant des groupes aussi désolés que ceux des

Israélites pleurant sur les bords de l'Euphrate, étaient les pères, les mères, les sœurs des jeunes gens qui devaient tirer à la conscription, et, parmi ces groupes, les jeunes gens eux-mêmes, pauvres enfants sortant à peine de l'enfance et remarquables par leur faiblesse, leur pâleur, et surtout par leurs larmes.

Quelques-uns avaient cherché une consolation dans l'ivresse, et leur bruyante insouciance, dont il était facile de voir la cause, était peut-être plus douloureuse encore que la tristesse et les larmes des autres.

Ces groupes ne se mêlaient pas. Chacun se formait des habitants d'un village, et chaque village regardait l'autre avec haine, demandant à Dieu que la plus forte part de ce terrible impôt du sang tombât sur son voisin et non sur lui-même.

On attendait la sortie de la messe pour commencer le tirage.

La sortie de la messe fut triste et nombreuse. L'église était si pleine qu'on voyait des gens à genoux jusqu'au milieu de la rue : les jours de malheur sont les jours de piété.

Cette sortie achevée, un roulement de tambour annonça l'ouverture du tirage.

Ce roulement retentit funèbre au fond de tous les cœurs. C'était une espèce d'appel prématuré; le son de ce tambour était depuis trois ou quatre ans bien maudit des mères!

Le maire, ceint de son écharpe, accompagné de ses deux adjoints, suivi du brigadier de gendarmerie et de quatre gendarmes, passa.

Chacun lui fit le salut le plus respectueux possible. Ceux qui avaient l'honneur de le connaître un peu lui envoyaient des saluts nominatifs, auxquels il répondait par un geste protecteur de la main.

On voulait se rendre le maire favorable. Il semblait à tous ces pauvres cœurs qu'ils avaient besoin, dans leur détresse, de se faire des appuis de tous côtés, et que monsieur le maire était un grand appui, même auprès de la Providence, même contre le hasard.

Derrière le maire, entra dans la salle du tirage tout ce que cette salle pouvait contenir de curieux, enfermés dans des barrières pareilles à celles que l'on met à la porte des théâtres.

Puis on appela le village dont le nom était le plus rapproché de l'A.

C'était Boursonne.

Alors commença un spectacle doublement douloureux : doublement douloureux parce que la joie des uns faisait la douleur des autres, et parce que la douleur de ceux-ci faisait la joie de ceux-là.

En effet, ceux qui étaient joyeux l'étaient d'avoir pris un numéro élevé, qui leur donnait la chance de ne pas partir, et ce numéro élevé, retiré de l'urne, était une chance heureuse de moins pour ceux qui restaient.

De là, la joie des uns et la tristesse des autres.

Au contraire, un numéro inférieur faisait la tristesse de celui qui l'avait tiré et la joie de ceux qui restaient, attendu qu'en condamnant le tireur il laissait une chance de plus à ceux qui n'avaient pas encore tiré.

De là, la tristesse de ceux-ci et la joie de ceux-là.

Cette joie et cette tristesse, écloses dans la salle du tirage d'abord, se répandaient immédiatement au dehors.

Le conscrit, après avoir tiré son numéro, proclamé par le maire, consigné sur les registres, si le numéro était bon, s'élançait au dehors, et, les bras ouverts, le regard au ciel, éperdu de joie, clamait du haut du perron son bonheur et celui de sa famille, et portait haut et triomphalement le numéro sauveur.

Si, au contraire, la chance lui avait été mauvaise, le conscrit, toujours au haut de ce perron, apparaissait morne et les bras pendants, secouant la tête, s'inquiétant peu de ce qu'était devenu le numéro fatal qui, proclamé par le maire, était inscrit sur les registres par la main du greffier, et bien plus profondément encore inscrit dans son cœur par la main du désespoir.

Cette scène se renouvelait invariablement de miuute en minute; seulement, comme sur cent quatre-vingts numéros déposés dans l'urne, trente ou quarante seulement étaient réputés bons, les alternatives de tristesse étaient bien plus rapprochées que les alternatives de joie, et la douleur débordait en flots plus pressés hors de la fatale enceinte que ne le faisait la consolation.

Et cette douleur était d'autant plus profonde, que chaque village avait vu partir quelques-uns de ses enfants pour les deux terribles campagnes de 1812 et de 1813, et qu'aucun de ces enfants n'était revenu, sinon quelque pauvre mutilé; de sorte que les mères, toutes pleurantes, pressaient contre leur cœur ces pauvres enfants, tâtant leurs pauvres membres chéris, et murmurant :

— Oh ! les balles ! Oh ! les boulets ! Mon Dieu ! mon

Dieu ! est-ce donc de votre consentement qu'un homme fait ainsi de la chair à canon de la chair de ces pauvres innocents ?

Trois villages passèrent ainsi devant Haramont : c'étaient le village de Boursonne, que nous avons déjà nommé, et ceux de Corcy et de Dampleux.

Deux de ces villages semblèrent visiblement protégés par le ciel ; ce furent Boursonne et Dampleux. A peine, selon les probabilités, sur trente conscrits, devaient-ils fournir six ou huit partants ; presque tous les bons numéros étaient passés entre leurs mains.

Corcy, on ne sait pourquoi, avait été écrasé.

On remarquait dans tous les tirages de ces sortes de fatalités, dont on cherchait en vain la raison.

Après Dampleux, on appela Haramont.

Conscience se sépara des deux mères, de Mariette et du petit Pierre, avec bien des baisers et des larmes.

Bernard voulut le suivre, mais les chiens étaient impitoyablement proscrits de l'intérieur. Bernard, chassé, revint tristement s'asseoir aux pieds de Mariette.

Quant au père Cadet, il était allé chez le notaire, aimant autant ne pas être là, au moment de l'explosion, si l'explosion était fatale.

Conscience, inscrit sous son nom de Jean Manscourt, venait le cinquième.

Les deux premiers qui sortirent, sortirent tristes et abattus : ils avaient pris de mauvais numéros ; le troisième tenait à la main un numéro douteux ; le quatrième s'élança joyeux du perron, acclamant le numéro 164.

Les pauvres mères, Mariette et petit Pierre savaient que Conscience venait le cinquième.

Ce qui se passa d'angoisses et de douleur dans le cœur des trois femmes pendant cette minute d'attente, Dieu le sait ! Dieu seul a compté les battements précipités de leurs pouls ! Dieu seul a compris combien était mortelle la pâleur de leur visage !

Au moment où Conscience mettait la main dans l'urne, les trois femmes calculèrent cela depuis, à ce moment même, le chien leva lentement et tristement la tête et fit entendre un long et lugubre hurlement. Les femmes frissonnèrent.

Le hurlement n'était pas achevé que Conscience, triste mais résigné, paraissait du haut du perron avec son doux et mélancolique sourire sur les lèvres.

Les trois femmes jetèrent un cri.

Elles avaient compris que leur malheur était accompli !

Il s'approcha lentement, les enveloppant toutes trois, pour confondre leur triple douleur dans un unique embrassement.

Puis, avec un accent dont il serait impossible de rendre la tristesse :

— Dix-neuf, dit-il, juste le chiffre de mon âge.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dirent les deux mères en tombant à genoux et en glissant entre les bras de Conscience, sommes-nous assez éprouvées ?

Mariette resta debout, et seule, par conséquent, entre les bras de Conscience, qui la rapprocha vivement de sa poitrine en murmurant :

— Mort ou vivant, Mariette, tu sais bien que je suis à toi.

Et pour la seconde fois les lèvres du jeune homme pressèrent celle de la jeune fille.

En ce moment, le père Cadet, revenant de chez son notaire, apparaissait au coin de la rue de l'Eglise, traînant son âne par la bride.

Il vit les deux femmes à genoux et les mains levées au ciel ; il vit Mariette, éperdue de larmes, dans les bras de Conscience, et devina tout.

— Ah ! mumura-t-il, va-t-il donc en être de celui-ci comme de mon pauvre Guillaume?

Puis il ajouta en faisant un effort sur lui-même :

— J'aurais cependant bien donné cinq cents francs pour qu'il eût pris un bon numéro... là, foi d'homme !

XI

OU CEUX QUI ONT MAL JUGÉ LE PÈRE CADET ET BASTIEN REVIENDRONT PEUT-ÊTRE SUR LEUR COMPTE.

Napoléon était pressé d'avoir les trois cent mille conscrits : aussi le conseil de révision était-il fixé au dimanche suivant.

C'était un dernier espoir pour les deux mères, pour Mariette et pour le père Cadet ; il leur semblait que leur pauvre innocent serait réformé, quoique, dans son orgueil

maternel, Madeleine secouât quelquefois la tête en disant :

— Oh ! non, non ! ils ne le réformeront jamais ; il est trop beau !

Quant à Conscience, depuis sa conversation avec le docteur Lécosse, il savait parfaitement à quoi s'en tenir sur ce sujet.

Aussi, lorsque les femmes parlaient de ce dernier espoir, se contentait-il de sourire tristement sans rien répondre, car, même pour consoler sa mère, un mensonge lui eût coûté.

La route de Villers-Cotterets à Haramont présentait un singulier spectacle. Haramont fournissait neuf jeunes gens. Sur ces neuf jeunes gens, cinq étaient tombés au sort. Haramont, on le voit, n'avait pas été trop maltraité.

Les quatre qui avaient échappé ou qui croyaient avoir échappé, car à cette malheureuse époque on n'était sûr de rien, revenaient avec leur numéro entouré de flots de rubans tricolores, cloué à leur chapeau, chantant, riant, dansant, faisant retentir la forêt des éclats de leur joie.

Parmi les cinq autres, deux avaient cherché dans l'ivresse une consolation à leur malheur, et chantaient, dansaient, criaient comme les autres, mais si tristement, si convulsivement, si douloureusement, qu'on eût dit des fantômes tirés du tombeau, et forcés de partager pour un instant la joie inconnue ou oubliée des vivants.

Les trois autres, qui avaient conservé leur sang-froid, et de ceux-ci était Conscience, revenaient sans bruit, sans rubans, sans éclat, humbles, modestes et chrétiens dans leur douleur...

Ceux qui avaient pris les bons numéros arrivèrent les

premiers, apportant la nouvelle de leur joie, à eux, et de la tristesse des autres ; et, il faut le dire, quand on apprit que Conscience était tombé au sort, la douleur fut générale.

Conscience était si bon, si doux, si inoffensif, que chacun l'aimait!

Bastien était au cabaret lorsqu'il apprit la nouvelle ; Bastien, comme cela lui arrivait quelquefois, avait déjà bu plus qu'il ne convenait, et les yeux animés, la langue agile, il entamait le récit de ses campagnes, coupant de temps en temps ce récit de toasts au vainqueur d'Austerlitz et de Wagram. Il portait le verre à sa bouche, après le cinq ou sixième toast, quand ces mots arrivèrent jusqu'à lui :

— Conscience est tombé au sort.

Il faut le dire, si près que fût le verre des lèvres du hussard, le verre ne toucha point ses lèvres.

— Comment dites-vous donc là-bas, à la porte ? demanda-t-il.

Un des conscrits avança dans le cabaret sa tête enrubanée.

— Nous disons que Conscience est tombé au sort, dit-il, voilà tout.

— Voilà tout ?... Morbleu ! s'écria Bastien en posant son verre sur la table, c'est bien assez, je présume ; c'est trop même, ajouta-t-il d'un air sombre, car c'est le malheur de deux familles ?

Et, d'un air plus sombre encore :

— Pauvre Mariette ! dit-il, va-t-elle pleurer !

Et, se levant, sans toucher à son verre à moitié plein, sans regarder sa bouteille à moitié vide, il sortit du caba-

ret, et s'adressant au joyeux groupe de ceux que le sort avait favorisés :

— Et où est-il, ce malheureux Conscience ? demanda-t-il

— Il vient derrière nous.

— Par la sente, ou par la grande route ?

— Par la sente.

— Bon ! Je vais aller le consoler, si c'est possible.

Et il s'achemina vers la sortie du village.

Plus de cent personnes réunies attendaient à la sortie du village, et de loin, à travers les arbres, on voyait venir le lent cortége.

Conscience marchait devant avec sa mère; son cœur, si parfaitement complet comme appréciation de sentiments, avait compris que, dans un pareil moment, il se devait tout à sa mère.

Puis venaient dame Marie et Mariette.

Puis le père Cadet et quiot Pierre, montés tous deux sur l'âne et silencieux comme les autres, quoique l'enfant ne comprît bien ni les causes ni l'importance de cette douleur.

Tout ce monde qui les attendait alla au-devant d'eux en les apercevant : Bastien le premier, Bastien en tête. Il lui avait semblé qu'il avait une foule de bonnes raisons à donner à Conscience, une foule d'horizons à lui ouvrir; il lui avait semblé que ces raisons étaient si bonnes, ces horizons si joyeux, qu'il serait infailliblement consolé au bout de dix minutes de conversation avec lui; mais en l'apercevant, il sentit sa langue comme paralysée; et, ralentissant sa marche, il se laissa successivement rejoindre et dépasser, d'abord par les premiers, puis par ceux du mi-

lieu, puis enfin par les derniers; et en voyant la profonde tristesse des deux familles, il secoua la tête en disant :

— Je me trompais, il n'y a que le bon Dieu qui puisse quelque chose pour ces pauvres gens.

Tout le monde était de l'avis de Bastien, à ce qu'il paraît, car personne ne hasarda un mot de consolation; on n'entendit que le bruit des sanglots et celui des « hélas ! »

Bastien n'était plus même sur leur route. Il s'était rangé pour les laisser passer, résolu à ne pas même donner signe d'existence à Conscience, envers lequel il se sentait bien quelques petits torts, si Conscience ne faisait point attention à lui; mais Conscience avait de grands yeux bleus auxquels rien n'échappait. Conscience aperçut Bastien, et lui, qui lisait si bien dans les cœurs, il vit une telle compassion dans celui du hussard, qu'il quitta sa mère et marcha droit à lui.

Bastien le vit venir, et jeta un regard à droite et à gauche pour s'assurer si c'était bien pour lui que Conscience se dérangeait; il n'y avait point à en douter : il était seul sur le bord du fossé, en dehors de tous les groupes.

Aussi marcha-t-il vers Conscience les bras étendus.

En même temps, il sentait un sentiment tout à fait inconnu qui s'emparait de lui et lui bouleversait le cœur.

— Ah ! mon pauvre Conscience ! mon pauvre Conscience ! s'écria-t-il en l'embrassant, tu vas donc partir, morbleu ? tu es donc tombé au sort, mille tonnerres ? ça n'est pas juste, en vérité Dieu !... Un brave garçon comme toi, la perle des bons enfants, quoi... qui m'a sauvé la vie à moi !... à moi Bastien, qui vous parle... Oui, à moi, continua le hussard en s'adressant aux paysans, qui le regar-

daient, étonnés de cette expansion de sensibilité toute nouvelle chez lui; à moi la vie! Oui, je disais toujours : « C'est Bernard! » C'est vrai, en effet, que c'est Bernard qui m'a tiré de l'eau; mais Bernard ne serait pas venu m'y chercher tout seul dans l'eau; plus souvent qu'il se serait mouillé les pattes pour moi; ah! ouiche! il ne m'aime pas assez pour cela! Non, c'est ce bon Conscience qui l'a envoyé à mon secours... c'est lui qui m'a tendu la main.. c'est lui qui... Tenez! c'est comme le soir de l'incendie de Julienne : eh bien! j'ai fait bien des bavardages, bien de vanteries depuis, eh bien! ce soir-là encore, c'est Conscience qui a tout fait; c'est Conscience qui a sauvé les chevaux, les bœufs, les moutons; c'est Conscience qui a été chercher l'enfant au milieu des flammes; car, voyez-vous, Conscience, c'est un gaillard qui a l'air de ne pas y toucher, n'est-ce pas? eh bien! moi, je le regarde comme le plus brave, comme le plus courageux, comme le meilleur de nous tous! Tiens! va, Conscience, car ta mère t'appelle, car ta mère t'attend... Mais c'est égal, vois-tu, tu as dans Bastien un ami à la vie, à la mort! et, quand Bastien dit cela, c'est vrai; et, s'il trouve l'occasion de le prouver autrement que par des paroles, il le prouvera!..... Va, Conscience... va!

Et il repoussa le jeune homme du côté de sa mère, qui l'attendait en effet, toute reconnaissante à Bastien de ce qu'il venait de faire, parce qu'elle sentait en effet que ce qu'il venait de faire était pour ainsi dire une éruption du cœur.

Les deux familles, comme d'habitude, à l'exception du père Cadet, rentrèrent à la chaumière de droite, et laissè-

rent la porte ouverte, afin que toutes les sympathies pussent arriver jusqu'à ceux qui en étaient l'objet.

Tout à coup, au milieu de cette foule d'amis qui entouraient les pauvres désolés, une femme s'ouvrit un passage : c'était Julienne, la fermière de Longpré. Elle tenait son enfant dans ses bras. Elle vint droit à Conscience, qui était assis sur un escabeau près de sa mère, et déposant son enfant aux pieds du jeune homme :

— Conscience, dit-elle, aussi vrai que tu as sauvé la vie à cet enfant, je voudrais qu'il eût l'âge de partir à ta place ! Conscience, aussi vrai que tu lui as sauvé la vie, il partirait, non pas demain, non pas ce soir, mais à l'instant même, et toi, tu resterais près de ta mère et de Mariette.

Et la pauvre mère prononça ces paroles avec un tel accent de reconnaissance, que tous les assistants éclatèrent en sanglots, et que Madeleine alla se jeter dans ses bras.

Bastien était en dehors, appuyé au bras de Catherine; il avait vu ce qui venait de se passer; il avait, à travers la porte, entendu ce qui venait d'être dit.

Il posa sa main sur le bras rond et potelé de Catherine.

— Tiens, dit-il, répondant à la pensée que venait d'éveiller dans son esprit l'action de Julienne; en effet, mille noms d'un sabre ! c'est une idée, cela.

— Quoi ? demanda Catherine.

— Rien, la belle enfant.... si ce n'est que, comme tu ne mourras probablement pas de chagrin de me perdre, ainsi que fera cette pauvre mère, si elle est séparée de son enfant, je ne risque pas ta santé de te dire que je vais faire un petit voyage.

— Et où cela, mon Dieu ? demanda Catherine.

— Oh! sois tranquille, pas loin, à Soissons, sous-préfecture de l'Aisne; et, comme je présume que le père Mathieu ne me refusera pas un cheval, grâce au quadrupède, je serai de retour ici demain soir, ou après-demain matin au plus tard.

— Mais pour y rester, Bastien?

— Qui sait?

Et se dégageant du bras de Catherine:

— Allons! mes amours, dit-il, embrassez-moi; souhaitez-moi un bon voyage et permettez-moi de décamper; plus tôt je serai parti, plus tôt je serai revenu.

Catherine connaissait Bastien; elle savait que, lorsqu'il avait logé une idée dans son cerveau, il n'était pas facile de l'en faire déloger. D'ailleurs Bastien parlait si souvent des belles connaissances qu'il avait dans les régiments ou dans les administrations, qu'elle crut qu'il avait, à Soissons, quelque belle connaissance à laquelle il pouvait recommander Conscience.

Et comme, au bout du compte, elle était bonne fille, elle ne fit, dans l'espérance d'un prompt et fructueux retour, aucune difficulté de laisser partir Bastien.

Ce que Bastien ne manqua pas de faire à l'instant même, ayant obtenu du père Mathieu le cheval qu'il désirait.

De son côté, le père Cadet était rentré chez lui, il avait reconduit Pierrot à son étable; il avait retourné son sac vide, pour voir s'il ne restait pas au fond quelque écu caché; puis, le voyant vide et bien vide, il l'avait enfermé dans un vieux bahut, et était revenu s'asseoir dans son grand fauteuil de bois, d'où, par la double porte ouverte, il voyait de chez lui ce qui se passait chez dame Marie.

Et, il faut le dire, ce qui se passait chez dame Marie l'attristait profondément.

Le père Cadet aimait à la manière des vieillards, pour lui-même. Le malheur qui frappait les autres n'était pas pour lui un malheur direct, mais un malheur de contre-coup. A la rigueur il n'éprouvait pas le besoin absolu de voir tous les jours Conscience et son chien, qu'il traitait parfois de fainéants tous les deux. Conscience se fût, dans des conditions ordinaires, éloigné trois mois, six mois, un an, en laissant dans la chaumière une certitude de retour, que le père Cadet eût dit, sans trop d'émotion, adieu à Conscience ; mais il n'en était pas ainsi. Conscience s'en allait, où ? l'on n'en savait rien, ou plutôt on le savait trop, à la boucherie. Il laissait, en s'en allant, des cœurs désespérés, des yeux en larmes, des voix plaintives. Tout cela dérangeait les vieilles habitudes du père Cadet, qui, au retour de sa terre, désirait trouver des visages riants et le souper prêt. C'était donc un changement dans sa vie, et il y a un âge où tout changement dans la vie est mortel ; avec ses soixante et dix-sept ans, le père Cadet était arrivé à cet âge-là.

Et puis, quoiqu'en disent les socialistes, l'idée de l'héritage est un grand aiguillon pour l'homme. Amasser, pour laisser à un enfant qui amassera à son tour, et laissera au sien le double de ce qu'on lui a laissé à lui ; s'endormir du sommeil éternel, dans l'espérance qu'une terre de trois, quatre, cinq ou six arpents fera la boule de neige, deviendra une propriété aux mains du fils, un domaine aux mains du petit-fils, un fief aux mains des descendants, c'est là un de ces rêves de l'orgueil qui berce

doucement le passage de ce monde dans l'autre, et le père Cadet voyait ses neuf arpents, sur lesquels il ne devait que seize cents francs qu'il pouvait payer parfaitement en deux années, grandir aux mains de Conscience, et, comme un tapis d'or, grandissant toujours, couvrir, aux mains de ses descendants, toute la plaine de Largny ; ce qui lui faisait un horizon de froment, de trèfles et de colzas des plus agréables, comme étendne et comme variété de couleur.

Or, Conscience parti et tué; or, lui, le père Cadet, mort, à qui revenaient ces neuf arpents? réalité à laquelle le rêve donnait une si magnifique extension ; — à Madeleine, qui mourrait sans enfants, et qui léguerait en mourant sa terre non augmentée; car quelle augmentation pouvait faire une femme seule; et puis, fît-elle des augmentations à cette terre, à qui serviraient ces augmentations, puisque l'héritage sortirait de la famille?

Ce n'est point que le père Cadet n'eût eu dans sa vie quelque inquiétude à l'endroit de ce qu'il appelait la fainéantise de Conscience; mais cette fainéantise qu'il reprochait au jeune homme, le père Cadet n'était pas bien sûr qu'elle fût réelle, et que Conscience ne produisît pas plus dans les trois ou quatre heures de travail auxquelles il se laissait aller, pour ainsi dire, dans la journée, que lui, père Cadet, dans la journée tout entière. Il avait vu, certains jours où il était forcé d'aller au marché de Villers-Cotterets, de Crépy ou de Compiègne, pour vendre ou acheter du grain, il avait vu Conscience aller à sa place à la terre avec Pierrot et Tardif, soit que la terre eût besoin d'être labourée, soit qu'elle eût besoin d'être hersée, et, le lendemain, il avait trouvé la terre si avan-

cée, que l'on n'eût pas cru que c'était un seul jour de travail, mais deux jours, mais trois jours, qui venaient de passer sur elle. Alors le père Cadet s'était étonné, s'était émerveillé, s'était enquis à Conscience des causes de la célérité de ce travail, et Conscience avait tout bonnement répondu : « J'ai chanté aux bêtes, père Cadet, et les bêtes ont bien travaillé. » Et comme à cette réponse le père Cadet n'avait rien compris, quoiqu'il y eut réfléchi longtemps, un jour de labourage il avait emmené Conscience avec lui. Arrivé à la terre, l'âne et le bœuf attelés à la charrue, il s'était assis sur une borne, et avait dit à Conscience : « Voyons! petit, chante donc aux bêtes, que je voie comment tu t'y prends. » Et Conscience, à l'instant même, avait placé Tardif et Pierrot sur la ligne qu'il voulait parcourir, avait placé à l'extrémité de cette ligne, pour leur servir de guide plutôt qu'à lui, une baguette d'épines, et était revenu s'asseoir tranquillement sur la charrue, les pieds appuyés au soc, pesant sur l'instrument de tout son poids au lieu de peser de toute sa force, ce qui est moins fatigant, et il avait commencé une chanson, ou plutôt un air doux et monotone, qui avait paru au père Cadet tout à fait dans le double caractère de Pierrot et de Tardif, et qui était si bien dans leur caractère, en effet, que tous deux, sur cet air, s'étaient mis, sans avoir besoin le moins du monde d'être excités par l'aiguillon, à tirer à qui mieux mieux, faisant double besogne de celle qu'ils faisaient lorsqu'ils étaient guidés par le père Cadet; ce qui avait tant donné à réfléchir à celui-ci, que, le lendemain, le vieillard, qui croyait bien la veille que personne n'avait rien à lui apprendre en agriculture,

voyant les résultats obtenus, avait voulu, abandonnant la méthode Cadet, adopter la méthode Conscience. En conséquence, il avait attelé Pierrot et Tardif à la charrue; il avait été planter à l'extrémité de sa pièce la même baguette d'épines; il était revenu s'asseoir sur la charrue au même endroit où s'était mis Conscience, et avait essayé d'entonner le même air. Mais soit à l'attelage, soit à la baguette, soit à la manière dont le père Cadet était assis, soit probablement et surtout à cette chanson avec laquelle, comme le disait Conscience, il chantait aux bêtes, il manquait sans doute quelque chose, et même quelque chose de première importance, car le père Cadet, du haut de sa charrue, comme un empereur romain du haut de son char, eut beau chanter, interrompre sa chanson par du dialogue, et même son dialogue par des jurons, ni Tardif ni Pierrot ne bougèrent, et le père Cadet, après avoir perdu une heure en essais infructueux, fut obligé de revenir à la vieille méthode, c'est-à-dire à la méthode Cadet, que le vieillard était au fond de son cœur obligé de s'avouer être inférieure à la méthode Conscience.

Le père Cadet réfléchissant donc que si, au lieu de partir, Conscience restait; que si, au lieu d'être tué, Conscience vivait; que si, au lieu d'être obligé, lui, père Cadet, de tout laisser à Madeleine, il trouvait dans Conscience son héritier naturel, malgré cette fainéantise dont se plaignait parfois le père Cadet pour se plaindre de quelque chose, tout prospérerait bien certainement aux mains de Conscience, qui semblait dans tout ce qu'il faisait être secondé par la bénédiction de la Providence.

Donc, si le père Cadet se décidait à faire un sacrifice

momentané pour garder Conscience près de lui, ce sacrifice serait facilement racheté par l'application des facultés de Conscienee au travail du labour et du hersage.

Il en résulta que, le lendemain, après avoir passé la nuit à écouter les sanglots de Madeleine, le père Cadet se leva au jour, et, avant même que Conscience et Mariette, fidèles jusqu'à la fin à leurs habitudes, fussent partis avec Bernard, il avait fait sortir Pierrot de l'écurie, lui avait mis la bâtière sur le dos, et était parti lui-même pour la ville.

C'est ainsi qu'à Haramont on appelle pompeusement Villers-Cotterets.

Maintenant, qu'allait faire à Villers-Cotterets le père Cadet? et qu'était allé faire Bastien à Soissons?

C'est ce que nous apprendrons probablement dans le prochain chapitre.

XII

CE QUE LE PÈRE CADET AVAIT ÉTÉ FAIRE A VILLERS-COTTERETS.

Quoique le père Cadet soit parti le dernier, comme c'est lui qui accomplit la course la plus courte et qui, par conséquent, sera le premier de retour, qu'on nous permette de le suivre d'abord et de nous occuper de ce qu'il va faire presque en cachette à Villers-Cotterets.

Le père Cadet et Pierrot arrivèrent à Villers-Cotterets au

petit jour : tous deux firent leur entrée par la rue de l'Église, descendirent jusqu'à la grande place, prirent la rue de Soissons et s'arrêtèrent à l'angle de la rue, à gauche de la ruelle du Pleux.

Tous deux étaient arrivés à la porte de l'étude de maître Niguet.

Le père Cadet, qui était assis de côté et à la manière des femmes, comme ne manquent jamais de faire nos vieux paysans de la Picardie, qui sont bien convaincus que les femmes ne s'assoieraient pas ainsi si ce n'était pas la meilleure manière de s'asseoir, le père Cadet se laissa glisser jusqu'à terre, attacha Pierrot au contrevent de maître Niguet, et frappa à la porte.

Ce fut madame Niguet qui vint lui ouvrir; elle reconnut le vieillard.

— Eh! bon Dieu, père Cadet, lui demanda-t-elle, que venez-vous donc faire à pareille heure? Est-ce qu'hier, dans votre compte, vous vous seriez trompé? Est-ce que vous auriez donné à mon mari un écu de trop?

— Non, madame Niguet, répondit le vieillard, non, cela ne m'est jamais arrivé de donner un écu en moins ou en trop; je compte toujours deux fois : c'est une bonne précaution, attendu qu'à la rigueur on peut se tromper la première fois; non, je ne viens point pour cela, je viens pour parler d'affaires à monsieur Niguet.

— Mais c'est donc d'affaires pressées, que vous venez à sept heures et demie du matin?

— Très-pressées, madame Niguet. Ainsi faites-moi entrer, je vous prie, dans l'étude.

— Mais, dans l'étude, mon cher monsieur Cadet, il n'y a encore personne, pas même le saute-ruisseau.

— Je n'ai point affaire au saute-ruisseau, ma bonne dame; j'ai affaire à monsieur Niguet.

— Mais le poêle n'est pas allumé, et vous gèlerez.

— Je n'ai jamais froid.

— Pourquoi ne venez-vous pas ici, pendant que monsieur Niguet se lève?

— Ah! voilà; parce que je crois que c'est Mariette qui vous approvisionne de lait, n'est-ce pas, madame Niguet?

— Oui, Mariette... une charmante fille.

— Je crois qu'elle vous apporte son lait accompagnée de Conscience?

— Oui, votre petit-fils, un charmant garçon. Malheureusement...

Madame Niguet s'arrêta, de peur de faire de la peine au père Cadet.

— Malheureusement, reprit celui-ci, un pauvre idiot, n'es-ce pas, madame Niguet!

— Dame! père Cadet, je ne suis pas la première qui vous le dis, n'est-ce pas?

— Non, bien certainement. Eh bien! madame Niguet, je ne veux pas que Conscience me voie.

— Ah! ah!

— Non.

— Eh bien! Pierrot qui est à la porte... il va reconnaître Pierrot.

— Vous avez, ma fine, raison! N'avez-vous pas une cour qui donne dans le Pleux?

— Oui.

— Eh bien! faisons-y entrer Pierrot; nous fermerons la porte derrière lui, et Conscience ne le verra pas.

— Bon, je vais éveiller monsieur Niguet, prenez Pierrot par la bride, tournez par le Pleux, vous trouverez la porte de la cour ouverte, et, de la cour, je vous introduirai dans l'étude.

— C'est dit, madame Niguet, c'est dit.

Et le père Cadet, prenant Pierrot par la bride, tourna par le Pleux, entra dans la cour dont il trouva la porte ouverte, et fut introduit dans l'étude où il trouva monsieur Niguet enveloppé d'une robe de chambre de futaine, coiffé d'un bonnet de coton assuré sur sa tête avec un ruban Pompadour, et chaussé de pantoufles brodées par madame Niguet, il y avait quelque vingt ou vingt-cinq années.

Le dessous du costume n'étant pas descriptible, nous n'essaierons pas de le décrire.

Monsieur Niguet, tout au contraire de certaines gens qui ont le réveil maussade, était toujours de bonne humeur quand sa femme le réveillait; car il connaissait sa femme, et savait qu'elle ne l'eût pas éveillé pour rien.

Il accueillit donc à merveille le visiteur matinal.

— Eh! c'est le père Cadet, dit-il joyeusement; asseyez-vous et causons, père Cadet.

— Monsieur Niguet et la compagnie, j'ai bien l'honneur de vous saluer, dit le père Cadet.

Monsieur Niguet ne regarda pas même autour de lui pour savoir à quelle *compagnie* le père Cadet s'adressait : c'était la manière de saluer du père Cadet, que la personne qu'il visitait ou rencontrait fût seule ou en compagnie.

Il trouvait cela plus joli que de dire monsieur tout court.

— Asseyez-vous, asseyez-vous.

— Oh! je vous remercie, monsieur Niguet, je ne suis pas fatigué.

Et le père Cadet s'assit, attendu qu'il ne parlait ainsi que par suite de son système de politesse.

— Eh bien! voyons, père Cadet, dit monsieur Niguet, lorsque son client fut assis, vous voilà donc à Villers-Cotterets?

— Eh! mon Dieu oui, maître Niguet.

— Pour une affaire?

— Pour une affaire, oui.

Et le père Cadet poussa un gros soupir.

— Ah çà! dit maître Niguet en riant, est-ce que nous voulons acheter tout le terrain de Largny?

Le père Cadet tourna tristement la tête sur ses épaules.

— Oh! non pas, maître Niguet, au contraire.

— Voudriez-vous vendre?

— Peut-être bien que j'y serai forcé; mais, cependant, je ne voudrais pas vendre non plus... oh! non, je ne voudrais pas vendre!

— Que voulez-vous donc alors? demanda le notaire, qui ne voyait pas où le vieillard voulait en venir.

— Alors je disais donc, maître Niguet, que... vous savez bien, n'est-ce pas, que c'était hier le tirage?

— Oui, et même que votre pauvre Conscience est tombé au sort.

— Oui, maître Niguet.

— Ce qui m'a fait bien de la peine, je vous jure.

— Vous êtes trop bon, maître Niguet et la compagnie,

dit le père Cadet; oui, il est tombé au sort, pauvre enfant?

— Le numéro 19, je crois?

— Le numéro 19, oui... Alors j'avais donc dit, le jour où le tirage avait été annoncé : Ma fine! je donnerais bien cent écus pour que Conscience prît un bon numéro.

— Ah! vous avez dit cela, père Cadet?

— Oui, foi d'homme, j'avais dit cela : de sorte qu'hier, quand il est tombé, il faut vous avouer, là, en conscience, que cela m'a fait tant de peine que j'ai dit : « Vingt dieux! je donnerais bien cinq cents francs pour que le pauvre Conscience ne fût pas tombé au sort. »

— Diable! vous aimez donc bien votre petit-fils?

— Je l'aime beaucoup, oui, maître Niguet; ah! je l'aime beaucoup tout de même.

— Quoique...

Maître Niguet comprenant qu'il avait entamé une phrase qui pouvait être désagréable au père Cadet, s'arrêta; mais le père Cadet reprit tranquillement la phrase où maître Niguet l'avait abandonnée :

— Quoiqu'il soit idiot?... oui, maître Niguet.

— C'est bien de votre part, cela, père Cadet.

— Je ne sais pas si c'est bien, mais c'est comme ça. Eh bien! alors, voilà la chose, maître Niguet : comme un honnête homme n'a que sa parole, même quand cette parole n'est engagée que vis-à-vis de lui-même, ce matin je me suis levé avec le jour et je me suis dit comme cela : « Eh bien! je vais monter sur Pierrot et aller trouver maître Niguet. » Et me voilà!

— Eh bien! après? demanda le notaire, qui s'impatientait de ne pas voir arriver l'affaire en question.

— Eh bien! après... voilà, quoi! maître Niguet : j'ai dit que je donnerais bien cinq cents francs pour que Conscience ne partît pas.

— Eh bien! après? répéta avec une impatience croissante maître Niguet.

— Eh bien! répondit le père Cadet avec son même flegme, je suis prêt à les donner, voilà.

Maître Niguet commençait à comprendre.

— Ah! ah! fit-il, c'est-à-dire que vous voudriez que Conscience ne partît pas.

— Je donnerais cinq cents francs pour cela, quoi!

— Ah! diable! pauvre père Cadet, je comprends; mais, voyez-vous, cinq cents francs, ce ne serait point assez.

— Ça ne serait point assez! vous croyez?

— Non.

— J'avais bien pensé à cela, dit le père Cadet avec un soupir, aussi ma résolution était prise tout bas. Dame! j'aimerais mieux, vous comprenez, maître Niguet, en être quitte avec cinq cents francs; mais s'il le faut absolument, voyez-vous...

— Eh bien? demanda le notaire, qui étudiait en observateur la lutte que se livraient l'avarice et la paternité dans le cœur du vieillard.

— Eh bien! s'il le faut absolument, dit le père Cadet d'une voix étouffée, j'irai jusqu'à mille.

Maître Niguet secoua la tête.

Le père Cadet vit le mouvement.

— Hein! fit-il.

— Père Cadet, dit le notaire, n'arrêtez plus votre esprit là-dessus, laissez faire Dieu; de plus riches que vous ont

été forcés d'y renoncer. Vous avez fait ce que vous deviez faire, plus même; car, vous le savez, l'intention est réputée pour le fait. Soyez donc en paix avec votre conscience.

— Eh oui! dit le père Cadet... Vous dites donc que c'est trop cher, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et qu'il n'y faut pas penser?

— Non.

Le père Cadet se leva.

— Merci, monsieur Niguet, fit-il. Dam! voyez-vous, j'étais venu à vous, moi, comme à un confesseur; mais si c'est trop cher pour ma pauvre bourse...

— C'est trop cher, père Cadet.

— N'en parlons plus, alors... Adieu, monsieur Niguet.

Et le père Cadet, à pas lents, se grattant l'oreille, alla jusqu'à la porte, posa la main sur le bouton, puis revenant :

— Ça irait peut-être jusqu'à quinze cents francs, n'est-ce pas, monsieur Niguet?

Le notaire lui prit une main dans les deux siennes.

— Ça irait plus loin que cela, cher papa Cadet.

— Ah! c'est que, voyez-vous, je sais bien que quinze cents francs c'est une somme, reprit le père Cadet; mais enfin, voyez-vous, on n'a qu'un enfant, et si, pour quinze cents francs, je pouvais racheter la vie de mon pauvre Conscience, et en même temps empêcher sa mère, la pauvre Madeleine, de mourir de faim... Eh bien! dame! là, je dirais : Que voulez-vous? c'est quinze cents francs perdus... mais comme au bout du compte, vous comprenez bien, maître Niguet, c'est à lui que la terre reviendra après ma

mort, eh bien! ce serait à lui de travailler pour rattraper les quinze cents francs perdus. Mais si c'est plus de quinze cents francs... Ce serait donc plus de quinze cents francs, maître Niguet?

— Ce serait plus que votre terre tout entière en la vendant ne pourrait donner, mon pauvre père Cadet.

Le vieillard resta tout abasourdi.

— Comment! dit-il, qu'est-ce que vous dites donc là? ma terre tout entière.... ma terre que depuis quinze ans je laboure moi-même, je herse moi-même, je sème moi-même, je fume et je moissonne moi-même.... ma terre tout entière ne suffirait pas?

— Non, mon ami. Ainsi n'y pensez donc plus.

— Ah! maître Niguet, il faudra donc qu'il parte, le pauvre Conscience?

— Il faudra qu'il parte, si le conseil de révision le juge bon.

— Oui. Et le conseil de révision le jugera bon.

— C'est probable. Que voulez-vous? ce n'est pas l'intelligence qu'ils cherchent, tous ces gaillards-là! c'est la santé, la force. Pour apprendre à faire demi-tour à droite, demi-tour à gauche, et la charge en douze temps, il ne faut pas être un homme de génie comme monsieur Racine, ou un homme d'esprit comme monsieur Demoustier. Attendez-vous donc à ce que Conscience parte, mon pauvre père Cadet.

— Dame! reprit le vieillard les yeux fixes et la respiration suspendue comme s'il étouffait, dame! il faudra bien que je m'y attende, puisque même en vendant la terre tout entière ça ne l'empêcherait pas de partir.

Et il resta immobile et comme prêt à défaillir.

— Eh bien ! père Cadet, eh bien ! demanda le notaire, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

— Oh ! maître Niguet, dit le bonhomme en secouant lentement et tristement la tête, savez-vous ce que vous venez de faire là ?

— Non, mon ami.

— Eh bien ! vous venez de nous donner le coup de la mort, à Madeleine et à moi.

— Allons donc ! père Cadet.

— Oui.... car il sera tué comme Guillaume, voyez-vous, le pauvre Conscience ! Comment voulez-vous qu'il se défende, d'ailleurs ? un innocent ! Et le pauvre Conscience tué, sa mère en mourra. Alors, Madeleine morte, que voulez-vous que je fasse dans ce monde, moi ?... et puis, je serai bien assez vieux pour mourir ; de sorte que la terre, elle appartiendra.... à qui ? aux Manscourt de Pisseleux ou de Vivières, à des cousins éloignés ; voilà pourquoi je me disais en venant chez vous : Dame ! si en vendant la terre on pouvait sauver le cher enfant ?... Eh bien ! continua le père Cadet avec le plus douloureux soupir qu'il eût encore poussé, peut-être que le mieux eût été de vendre la terre ?... Allons, allons, adieu, maître Niguet et la compagnie ! je ne vous en suis pas moins reconnaissant, je ne.... Bon ! voilà que je ne sais plus ce que je dis, et que je ne trouve plus la porte.... Ah ! mon Dieu ! tout tourne, maître Niguet, tout tourne, et il me semble que je vais mourir.... Foi d'homme, je meurs. Adieu, maître Niguet et la compagnie.... a...di...eu !

Et le père Cadet, après avoir chancelé un instant, tomba

écrasé par le poids de son émotion entre les bras de maître Niguet, qui l'assit dans un fauteuil en appelant sa femme à son aide, juste au moment où elle disait à Conscience :

— Mon bon ami, êtes-vous bien sûr de l'amitié du père Cadet ?

— Pourquoi cela ? madame.

— Parce que j'ai idée, comme cela, qu'il a envie de vous déshériter.

Mais Conscience secoua doucement la tête et s'en alla sans rien craindre de ce côté-là.

Il refermait la porte de la rue derrière lui et Mariette, lorsque madame Niguet entendit son mari qui l'appelait.

Ce qui avait fait naître cette fâcheuse idée dans l'esprit de madame Niguet, c'était la précaution que le père Cadet avait prise de cacher à son petit-fils sa présence chez le notaire, et le soin qu'il avait eu de faire rentrer Pierrot dans la cour.

Aussi courut-elle aux cris de son mari, en se répétant à elle-même.

— Quoique dise le pauvre Conscience, il y a quelque chose là-dessous.

Il y avait là-dessous que le père Cadet venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie qui eût bien certainement été mortelle, si l'on n'eût à l'instant même envoyé chercher ce bon docteur Lécosse, qui par bonheur arrriva à temps pour saigner le vieillard ; saignée qui, à cette époque où l'homœopathie n'était pas encore inventée, se présentait comme le seul remède à faire contre l'apoplexie.

XIII

CE QUE BASTIEN ÉTAIT ALLÉ FAIRE A SOISSONS.

Bastien, comme nous l'avons dit, avait emprunté un cheval au voisin Mathieu, avait sauté dessus et l'avait lancé au grand trot sur la route de Soissons.

Mais, quoiqu'il n'eût mis que deux heures et demie à faire les sept lieues qui le séparaient de la vieille ville mérovingienne, il n'en était pas moins arrivé comme la nuit était tombée, et par conséquent après la fermeture des bureaux.

Il en avait pris son parti, était descendu à l'hôtel des *Trois-Pucelles*, et avait attendu au lendemain.

Le lendemain, à l'ouverture des bureaux, il s'était présenté à la sous-préfecture, et avait si bien fait qu'il était arrivé jusqu'au sous-préfet lui-même.

Le sous-préfet était un de ces fournisseurs de chair humaine, comme il en fallait à celui qui dévora tant d'enfants, qu'on ne trouva pas d'autre nom à lui donner, quand il fut tombé, que celui d'*ogre de Corse*.

Donc, dans tout homme qui lui apparaissait, notre fonctionnaire public voyait une créature soumise, pour le présent ou pour l'avenir, à la loi du recrutement ; par conséquent, une chose à lui appartenant, et dont il avait le droit de disposer au profit du gouvernement.

Il y avait, sur ce point, une grande émulation parmi les sous-préfets de 1813 et de 1814 : c'était à qui fournirait le plus d'hommes ; il y en avait qui ne se contentaient pas de fournir le contingent, qui le dépassaient.

Ceux-là étaient nommés préfets d'emblée.

Notre sous-préfet mourait d'envie d'être nommé préfet.

Aussi, dès qu'il sut que Bastien demandait à lui parler pour affaire de recrutement, au lieu de se refuser à le recevoir ou de lui faire faire antichambre, il ordonna qu'on l'introduisît immédiatement.

Bastien entra les bras arrondis, le colbach sur l'oreille, le dolman sur l'épaule, la croix au côté, et faisant sonner ses éperons en homme qui connaît son importance.

Le sous-préfet était debout devant la cheminée, une main dans son gilet, le jarret tendu, le nez au vent.

On savait que c'était ainsi que d'habitude recevait l'empereur, et tout le monde, surtout l'estimable classe des fonctionnaires publics, classe de tout temps fort indépendante, avait l'ambition de se modèler sur lui.

Il examina Bastien d'un coup d'œil rapide et connaisseur, reconnut un homme de vingt-huit à trente ans, petit de taille, et bon à la fois pour le service de trois ou quatre armes différentes.

D'ailleurs, sous ce rapport, Bastien paraissait avoir fait son choix, puisqu'il apparaissait au sous-préfet sous son uniforme de hussard.

— Monsieur le sous-préfet, dit Bastien en se dandinant, la main collée à son colbach, j'ai pris la liberté de vous importuner pour vous dire....

— Oui, mon ami, interrompit le sous-préfet, je com-

prends; pour me dire que vous vous trouvez dans des conditions de rappel et que vous désirez rejoindre votre régiment, n'est-ce pas?

— Non, monsieur le préfet, vous faites erreur.

On va vous délivrer votre feuille de route; ce n'est pas moi que cela regarde, mais n'importe, vous avez bien fait de vous adresser à moi. Sa Majesté l'empereur et roi a besoin d'hommes, et il est de notre devoir de faciliter à tout militaire la reprise du service.

— Pardon! pardon! mon sous-préfet, dit Bastien; non, il ne s'agit pas de rappel; on a son congé définitif, avec sa pension de retraite et sa croix, comme vous pouvez voir, par conséquent le droit de rester les pieds croisés sur les chenets dans ses foyers respectifs. Voici la pancarte parfaitement en règle, ornée de son poulet d'Inde en manière de frontispice; et, si je suis venu vous trouver en uniforme, c'est que je trouve que l'uniforme me favorise dans mes agréments naturels.

— Alors que voulez-vous? que désirez-vous? Parlez.

— Ce que je veux, ce que je désire, mon sous-préfet, j'allais vous en faire part quand vous m'en avez empêché en me coupant intempestivement la parole.

— Comment, intempestivement? répéta le sous-préfet en fronçant le sourcil.

— Pardon, mon sous-préfet, mais le mot intempestivement est une façon de parler dont nous nous servions au régiment pour dire à tort, sans raison, intempestivement enfin.

— Alors, expliquez-vous... Qu'alliez-vous dire, si je ne

vous eusse pas intempestivement coupé la parole, comme vous disiez au régiment ?

Bastien regarda le sous-préfet dans le blanc des yeux pour savoir s'il n'y avait pas quelque insulte cachée dans les paroles du fonctionnaire public.

— Oui, dit-il, oui, au rrrégiment nous disions cela... aussi, ah ! nom d'un nom ! an rrrégiment c'était le plaisir.

— J'attends, monsieur le hussard, dit le sous-préfet que vous veuilliez bien m'apprendre dans quel but vous m'avez fait le plaisir de me déranger.

— Si vous m'aviez laissé dire, vous le sauriez déjà. Je vous ai dérangé pour vous annoncer que je suis du village d'Haramont.

— Qu'est-ce que c'est que cela, le village d'Haramont ?

— Comment, vous ne savez pas ce que c'est que le village d'Haramont, et vous êtes sous-préfet du département de l'Aisne ? Ah ! bon, en voilà un drôle de sous-préfet.

Le sous-préfet avait bonne envie de sonner deux domestiques et de faire mettre Bastien à la porte : mais Bastien avait son sabre à la ceinture et sa croix au côté, et, à cette époque où les sabres étaient tirés pour des batailles sérieuses, et où les croix ne pleuvaient pas tous les matins par averse dans le *Moniteur*, c'était quelque chose, même en présence d'un personnage aussi important qu'un sous-préfet dans une sous-préfecture, que d'avoir un sabre à la ceinture et une croix au côté.

Au lieu d'engager une polémique avec Bastien, le sous-préfet alla donc à un tableau cloué contre le papier du cabinet, et cherchant des yeux et du doigt à la fois :

— Heu ! heu ! heu ! Haramont, c'est cela ; canton de Villers-Cotterets, soixante-six feux, quatre cents âmes ; levée de 1814, neuf conscrits.

— Bon ! dit Bastien, vous savez maintenant ce que c'est qu'Haramont ; nous allons pouvoir causer.

— Neuf conscrits, répéta le sous-préfet ; eh bien ! a-t-il fourni les neuf conscrits, votre village ?

— Mon village fournira ce qu'il doit fournir, dit Bastien, piqué des manières du sous-préfet, et la preuve c'est qu'il a tiré à la conscription hier ; je viens même ici pour cela.

— Mais alors dites donc pourquoi vous venez.

— Puisque je vous le dis : je viens pour cela !

— Comment, pour cela ?

— Oui, pour la conscription.

— Allons donc ! vous n'êtes pas conscrit, puisque vous avez votre congé.

— Prenez garde, mon sous-préfet, vous n'engendrerez jamais, vous êtes trop vif, comme on dit au rrrégiment.

Le sous-préfet fit un mouvement d'impatience.

— Oh ! du calme, du calme, dit Bastien ; quand je dis que je viens pour cela, je viens pour remplacer un de ceux qui sont tombés.

— Alors, accouchez tout de suite ! C'est bien ; vous venez donc, dites-vous, pour remplacer un de ceux qui sont tombés ?

— Oui.

— Ainsi vous vous vendez ?

— Non, monsieur le sous-préfet, je me donne.

— Comment !.. vous vous donnez ? fit le sous-préfet étonné.

— En ai-je le droit, oui ou non ?

— Sans doute.

— Si j'en ai le droit, il n'y a pas de mais ; donc, vous entendez, je me donne... à la condition cependant, que celui à qui et pour qui je me donne ne partira pas.

— C'est trop juste, puisque vous partez en son lieu et place.

— En son lieu et place, c'est cela ! Ainsi donc, enregistrez-moi et expédiez-moi ; le plus tôt sera le mieux... puisque vous dites que le Petit Tondu a tant besoin d'hommes, il ne faut pas le faire attendre.

— Comment ! le Petit Tondu ?

— C'est comme cela que nous l'appelions dans le temps. Dame ! peut-être cela ne l'arrangerait-il plus dans le quart-d'heure actuel ? Il se peut qu'il soit devenu plus fier aujourd'hui qu'il ne l'était dans ce temps-là ; ça ne me regarde pas. Si on le rencontre, on l'appellera Votre Majesté... Mais nous battons légèrement la campagne ; revenons à nos moutons, s'il vous plaît.

— Ah ça ! demanda le sous-préfet, mais c'est donc votre parent, votre neveu, votre frère, celui que vous voulez remplacer ?

— Ce n'est rien de tout cela.

— Et vous feriez un pareil sacrifice à un étranger ?

— D'abord Conscience n'est pas un étranger ; c'est... c'est Conscience, quoi !

— Il s'appelle Conscience ?

— Oui ; ça vous étonne ?

— En vérité, ces paysans ont parfois de singuliers noms.

— Oui, n'est-ce pas ? On n'en donne pas de pareils aux gens des villes.

— Et vous êtes bien décidé à partir pour Conscience ?

— Très-décidé.

— Vous avez fait toutes vos réflexions ?

— Parbleu !

— C'est bien ! on va vous donner un mot pour le docteur, afin qu'il s'assure si vous n'avez pas quelque infirmité.

— Eh ! dites-donc, monsieur le sous-préfet !..

— Eh bien ?

— Eh bien ! il me semble que l'on n'a pas l'air d'un infirme.

— N'importe, c'est une formalité.

— Oh ! si c'est une formalité, on n'a rien à dire ; on la subira.

Et Bastien attendit tranquillement que le sous-préfet eût écrit sa lettre.

— Tenez, dit le sous-préfet, quand il eut écrit, plié et cacheté sa lettre, portez ce billet au docteur ; mais qu'est-ce que vous avez donc là à la main ?

— Oh ! ne faites pas attention, dit Bastien en reportant sa main droite derrière lui et en allongeant la main gauche pour prendre le billet.

— Non, dit le sous-préfet, pas à cette main-ci... à l'autre. Il me semble qu'il vous manque deux doigts.

— Eh bien ! après ? Certainement qu'ils me manquent.

On ne peut pas me les avoir coupés et qu'ils y soient encore.

— Ah ! mais, c'est que, si vous avez les deux doigts coupés, c'est un cas de réforme.

— Comment ! un cas de réforme ?

— Sans doute, uu seul suffirait. Ah ! vous comprenez ; Sa Majesté l'empereur et roi veut des hommes complets.

— Oh ! oh ! monsieur le sous-préfet, vous êtes bien vétilleux, ce me semble.

— Si vous partiez pour votre compte, mon cher ami, on n'y regarderait peut-être pas de si près ; mais vous voulez partir pour un autre qui a probablement tous ses membres, et raisonnablement nous ne pouvons pas accepter le troc.

— Hein ! c'est-à-dire que vous me refusez?

— Je dis que vous n'êtes plus bon pour le service militaire.

— Ah ! mille tonnerres ! on vous donnera des gaillards bâtis comme moi pour que vous marchandiez avec eux.

— Mon cher ami, il fallait commencer par me montrer votre main ; on n'aurait pas marchandé avec vous ; on vous eût dit tout de suite : « Ce n'est pas possible, » et c'eût été fini.

— Si bien que vous ne voulez pas de moi au lieu et place de Conscience?

— Désespéré de vous être désagréable, mon cher monsieur ; mais c'est impossible.

— De sorte que le pauvre Conscience partira?

— Dame ! à moins qu'il ne lui manque quelque chose comme à vous, c'est probable.

— Vous ne savez pas que c'est le désespoir de toute une famille que vous causez là!

— Peuh!

— Que sa mère en mourra!

— Bah! si toutes les mères en étaient mortes, on n'en rencontrerait pas tant en deuil.

Bastien demeura effrayé devant le cynisme de cette réponse.

— C'est bien! dit-il avec une certaine dignité dont on l'eût cru incapable; Dieu m'est témoin que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour sauver ces braves gens du désespoir, et vous pour les y maintenir; Dieu nous jugera selon nos mérites. Adieu, monsieur le sous-préfet.

Et il sortit.

— Ah! ça, dit le sous-préfet en le regardant s'en aller, ce drôle-là ne sait donc pas qu'avant trois mois il sera rappelé sous les drapeaux pour son propre compte, et que si j'acceptais l'offre qu'il vient de me faire, ce serait un homme que j'escamoterais au gouvernement?

XIII

LES RENSEIGNEMENTS.

Le père Cadet avait été ramené sur son âne à Haramont par le saute-ruisseau de maître Niguet.

Ce fut une diversion à la douleur de la pauvre famille que cette nouvelle douleur.

Le docteur Lécosse avait fait accompagner le vieillard d'une prescription qu'il s'agissait de suivre avec la plus grande ponctualité.

Malgré la promptitude et l'efficacité des soins donnés, comme l'épanchement sanguin avait eu lieu à droite, le côté gauche était menacé d'une paralysie complète, et la langue, épaissie, avait peine à articuler quelques sons.

Cependant le docteur Lécosse promettait une amélioration, mais toutefois sans garantir une guérison radicale. Ce qu'il y avait de plus clair dans tout cela, c'est que le père Cadet devenait incapable de continuer à cultiver sa terre, juste au moment où le départ de Conscience allait, les bras du père Cadet demeurant paralysés, laisser cette terre inculte.

Mais c'était là le malheur à venir, et personne, excepté peut-être le père Cadet, dans son pauvre cerveau troublé, personne ne voyait au delà du malheur présent.

Bastien revint au village deux heures après le retour du père Cadet. L'accident arrivé au pauvre vieux bonhomme était le bruit de tout Haramont; ce fut la première nouvelle dont on le salua.

— Bon! il ne leur manquait plus que cela, dit-il.

Et il vint à la chaumière de gauche s'informer de la santé du père Cadet, sans dire un mot ni de son voyage à Soissons, ni de la cause de ce voyage.

Seulement, de temps en temps, ce qui ne lui arrivait jamais auparavant qu'avec orgueil, il regardait sa main mutilée avec douleur, en disant :

— Maudite main, va!

Le lendemain, Mariette et Conscience allèrent porter leur lait à la ville, et revinrent à l'heure accoutumée.

En entrant dans la chaumière, Conscience, sans paraître remarquer ni sa mère, ni dame Marie, ni Mariette, ni Catherine, qui étaient là, alla droit au lit du vieillard, se mit à genoux devant ce lit, et, secondant l'effort que le pauvre malade faisait pour soulever ses deux mains et les lui poser sur la tête :

— O bon père! dit-il, je te demande pardon d'être la cause de l'accident terrible qui t'est arrivé, et le Seigneur seul peut savoir combien je t'en suis reconnaissant!

Les femmes regardaient et écoutaient Conscience avec étonnement.

Mais Mariette leur dit tout bas :

— Le père Cadet a voulu vendre la terre pour acheter un remplaçant à Conscience; maître Niguet nous a tout dit.

Les femmes joignirent les mains et vinrent à leur tour s'agenouiller devant le vieillard.

La terre du père Cadet! c'était son cœur, plus que son cœur! Le père Cadet avait donc voulu donner plus que son cœur à Conscience!

Il paraît que ce spectacle monta l'imagination de Catherine, car tout à coup elle s'écria :

— Ah! par ma foi, du reste, il n'est pas le seul.

— Que voulez-vous dire, mon enfant? demanda Madeleine.

— Je veux dire que des gens qui ne sont pas même ses parents ont voulu faire pour Conscience autant que le

père Cadet, qui est son grand-père, et que, n'ayant pas eu de terre à offrir, ils se sont offerts eux-mêmes.

Madeleine, dame Marie et Mariette regardaient Catherine avec stupéfaction.

Conscience, la tête inclinée sur le lit du vieillard, semblait prier.

— Oui, continua Catherine; et je pourrais citer un brave garçon qui n'est pas loin d'ici même, et qui a été à Soissons pour s'offrir au lieu et place de Conscience, et si le sous-préfet ne l'avait pas refusé à cause de sa main, à l'heure qu'il est, on n'aurait plus à s'occuper ici que du vieux.

— Bastien! s'écrièrent toutes les voix.

— Hein! qu'y a-t-il? qui appelle Bastien? dit le hussard paraissant sur la porte.

— Oh! Bastien! crièrent à la fois Madeleine, dame Marie et Mariette, vous avez fait cela!

Et les trois femmes éclatèrent à la fois en sanglots.

— Bon! dit Bastien, voilà Catherine qui a parlé! Oh! les maudites femmes! Et quand on pense qu'elles ne peuvent pas taire leur langue!

— Oh! ma foi, tant pis! dit Catherine; je n'ai pas pu y tenir, moi; j'ai dit que vous aviez été à Soissons...

— C'est pas vrai!

— Que vous aviez vu le sous-préfet...

— C'est pas vrai!

— Et qu'il vous avait refusé à cause de votre main!

— C'est pas vrai! c'est pas vrai! c'est pas vrai!

Madeleine saisit cette main mutilée de Bastien et la porta à ses lèvres, tandis que dame Marie appuyait l'autre sur

son cœur et que Mariette, passant entre les deux femmes, présentait son front à baiser au hussard.

— Qu'est-ce que c'est que cela? dit Bastien tout étonné.

— Tu vois bien ce que c'est, dit Catherine : Mariette te donne son front à embrasser, imbécile!... Ah!... oui, je comprends, tu n'es pas habitué à embrasser au front, toi!

— Mariette! dit Bastien, vous aussi!

— Comment! dit Mariette, vous avez donc fait cela, Bastien?

— Ce n'est pas vr... C'est drôle! je ne puis pas mentir à vous, Mariette, et je ments si bien à Catherine!

— Voyez-vous! fit Catherine.

— Eh bien! quand ce serait vrai, dit Bastien, la belle affaire! Est-ce que Conscience ne m'a pas sauvé la vie? est-ce que ma vie, qu'il a sauvée, ne lui appartenait pas? est-ce que, d'ailleurs, c'était une si grande affaire pour moi que de retourner au feu?... Le feu! ça me connaît; j'en ai mangé pendant sept ou huit ans, tous les jours, quelquefois le matin et le soir, et encore pendant la nuit... Mais que voulez-vous? ils m'ont refusé... ce n'est pas ma faute, c'est celle de ma maudite main... Allons, n'en parlons plus! Viens Catherine; tu as eu tort de parler de cela devant des femmes... ou plutôt, non, tu as eu raison, puisque ça m'a valu l'honneur d'embrasser mademoiselle Mariette.

— Voyez-vous! voyez-vous! monsieur le hussard! dit Catherine.

— Allons! allons! viens; je sens que je m'attendris, et

je suis bête comme tout quand je pleure... Viens, Catherine, viens !...

Et il entraîna Catherine hors de la chaumière ; mais sur la porte il rencontra Conscience.

— Ah ! bon ! dit Bastien, tu m'attendais là, toi ; ça va être ton tour.

— Non, dit Conscience, parce que je comprends ce que tu as fait, Bastien ; seulement, je voulais te parler.

— A moi ?

— A toi.

— A moi seul ?

— A toi seul.

— Tout de suite ?

— Non ; demain, pendant que Mariette sera à la ville, et que le docteur Lécosse sera près du grand-père.

— C'est bon ! En menant les chevaux du voisin Mathieu à l'abreuvoir, je t'attendrai là, derrière la maison, aux trois chênes.

— Merci, Bastien.

— Ah ! dit Catherine en s'en allant, il n'est pas démonstratif, monsieur Conscience.

— Catherine, dit Bastien, c'est possible ; mais, dans deux circonstances, il m'a prouvé que ce ne sont pas ceux qui font le plus de bruit qui font le plus de besogne.

La journée se passa pour la pauvre famille dans ses détails habituels, plus les larmes et les incidents nouveaux suscités par la maladie du père Cadet. De même que Conscience paraissait comprendre la langue des animaux, il semblait que le Seigneur lui avait encore donné cette faculté de deviner l'inintelligible bégaiement du vieillard. A

peine le père Cadet désirait-il une chose, que cette chose, il l'avait ; à peine son regard vitreux se tournait-il vers un objet quelconque, que Conscience avait l'objet entre les mains et en tirait, au profit du malade, tout le profit que le malade lui-même semblait désirer qu'on en tirât.

Le lendemain matin, Conscience, au lieu de partir avec Mariette pour porter le lait à Villers-Cotterets, dit à Mariette d'y aller seule et de commencer sa tournée par le docteur Lécosse, en le priant, s'il n'était point encore parti pour Haramont, de s'y rendre à l'instant même.

Mariette ne demandait jamais à Conscience la raison de ce qu'il faisait ; elle savait que, grâce à cette espèce d'illumination intérieure dont elle voyait les rayons déborder dans ses regards, toute action de Conscience avait sa raison en soi-même. Elle partit avec Bernard, qui eut besoin d'un ordre trois fois réitéré de Conscience pour se décider à le quitter et à se mettre en route avec Mariette.

C'était à neuf heures du matin que, d'habitude, Bastien menait les chevaux du voisin Mathieu à l'abreuvoir. Ce jour-là, pressé de rendre à Conscience le service que Conscience avait sans doute à lui demander, il était à neuf heures moins dix minutes en vue des trois chênes.

Conscience était couché au pied de l'un d'eux. En apercevant Bastien il se leva.

Bastien, de son côté, en l'apercevant, pressa le pas de ses trois chevaux, et, en arrivant aux trois chênes, sauta à terre et voulut les attacher par leur longe à la branche d'un arbre.

— Non, dit Conscience, c'est inutile ; je n'ai que deux mots à te dire, Bastien.

— Quatre, mon pauvre Conscience... Par ma foi, nous n'avons pas si longtemps à causer ensemble ; nous pouvons nous en passer le plaisir.

— Je voulais te prier, mon cher Bastien, dit Conscience, de me raconter, mot pour mot, ce qui s'est passé entre toi et le sous-préfet.

— Ah ! bon ! dit le hussard, si c'est pour cela que tu m'arrêtes, ce n'est, ma foi ! pas la peine.

Et il fit un mouvement pour reprendre ses chevaux.

— Si fait, c'est la peine, dit Conscience ; car j'ai besoin de savoir tout ce qu'il t'a dit, Bastien.

Conscience parlait si gravement, que Bastien se sentit dominé par cette voix douce et ferme, qui priait et qui ordonnait en même temps.

— Bien vrai, dit-il, tu as besoin de savoir cela ?

— J'en ai besoin... oui, Bastien.

— Eh bien ! voilà... Dame ! tu comprends, je t'en demande bien pardon ; mais j'ai cru voir que tu n'avais pas grande vocation pour l'état de soldat...

— C'est vrai, dit Conscience.

— Quoique je déclare, après ce que je t'ai vu faire, qu'il n'y en a pas un dans toute l'armée, et même parmi les vieux, là, parmi les grognards, qui soit plus brave que toi.

— Ce n'est pas de la bravoure, Bastien, dit doucement Conscience : c'est de la confiance en Dieu.

— Enfin, c'est ce que c'est... Je dis donc que, m'étant aperçu de ton peu de vocation pour l'état de soldat, j'avais eu l'idée, moi, en écoutant ce qu'avait dit la pauvre mère Julienne, quand elle a déposé son enfant à tes pieds : en

voyant aussi les larmes de tout le monde, j'avais eu l'idée de partir à ta place.

— Bon Bastien!

— Eh! oui, c'était une idée que j'avais eue comme cela... J'aime l'état militaire, moi... je ne suis bon qu'à cela. Et puis, vois-tu, dans l'état militaire, on ne mange pas toujours de la vache enragée... Il y a des bons jours et des nuits qui ne sont pas mauvaises... Mais tu ne sais pas tout ça; de sorte que tu n'as pas de vocation pour être soldat. J'ai été tout lestement dire au sous-préfet : « Dame! monsieur le sous-préfet, vous comprenez, il faut s'entr'aider dans ce monde. Conscience est tombé au sort... il ne se soucie pas de partir, et me voilà prêt à partir à sa place. »

— Donne-moi ta main, Bastien.

— Ah! oui, la maudite main! c'est elle qui a tout gâté... C'était dit, c'était convenu; il avait écrit la lettre pour le docteur; il me la présente, je tends la main pour la recevoir... « Bon! dit-il, qu'avez-vous donc à la main? » Tu comprends : il n'y avait pas moyen de nier. « Ce que j'ai à la main? Une misère! une bagatelle... deux doigts emportés par une balle autrichienne, à Wagram! Mais ça ne fait rien; donnez-moi la lettre tout de même. — Non, non, non! merci! dit-il en secouant la tête, un seul doigt coupé, ce serait un cas de réforme; à plus forte raison deux! Sa Majesté l'empereur et roi ne veut pas de soldats estropiés!

— Et pourquoi un doigt coupé est-il un cas de réforme? demanda Conscience.

— Un doigt coupé est un cas de réforme, dit Bastien, prenant un air important, parce que, tu comprends, Conscience, si tu es dans l'infanterie et que ce doigt coupé soit

l'index, tu peux bien charger ton fusil, mais tu ne peux plus le tirer, puisqu'il te manque le doigt avec lequel il faut appuyer sur la gâchette. D'un autre côté, l'absence de ce même doigt, si tu entres dans la cavalerie, dans les hussards, par exemple... parce que, tu comprends, si tu entrais dans la cavalerie, et qu'on te laissât le choix du corps, je pense bien que tu n'entrerais pas ailleurs que dans les hussards... eh bien ! l'absence de ce doigt-là, justement, empêche de manier carrément le sabre... Voilà pourquoi un doigt coupé est un cas de réforme.

— Merci ! Bastien, dit Conscience ; c'est là ce que je voulais savoir.

— C'est tout ?

— Oui, tout.

— Eh bien ! tu le sais... Si tu as besoin d'autres renseignements, ce sera avec le même plaisir.

— Maintenant, embrasse-moi, Bastien.

— Oh ! ça, de grand cœur ! Mais tu ne pars pas encore ?

— Non.

— Et nous nous reverrons avant que tu partes ?

— Bien certainement.

Bastien détacha ses chevaux et s'élança sur l'un d'eux.

— Mais, dit-il en abaissant sa main sur ses yeux, qu'est-ce que c'est donc que ce cavalier-là qui nous arrive par la route de Villers-Cotterets ? On dirait le docteur Lécosse.

— C'est lui, en effet, dit Conscience ; il avait promis de venir faire une visite au père Cadet, et il vient... Va abreuver tes chevaux, Bastien, va !

Conscience prononça ces paroles d'un air si sérieux, que Bastien le regarda avec étonnement.

— A quoi penses-tu donc, Conscience ? lui demanda-t-il presque inquiet.

— Je pense, répondit Conscience, qu'il y a peut-être un moyen pour que la mère Madeleine ne meure pas de douleur et le père Cadet de faim.

Bastien réfléchit un instant ; mais, voyant qu'il n'arrivait pas à pénétrer la pensée de Conscience :

— Au fait, dit-il, avec toi, il ne faut jamais désespérer de rien... Allons, houp ! l'escadron, à l'abreuvoir... Ah ! au rrrégiment, c'était le plaisir !...

Et il partit au grand trot du côté de la place du village où cet abreuvoir était situé, tandis que Conscience rentrait lentement chez le père Cadet par la porte de derrière.

XIV

LE DOIGT COUPÉ.

C'était en effet le docteur Lécosse qui arrivait sur sa jument pour faire une visite au père Cadet, qu'il n'avait pas vu depuis vingt-quatre heures.

Le docteur était attendu avec impatience par toute la pauvre famille. La nuit avait été agitée ; la fièvre, qui la veille avait redoublé vers les sept heures du soir, venait à peine de quitter le malade couché au fond d'une alcôve où le jour pénétrait à peine.

Le docteur fit allumer une lampe pour examiner le vieillard plus à son aise. Le visage était pâle, les yeux caves; le pouls s'était un peu relevé, il est vrai, mais la langue, tremblotante et ne faisant entendre que des sons inarticulés, avait peine à sortir de la bouche; le malade ne pouvait faire mouvoir que faiblement le bras gauche, et pas du tout la jambe.

Cependant, comme malgré tout cela l'état du malade présentait un mieux sensible; comme, la veille, il lui avait tiré une palette et demie ou à peu près six onces de sang, le docteur ne voulut pas risquer une seconde saignée, toujours dangereuse en pareil cas, chez les paysans surtout, c'est-à-dire chez des hommes dont le sang est souvent appauvri par une mauvaise nourriture. Il se contenta donc de recommander, pour les pieds, des cataplasmes saupoudrés de farine de moutarde, et, pour la tête, qui devait être tenue élevée, des compresses trempées dans l'eau de source, et renouvelées de temps en temps afin qu'elles demeurassent constamment fraîches.

Le père Cadet était sauvé, mais il était probable qu'il ne pourrait jamais se servir de son bras, et que, s'il marchait encore, ce serait difficilement.

Toutefois, c'était déjà beaucoup pour cette malheureuse famille, dont Conscience était l'âme, mais dont le père Cadet était la tête, de savoir que, si alourdie qu'elle fût, cette tête lui serait conservée.

Le docteur sortit donc de la chaumière au milieu des bénédictions des femmes; quiot Pierre lui tint sa jument par la bride; il se mit en selle, et reprit le chemin de Villers-Cotterets

Mais à cent pas sur la route, il aperçut Conscience.

Conscience était debout, très-pâle, et tenait sa main droite enveloppée dans une serviette mouillée et toute tachée de sang.

— Oh! mon Dieu! s'écria le docteur Lécosse en arrêtant son cheval, qu'as-tu donc, mon pauvre Conscience?

— Monsieur le docteur, dit Conscience avec sa voix douce, mais toujours calme, un grand malheur vient de m'arriver...

— Lequel, mon cher enfant?

— En fendant du bois avec une hache, dans la cour du père Cadet, je me suis abattu un doigt de la main.

Et, en disant ces mots, Conscience, en effet, démaillottant son poignet, montra au docteur sa main mutilée.

L'index, coupé au-dessous de la deuxième phalange, manquait entièrement, et le sang s'échappait avec une abondance qui pouvait faire craindre une hémorrhagie de la petite artère.

— Combien y a-t-il de temps que l'accident est arrivé?

— Dix minutes à peu près, monsieur le docteur.

— Et pourquoi n'es-tu pas accouru tout de suite pour réclamer mes soins?

— J'eusse par trop effrayé mère Madeleine, Marie et Mariette, et j'ai mieux aimé venir vous attendre ici.

— Mais, mon ami, lui dit le docteur, tu sais qu'il me reste à te faire une opération fort douloureuse.

— Je m'en doute, monsieur, répondit tranquillement Conscience.

Le docteur examina la blessure de plus près, et, comme

s'il eût voulu prendre la mesure du courage de Conscience :

— Tu sais, lui dit-il, que je vais être obligé de te désarticuler le doigt.

— Faites, monsieur le docteur, répondit Conscience, comme s'il n'eût pas entendu, ou comme s'il n'eût pas compris la terrible signification du mot.

— Mais où? demanda le docteur.

— Comment! où? répéta Conscience.

— Oui, où ferai-je cette opération?

— Sous ces trois arbres, dit Conscience; ne serons-nous pas très-bien là?

Le docteur regardait le jeune homme avec stupéfaction.

— C'est bien, dit-il; mais qui m'aidera dans l'opération?

— Moi, monsieur le docteur, répondit Conscience.

— Comment! toi?

— Oui, moi.

— Et si les forces te manquent, si tu t'évanouis?

Conscience sourit comme devaient sourire les martyrs antiques.

— Oh! il n'y a pas de danger, monsieur le docteur, dit-il.

— N'importe! dit le docteur, si ce n'est pour toi, c'est pour moi, Conscience... J'aurai l'artère digitale à lier, et il me faut, pendant ce temps-là, un homme vigoureux qui me comprime l'arcade palmaire, Attends-moi ici; appuie comme cela avec ton pouce gauche dans le creux de ta main droite, afin de perdre le moins de sang possible, et je cours jusqu'au village pour ramener quelqu'un...

Le docteur fit, en effet, un mouvement pour mettre son cheval au trot.

Inutile, monsieur le docteur, dit Conscience, voilà justement l'homme qu'il nous faut.

Et, d'un mouvement de tête, il montra au docteur Bastien, qui ramenait rapidement ses chevaux de l'abreuvoir, un peu en retard qu'il était, ayant sans doute profité de la circonstance pour s'abreuver légèrement lui-même.

— Ah! oui, Bastien! dit le docteur, un ancien soldat... A merveille.

Et il lui fit signe de s'approcher plus vivement encore.

Bastien vit le signe du docteur, interrompit sa chanson des *Hussards en campagne*, mit ses chevaux au galop, et, en un instant, fut près du docteur et de Conscience.

— Hein! qu'y a-t-il donc? s'écria-t-il en voyant à terre la serviette toute sanglante et Conscience qui comprimait sa main mutilée.

Il y a, mon cher Bastien, dit Conscience, que monsieur le docteur va avoir une opération à faire, et qu'il a besoin de toi.

Les yeux de Conscience et de Bastien se rencontrèrent. Sans doute, en ce moment, Bastien se souvint de la conversation qu'un quart d'heure auparavant il venait d'avoir avec Conscience.

— Oh! le malheureux! murmura-t-il.

— Eh bien! demanda le docteur, nous aidez-vous, Bastien?... En ce cas, il n'y a pas de temps à perdre.

Bastien sauta à terre, attacha ses chevaux à l'un des trois chênes, tandis que le docteur laissait sa jument, bête d'humeur fort douce, brouter paisiblement, sur le revers des

fossés, les touffes d'herbe que l'hiver n'avait point encore desséchées.

— Oh! oh! dit Bastien en s'approchant du docteur, qui venait de tirer sa trousse et choisissait son meilleur bistouri, pendant que Conscience l'examinait d'un œil curieux, c'est donc grave?

— Une opération chirurgicale est toujours grave, mon cher monsieur Bastien, dit le docteur. Mais, d'abord, vous devez savoir ce qu'est-celle-ci, puisque vous en avez subi une à peu près semblable.

— Oui, oui, dit Bastien, je sais...

— Et puis, d'ailleurs, vous avez dû en voir bien d'autres, vous, un soldat?

Parbleu! certainement que j'en ai vu d'autres... aussi me voilà, docteur. Je mets à votre disposition un gaillard qui ne bronchera pas... Allons! Conscience, mon ami, du courage... allons, allons!

Et il était facile de voir que Bastien, fort impressionné, quoi qu'il en dît, faisait ce qu'il pouvait pour se donner à lui-même ce courage qu'il recommandait à Conscience. Celui-ci, souriant avec sa douceur ordinaire, se contenta de dire

— J'attends.

Et l'on eût dit que cette âme sereine planait au-dessus des choses de ce monde, et que la douleur même ne pouvait l'atteindre.

Cependant, craignant que les forces ne manquassent à Conscience pendant l'opération, le docteur chargea Bastien de tenir la main qu'il allait opérer et de comprimer l'ar-

tère. Jusque-là, c'était Conscience lui-même qui l'avait comprimée.

Le docteur avait choisi son bistouri, il avait préparé ses bandes, tout était prêt.

Il s'approcha du patient.

— Allons! mon enfant, lui dit-il, assieds-toi sur le revers du fossé.

— Pourquoi cela, monsieur le docteur? demanda Conscience, il me semble que vous serez moins à votre aise que si je me tiens debout.

— Oui, mais auras-tu la force de te tenir debout?

— Je vous ai dit d'être tranquille, monsieur le docteur.

— Eh bien! alors, appuie-toi au moins contre un arbre.

— Ah! pour cela, volontiers.

— En effet, dit Bastien, cela me sera plus commode aussi.

Conscience s'appuya contre le tronc; Bastien embrassa l'arbre de sa main droite, et de sa main gauche maintint celle de Conscience.

— Allons docteur, dit-il, procédons, et vivement.

— C'est l'affaire de deux minutes, dit le docteur.

— Et deux minutes sont bientôt passées, dit Conscience.

Le docteur jeta bas son habit, retroussa ses manchettes, et, avec une sûreté de main qui dénotait en lui l'ancien chirurgien-major de régiment, fit d'abord, et d'un seul mouvement, une incision circulaire à quelques lignes au-dessus de l'articulation palmaire, tira la peau vers le poignet pour faire saillie aux muscles, et, toujours avec la même sûreté de mouvement, entama les chairs, les ligaments et

la membrane cynoviale, tout cela sans que Conscience poussât une plainte ou jetât un soupir !

Le pauvre enfant semblait être soutenu par une force surhumaine.

Mais, il faut l'avouer, malgré les promesses faites, il n'en était pas ainsi de Bastien. Bastien qui avait, comme il le disait lui-même, vu couper bras et jambes sur les champs de bataille, Bastien toussait, Bastien poussait des exclamations, enfin Bastien comprimait la main de Conscience avec une force toute convulsive, et qui tenait bien moins à la tension de ses muscles qu'à l'exaspération de ses nerfs.

Aussi, vers la fin de la seconde minute, et lorsqu'on en fut à la désarticulation du doigt, les forces de Bastien étant à bout, il pâlit affreusement, murmura quelques paroles inintelligibles, et, se laissant glisser le long de l'arbre, s'affaissa sur lui-même.

— Monsieur le docteur ! monsieur le docteur ! dit Conscience, je crois que voilà le pauvre Bastien qui s'évanouit !

— Eh ! morbleu ! dit le docteur, laisse-le s'évanouir, et occupons-nous de toi... Reprends ta main comme il la tenait, et ne bouge pas... tout est fini.

— Déjà ? dit Conscience en comprimant de nouveau l'artère, comme il avait fait d'abord. Ça n'a pas été long, monsieur le docteur.

— En vérité, murmura le docteur tout en achevant son opération, si je n'avais pas eu avec ce garçon-là la conversation de dimanche, je le croirais idiot jusqu'à l'insensibilité.

— Est-ce fini, monsieur le docteur? demanda Bastien en revenant à lui.

— Oui, mon ami, dans une seconde.

En effet, la section faite, le docteur avait rabattu les chairs, et, les ayant réunies par première intention, était déjà occupé à passer en écharpe les bandelettes de sparadrat, en ayant bien soin de ne pas trop les serrer, de peur d'augmenter l'inflammation.

On en était donc là quand Bastien releva la tête et embrassa d'un même coup d'œil l'opération et l'opéré.

Le docteur paraissait vivement impressionné; quant à Conscience, calme et les yeux au ciel, il semblait puiser dans la contemplation des choses invisibles à des regards ordinaires, cette force presque surnaturelle dont il venait de faire preuve.

Pendant que le docteur achevait de panser la main droite de Conscience, Conscience tendait la main gauche à Bastien, qui, tout chancelant encore, se remettait sur ses jambes.

— Ah! dit-il en s'essuyant le front, vous n'avez plus besoin de moi, docteur?

— Non, mon ami, dit le docteur, et même je vous préviens d'une chose, c'est que, si une autre fois j'ai besoin d'un aide pour quelque opération du même genre, je m'adresserai à un autre que vous.

— Et vous aurez raison, docteur, répondit Bastien en secouant la tête, surtout si cette opération vous la faites sur Conscience.

— Pourquoi cela? demanda le docteur; il me semble, au

contraire, que, cette opération, Conscience l'a stoïquement supportée.

— Et c'est justement cela, dit Bastien; quand sur les champs de bataille ou à l'ambulance je voyais couper les bras et les jambes, ceux à qui on les coupait criaient, hurlaient, sacraient... On pouvait leur dire : « Mais taisez-vous donc, tas de piaillards ! » Tandis que Conscience, voyez-vous, avec son regard doux, son sourire éternel, ah ! ça m'a bouleversé, quoi !... le cœur m'a tourné, la tête de même, et bonsoir !... Mais maintenant, c'est fini. Je reconduis les chevaux du voisin Mathieu, et je suis à toi, Conscience.

Sur quoi, remontant à cheval, il s'éloigna au grand trot en disant :

— C'est égal ! j'aime mieux les gens qui crient, moi... Ah ! au rrrégiment, c'était le plaisir !...

— Bon Bastien ! dit Conscience, en le regardant s'éloigner.

Bastien n'avait pas fait cinquante pas, qu'on entendit, du côté de la chaumière, un hurlement douloureux.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le docteur en tressaillant malgré lui.

— Oh ! rien, répondit Conscience : c'est Bernard qui arrive de porter son lait avec Mariette, et comme il sait qu'il m'est arrivé un accident, il se plaint...

— Quoi ! il sait qu'il t'est arrivé un accident ? dit le docte Lécosse en achevant d'assurer sa bande autour du poignet avec une épingle; et comment sait-il cela ?

— Ah ! dame ! fit Conscience, vous m'en demandez là

plus que je ne puis vous en dire... Il le sait, voilà tout... et la preuve, tenez...

On entendit un second hurlement plus plaintif encore que le premier.

— Alors, demanda le docteur, pourquoi ne vient-il pas te rejoindre ?

Conscience sourit.

— Oh ! dit-il, soyez tranquille : aussitôt qu'il sera dételé, il va accourir... seulement, j'ai peur qu'il n'amène avec lui ma mère... Eh ! tenez ! que vous disais-je ?

En effet, au même instant, on put voir apparaître à l'angle de la chaumière du père Cadet, Bernard, qui, même sans avoir besoin de s'orienter en prenant le vent, accourait de toutes ses forces, piquant droit sur les trois chênes.

— C'est merveilleux ! dit le docteur Lécosse en suivant d'un œil étonné la course rapide du chien.

Mais le regard de Conscience était demeuré fixe ; on voyait qu'il attendait autre chose.

Presque aussitôt, Madeleine et Mariette apparurent à leur tour à l'angle de la chaumière.

— Vous voyez bien, monsieur le docteur, que je ne m'étais pas trompé, dit Conscience.

— Mais, enfin, m'expliqueras-tu ?...

— Oh ! cela, dit Conscience, c'est plus facile... Ma mère me croyait, comme d'habitude, à Villers-Cotterets avec Mariette ; en voyant Mariette revenir seule, elle s'est inquiétée. Alors le chien a su l'accident qui m'était arrivé ; il a hurlé une première fois ; cela a donné l'éveil à ma mère ; puis une seconde fois, et ma mère a dit : « Il est arrivé

quelque chose à Conscience! » Puis enfin, une fois dételé de sa petite voiture, Bernard a pris, en hurlant une troisième fois, sa course du côté où j'étais, et ma mère et Mariette l'ont suivi...

Pendant que Conscience donnait cette explication, Bernard l'avait rejoint, sautant, moitié triste, moitié joyeux, autour de lui, cherchant sa main droite pour la lécher doucement, tandis que, de sa main gauche élevée au-dessus de sa tête, Conscience faisait, pour les tranquilliser, des signes à Madeleine et à Mariette.

Malgré ces signes, la pauvre mère s'approchait très-pâle et très-effarée, car elle voyait à terre la serviette ensanglantée, et sur le revers du fossé la trousse encore ouverte du docteur.

Celui-ci alla au-devant d'elle pendant une vingtaine de pas.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! docteur, s'écria-t-elle, qu'est-il donc arrivé à mon pauvre Conscience?

Et Mariette, qui n'osait parler, interrogeait du regard.

— Rien, dit le docteur, ou plutôt un accident sans gravité...

— Un accident!... Conscience! Conscience!...

— Ma mère, fit le jeune homme, ne craignez rien; me voilà.

— Un accident, mon Dieu! s'écria la pauvre mère, un accident!

Et elle cherchait à voir cette main que Conscience lui cachait en la portant derrière son dos.

Mariette, alors, vit ce que ne pouvait voir Madeleine.

— O ma mère! s'écria-t-elle. Conscience n'a plus que quatre doigts à la main.

— Et c'est un grand bonheur, dit le docteur Lécosse, car, grâce à cet accident, qui n'a rien de dangereux, Conscience, maintenant, ne saurait manquer d'être réformé.

— Et tu comprends, bonne mère, je ne te quitterai pas... je ne quitterai pas Mariette...

A ces mots, Madeleine se laissa tomber à genoux, et, levant ses deux mains au ciel :

— Mon Dieu! dit-elle, ce que vous faites est bien fait; que votre nom soit béni sur la terre comme au ciel!

— Conscience! murmura Mariette, c'est donc pour cela que tu m'envoyais seule à Villers-Cotterets?

— Silence! dit le jeune homme.

En ce moment on vit, derrière une petite montée, Bastien qui, ayant rentré les chevaux à l'écurie, revenait à toutes jambes comme il en avait fait la promesse à son ami.

— Allons! allons! dit le docteur Lécosse en remontant sur sa jument, tranquillisez-vous... Je reviendrai demain; et, comme vous êtes de braves et honnêtes gens, espérons que tout ira pour le mieux.

XVI

LA RÉVISION.

Tout, en effet, alla pour le mieux, au commencement du moins. Comme il arrive presque toujours dans les cas

de paralysie, l'intelligence du père Cadet s'embrouilla, pendant les premiers jours de sa maladie, au point qu'il n'y eut pas d'explication à lui donner sur l'accident arrivé à Conscience, et dont il ne s'aperçut même pas.

Le docteur Lécosse revint le lendemain, comme il avait promis. Les deux malades étaient aussi bien que possible. Conscience souffrait beaucoup et avait une grande fièvre, mais il supportait cette souffrance avec tant de tranquillité, qu'à ses yeux seuls, brillant d'une flamme inaccoutumée, il était possible de s'apercevoir de cette souffrance.

Cependant, au milieu du malheur qui frappait la double chaumière, était née cette espérance, éveillée par un mot du docteur, que Conscience, devenu impropre au service militaire, serait réformé le jour de la révision.

Ce jour, on se le rappelle, était fixé au dimanche suivant, le cinquième jour après l'accident.

Il y a sept lieues du village d'Haramont à la sous-préfecture. Tous les autres conscrits, pour pouvoir être à dix heures du matin à Soissons, devaient partir dans la nuit et faire ces sept lieues à pied. Mais, quoique Conscience eût prétendu qu'il était assez fort pour accomplir ce voyage comme ses camarades, sur l'avis du docteur Lécosse, Bastien ne voulut rien entendre, et, le dimanche, à six heures du matin, il était à la porte de la chaumière du père Cadet, avec une carriole que lui avait prêtée le voisin Mathieu.

Les femmes ne voulurent point se séparer ainsi de Conscience. D'abord, Mariette avait son lait à porter à Villers-Cotterets; c'était une occasion de faire une lieue et de rester plus longtemps avec son bien-aimé; puis Madeleine,

en sa qualité de mère, demanda à profiter de l'occasion; dame Marie, la moins mère des deux, puisqu'elle ne l'était que par le lait, et non par le sang, resta seule à la garde du père Cadet.

Bernard, avec la petite carriole, devait suivre la grande voiture.

Au moment de se laisser atteler, le pauvre animal fit de grandes difficultés. Il comprenait que l'on projetait un voyage dont il ne serait probablement pas, et l'expérience lui ayant appris que lorsqu'il quittait son maître pour deux heures seulement, il lui arrivait malheur, sans doute craignait-il, en le quittant pour un temps plus long, qu'il ne lui arrivât un malheur plus grand.

Le père Cadet voyait tous ces préparatifs d'un œil atone, et comme on voit pendant un rêve, c'est-à-dire sans lucidité et sans certitude. On lui dit que Conscience allait faire un petit voyage, et cela lui suffit.

Les deux femmes, après avoir embrassé dame Marie, montèrent dans la carriole; puis Conscience se mit sur la seconde banquette; Bastien s'assit près de lui, fouetta le cheval, et l'on partit.

Bernard poussa un triste et long hurlement, et suivit la grande voiture.

Le village, ce jour-là, était éveillé bien avant l'heure ordinaire. Les conscrits, qui avaient sept lieues à faire à pied, pour arriver jusqu'à Soissons, étaient partis à trois heures du matin, et, comme si la douleur entrée dans chaque maison tenait à s'y faire visible, les portes étaient restées ouvertes, les chandelles allumées, et, par ces portes ouvertes, à la lueur de ces chandelles, on voyait soit

une mère isolée, immobile, essuyant des larmes silencieuses, soit quelque groupe pleurant et confondant ses pleurs.

La mort elle-même eût frappé à toutes ces portes, qu'elle ne les eût pas tendues d'un deuil plus sombre et plus douloureux.

Ceux qui avaient pris des numéros élevés étaient appelés comme les autres, car, quoiqu'on fût devenu fort difficile en matière de réforme, il fallait toujours bien réformer ceux qui n'avaient point la taille ou qu'une infirmité quelconque rendait complétement impropres au service militaire; par conséquent, chaque réformé faisait monter d'un numéro la mauvaise chance.

Au point du jour on était à Villers-Cotterets; il était sept heures; à dix, il fallait être à Soissons; restaient six lieues à faire : il n'y avait donc pas de temps à perdre.

Bastien, pour donner quelques instants de plus à ses pauvres amis, ne s'arrêta qu'au bout de la ville, sur la route même de Soissons. Là, il fallut bien se dire adieu.

C'était la première séparation. Jamais, depuis sa naissance, Conscience n'avait quitté sa mère un jour entier.

Qui sait pour combien de jours on se quittait!

Cette espérance avec laquelle on avait vécu, qu'on avait nourrie, choyée, caressée, tant que le jour de la séparation n'était pas venu; cette espérance à laquelle on avait cru comme à une réalité, voilà qu'en ce moment on l'appelait, on la cherchait, on l'évoquait; et voilà qu'elleéchappait aux bras qui voulaient la saisir, comme échappe une vapeur, comme échappe un nuage, comme échappe une chimère!

Les embrassements furent longs et douloureux; Conscience ne pouvait point embrasser Mariette comme il em-

brassait sa mère; aussi, serrant Madeleine contre son cœur avec sa main mutilée, il donnait l'autre main à Mariette, et Mariette, le front incliné sur cette main, la baignait de larmes.

Comme s'il eût compris son humilité, Bernard, l'œil fixé sur le groupe désolé, ne cherchait pas même à réclamer sa part d'intérêt; mais, si l'on eût regardé de son côté, il eûtété facile de voir quelle profonde douleur vivait en lui.

Sept heures et demie sonnèrent : on n'avait plus que deux heures et demie pour faire les six lieues. Tout en essuyant une arme avec le coin de sa manche, Bastien commença de faire claquer son fouet comme pour faire comprendre à toutes ces mémoires oublieuses que le moment de la séparation était venu. Alors les larmes silencieuses devinrent des sanglots, les paroles entrecoupées s'échappèrent des lèvres à travers les baisers, et, tout en disant à Bastien, non moins ému que les autres : « Encore une minute, Bastien ! encore une seconde ! » on se sépara.

Cependant une plainte, qui semblait l'expression d'une douleur humaine, vint frapper le cœur de Conscience, qui s'apprêtait à remonter dans la carriole.

— Oh ! Bastien, dit Conscience, le pauvre Bernard! je l'avais oublié !

Et il courut vers Bernard, qui se tenait modestement à vingt pas en arrière, et qui, voyant que Conscience se souvenait de lui, vint de son côté à son maître avec une telle rapidité, qu'il en fit sauter la moitié du lait hors des vases de fer blanc où il était contenu.

Qu'on ne rie pas de ce que nous allons dire. L'embrassement fut tendre entre le maître et le chien. Conscience

lui adressa tout bas quelques paroles auxquelles le chien sembla répondre par des aboiements inintelligibles pour tout autre que le pauvre innocent. Mais cependant une promesse était échangée entre les deux amis : Conscience donnait Bernard à Mariette pour tout le temps où il serait absent, et Bernard s'engageait à la servir et à la défendre.

Un dernier baiser, rapide comme un souffle matinal, et, comme lui, arrosé de larmes, fut déposé sur les joues de Madeleine, erra sur tout le visage de Mariette, puis Conscience, tiré par l'implacable Bastien, remonta en voiture.

La voiture partit ; mais Conscience, penché en dehors, put, pendant cinq minutes encore, répondre de la tête et de la main aux signes de sa mère et de Mariette, et ce ne fut qu'au tournant de la route que tout disparut.

Alors Madeleine s'assit sur le revers du fossé, laissant tomber sa tête sur ses deux genoux ; Mariette la regarda longtemps, le front incliné, le visage baigné de larmes et les bras pendants : puis, respectueuse pour cette grande douleur maternelle, qui semble toujours un abîme près des autres douleurs, elle rentra dans la ville avec Bernard, bien sûr que, sa tournée finie, elle retrouverait Madeleine où elle la laissait.

Quand à la carriole qui emportait Bastien et Conscience, elle continuait de rouler sur la route de Soissons.

A dix heures sonnant, elle s'arrêtait à la porte de la sous-préfecture. Comme la révision se faisait ainsi que s'était fait le tirage, c'est-à-dire par lettre alphabétique, le canton de Villers-Cotterets ne devait être appelé que vers les quatre heures.

C'étaient cinq heures au moins que Conscience eût pu

passer avec Madeleine et Mariette et qu'il passa assis sur les marches d'une porte avec Bastien.

Si lentes qu'elles soient, les heures finissent toujours par s'enfoncer, les unes après les autres, dans cet abîme du passé qu'on appelle le temps. Le tour d'Haramont vint, et les cinq jeunes gens tombés au sort furent introduits, suivis des quatre qui espéraient échapper au service, grâce à l'élévation de leurs numéros.

La salle présentait un aspect assez sévère : sur une estrade étaient assis le sous-préfet, le maire, les autorités municipales. Deux médecins de la ville et deux chirurgiens militaires se tenaient debout dans l'espèce d'hémicycle où s'avançaient les conscrits ; une douzaine de gendarmes tapissaient la muraille.

L'ordre de la révision observé pour la ville était interverti pour les villages : on avait réuni les jeunes gens dans une même salle, et ils étaient appelés suivant le chiffre du numéro qu'ils avaient tiré, c'est-à-dire que celui qui avait tiré le numéro 1 était appelé le premier, et ainsi de suite jusqu'à ce que le contingent fût fourni.

Conscience devait donc paraître le dix-neuvième, puisqu'il avait le numéro 19.

Ceux qui étaient réformés avaient permission de sortir et de retourner chez eux à l'instant même ; ceux que l'on jugeait bons étaient retenus, introduits dans une salle voisine, inscrits, enrégimentés, envoyés à une caserne provisoire, et, dans les deux ou trois jours, acheminés vers leurs régiments respectifs.

Parmi les dix-huit premiers qui passèrent devant le conseil de révision, trois seulement furent réformés ; l'un

parce qu'il n'avait pas la taille, l'autre parce que, ayant eu le genou brisé dans une chute qu'il avait faite du haut d'un toit, en exerçant son état de couvreur, il était resté boiteux, et le troisième, parce qu'on le reconnut atteint d'une phthisie arrivée au second degré.

Puis vint le tour de Conscience.

Son nom fut appelé, la porte s'ouvrit, il entra.

Elle allait se refermer derrière lui, lorsque, par l'entrebâillement de cette même porte, passa la tête de Bastien.

Un gendarme voulut forcer cette tête de disparaître; mais reconnaissant un militaire, et un militaire décoré, il y mit un peu plus d'égards qu'il n'en eût mis avec tout autre.

— Camarade, dit-il, la consigne est positive : on n'entre pas à moins qu'on ait l'honneur d'appartenir aux autorités constituées, d'être médecin, chirurgien, conscrit ou gendarme.

— Diable ! fit Bastien, c'est la consigne, bien vrai ?

— Vous comprenez que je ne voudrais pas mentir à un brave, dit le gendarme.

— Alors, la consigne ne permet pas que j'entre ?

— Elle ne le permet pas.

— Elle ne permet pas que je passe ma tête, comme cela, dans la salle ?

Elle ne le permet pas non plus.

Et le gendarme fit un mouvement pour repousser la porte.

— Attendez donc, dit Bastien : si elle défend que j'entre, si elle défend que je passe la tête...

— Elle le défend.

— Bon... elle ne défend pas que, par mégarde, sans y

faire attention, pour faire plaisir à un vieux, pour rendre service à un camarade, vous laissiez la porte entr'ouverte, poussée tout contre même... tenez, comme cela, de manière à ce que j'y applique alternativement l'œil et l'oreille, selon que je voudrai entendre... et vous comprenez, gendarme, je tiens beaucoup à voir et à entendre ce qui va se passer, m'interressant indéfiniment au conscrit que l'on révise à cette heure.

Le gendarme se retourna vers son camarade :

— Eh ! dit-il, tu entends ?

— Oui, bien.

— Qu'en penses-tu ?

— Je pense que ce n'est pas un grand crime que de faire ce qu'il désire.

— C'est bien, camarade, dit le gendarme à Bastien, les amis ne sont pas des Turcs.

— Ah ! à la bonne heure !

— Ecoutez, regardez, mais ne dites pas nn mot, sinon je vous prends l'oreille ou le nez dans la porte.

Soyez tranquille ; on sera sage, dit Bastien.

— Chut ! voilà l'autorité qui parle, dit le gendarme ; taisons-nous...

— Trop juste, fit Bastien. Et il écouta.

Pendant le dialogue que nous venons de rapporter, on avait appelé Conscience en face de l'estrade où était assis monsieur le sous-préfet ; on lui avait demandé ses nom et prénoms et on s'était informé près de lui des motifs qu'il avait à faire valoir pour être exempté.

Alors il avait tiré sa main mutilée du mouchoir qui la supportait.

Deux chirurgiens s'étaient aussitôt approchés de lui, avaient enlevé l'appareil et mis à nu la blessure, qui commençait à se cicatriser.

A la vue de cette blessure, si caractéristique, les deux chirurgiens échangèrent un regard avec le sous-préfet, puis se sourirent entre eux.

— Mon ami, dit d'un ton doucereusement goguenard un des deux chirurgiens, quand vous est arrivé cet accident, que vous invoquez comme cas de réforme ?

— Monsieur, dit Conscience, il m'est arrivé mardi dernier.

— Deux jours après le tirage ?

— Oui, monsieur.

— Et, par conséquent, deux jours après que vous avez eu amené le numéro 19 ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ? demanda le sous-préfet.

— Eh bien ! monsieur le sous-préfet, dit le chirurgien goguenard, le cas n'est pas nouveau : les Romains faisaient parfois ce que ce garçon vient de faire; seulement, comme le fusil n'était pas inventé de leur temps, c'était le pouce qu'ils se coupaient. Pouce coupé, *pollex truncatus*, était un cas assez fréquent et assez significatif pour qu'il ait enrichi la langue du mot français *poltron*.

Et, après avoir donné cette preuve d'érudition, le docteur salua gracieusement le sous-préfet, qui, non moins gracieusement, lui rendit son salut.

— Diable ! diable ! fit Bastien, il me semble que cela va mal !

— Silence ! dirent à la fois les deux gendarmes.

— Vous entendez ce que dit monsieur le chirurgien, jeune homme? dit le sous-préfet.

— Oui, monsieur, répondit naïvement Conscience; j'entends, mais je ne comprends pas.

— Vous ne comprenez pas que vous êtes un *pol-tron?*

— Je crois que vous faites erreur, monsieur le sous-préfet, dit Conscience avec la même simplicité; je ne suis pas poltron.

— Et pourquoi donc vous êtes-vous coupé, non pas le pouce, mais le doigt... car vous vous êtes coupé le doigt vous-même, et exprès, sans doute?

— Oui, moi-même, monsieur, et exprès, comme vous le dites.

— Eh bien! au moins il n'est pas menteur, dit le sous-préfet.

— Je n'ai jamais menti, monsieur, dit Conscience. D'ailleurs, à quoi cela sert-il de mentir, puisque, en supposant qu'on parvienne à tromper les hommes, on ne peut tromper Dieu?

— Alors, pour quelle raison vous êtes-vous coupé le doigt? Voyons, puisque vous ne mentez jamais, dites-nous cela.

— Pour ne point partir, monsieur.

Les autorités étaient dans un moment d'agréable humeur : elles éclatèrent de rire.

— Ça va mal! ça va mal! dit Bastien en secouant la tête. L'imbécile! ne pouvait-il pas dire que c'était par accident... Ah! si j'étais à sa place, comme je les blaguerais, moi!

— Silence donc ! firent les gendarmes, ou nous fermons la porte.

— Oui, gendarme, dit Bastien, je me tais; vous avez raison.

— Ainsi, dit le sous-préfet, vous ne vouliez pas partir ?

— Je désirais ne point partir, oui, monsieur.

— Et ce n'était pas par poltronerie que vous désiriez rester ?

— Non, monsieur.

— Pourquoi était-ce donc alors ?

— Parce que, si je pars, répondit Conscience de sa voix grave et douce, j'ai un vieux grand-père malade qui risque de mourir de faim, et une pauvre chère mère tout en larmes qui risque de mourir de douleur.

L'accent avec lequel Conscience prononça ces paroles était si profond, que l'autorité elle-même cessa de rire.

— Ah ! murmura Bastien, bien répondu, mordieu !

— Vous tairez-vous ? dirent les gendarmes.

— Moi ! je n'ai point parlé, dit Bastien.

Les officiers municipaux échangèrent un regard.

Puis le sous-préfet continua la série de ses questions, qui peu à peu avaient pris la forme d'un interrogatoire.

— Et, demanda-t-il, qui vous a inspiré cette malheureuse idée de vous couper le doigt ?

— Vous-même, monsieur le sous-préfet, répondit Conscience.

— Hein, moi ? plaît-il ?..... Ah ! par exemple ! voici la première fois que je vous vois et que je vous parle !

— C'est vrai, monsieur; mais un de mes amis qui est

venu à Soissons, lundi dernier, a eu l'honneur de vous voir et de vous parler.

— A moi ?... un de vos amis ?

Bastien poussa la porte, et passa sa tête entre les deux battants.

— C'était moi, mon sous-préfet, dit-il ; me reconnaissez-vous ?

— Eh bien ! dirent les deux gendarmes en repoussant la porte chacun de son côté, et en prenant Bastien par le cou.

— Eh ! eh ! s'écria Bastien, faites donc un peu attention à vos gestes... Vous m'étranglez, camarades !

Et, ouvrant la porte avec violence, il passa entre les deux gendarmes et se trouva dans la salle.

Le premier mouvement du sous-préfet avait été de faire sortir Bastien ; mais l'uniforme de hussard, mais sa croix, produisirent leur effet accoutumé ; d'un mouvement de tête, le fonctionnaire public fit signe aux gendarmes de tolérer sa présence dans l'enceinte sacrée.

Bastien, encouragé par ce signe de tête, jugea que c'était à lui de prendre la parole et de donner l'explication.

Conscience s'était retourné de son côté, et lui souriait doucement.

Bastien se sentit encore enhardi par ce sourire.

— Voilà donc la chose, mon sous-préfet, dit-il. Je suis venu, comme vous savez, m'offrir au lieu et place de Conscience.

— Oui, je vous reconnais.

— Oh ! quand vous ne me reconnaîtriez pas, ce serait vrai tout de même ; à preuve que vous m'avez refusé sous

prétexte qu'il me manquait deux doigts, et vous voyez, messieurs, ajouta Bastien en montrant sa main, les deux doigts manquent en effet.

— Eh bien! quelle coïncidence cela peut-il avoir avec ce que disait tout à l'heure le conscrit?

— Co-ïn-ci-dence! répéta Bastien, visiblement choqué du mot... Enfin, n'importe!... La coïncidence qu'il y a, la voici : c'est que Conscience, que voilà, a appris par une femme,... les femmes, vous le savez, mon sous-préfet, il leur est parfaitement impossible de taire leur langue,... il a donc appris par une femme... par Catherine..... la fille du père Pinot, le sabotier... il a donc appris que j'étais venu à Soissons; j'avais eu l'imprudence de lui confier cela, à cette Catherine!... que j'étais donc venu à Soissons, que je vous avais vu, que je vous avais offert de partir au lieu et place de Conscience, et que vous m'aviez dit : « Mon cher monsieur Bastien, je suis désolé de vous refuser, mais vous ne pouvez pas remplacer Conscience, attendu qu'il vous manque deux doigts; » vous avez même ajouté, vous devez vous le rappeler, monsieur le sous-préfet : « Un, ce serait déjà de trop! »

— Oui, sans doute, j'ai dit cela.

— Eh bien! justement, voilà où est l'imprudence! Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, Conscience l'a su. Alors, mardi matin, au moment où je menais les chevaux à l'abrevoir, il est venu me questionner, me tirer les vers du nez, comme on dit... J'aurais dû me douter de quelque chose, mais il vous a un air innocent, ce farceur-là, à mettre dedans le diable lui-même! Alors je lui ai dit que l'empereur ne voulait pas de soldat avec deux

doigts, et même avec un doigt de moins... Alors, il m'a dit : « C'est bon; merci ! adieu, Bastien ! » mais là, comme je vous le dis, pas plus ému que cela; après quoi, il sera rentré à la maison, et se sera fait sauter le doigt... N'est-ce pas, Conscience, que voilà finalement comment la chose a dû se passer?

— Elle s'est passée ainsi, en effet, dit Conscience.

— Un quart-d'heure après, je l'ai rencontré. Oh ! mon Dieu, tout était dit, et on lui faisait l'amputation; et même..... c'est honteux à avouer pour un vieux soldat, mais, comme dit Conscience, la vérité avant tout..... et même que je me suis trouvé mal ! Enfin, jusqu'à présent, je m'étais cru un homme; je me trompais : je n'étais qu'un enfant, qu'une femmelette, qu'un... je ne sais pas quoi ! Mais il n'en est pas moins vrai que, s'il y a une faute commise, il faut vous en prendre à vous ou à moi, et pas du tout à Conscience. Allons ! allons ! Conscience, monsieur le sous-préfet reconnaît son tort..... Viens, allons-nous-en. L'empereur ne veut pas de soldats estropiés. Monsieur le sous-préfet, votre serviteur.

— Un instant, dit le sous-préfet, étendant la main.

— Comment ! un instant ?

— Gendarmes, faites faire silence.

— Mais sacrebleu ! s'écria Bastien.

— Silence ! firent les deux gendarmes en tirant Bastien en arrière.

Bastien comprit qu'en insistant il allait gâter l'affaire de Conscience, si toutefois ce n'était pas déjà fait, et il se tut.

— Conscrit, dit le sous-préfet à Conscience, ce qne

vous avez fait est un délit prévu par le Code militaire : vous pourriez donc en porter la peine, et ce ne serait même pas de la sévérité, ce ne serait que de la justice.

— Comment cela ? comment cela ? fit Bastien ; puisque Conscience...

— Silence donc! lui crièrent à la fois les deux gendarmes.

— Mais, continua le sous-préfet, la simplicité de votre aveu désarme vos juges. Messieurs les chirurgiens, déclarez dans quelle arme peut, malgré sa mutilation, servir le conscrit.

— Dans quelle arme ? dit Bastien. Dans aucune, j'espère bien ; sans quoi je partirais pour lui.

— Faites sortir le hussard, dit le sous-préfet impatienté.

— Eh bien ! non, non, monsieur le sous-préfet... Foi de Bastien ! je ne dirai plus mot... Laissez-moi seulement ici jusqu'à la fin.

— Mais, dirent les chirurgiens, après s'être consultés, malgré sa main mutilée, le conscrit peut faire un bon pionnier ou un excellent soldat du train.

— C'est bien, dit le sous-préfet. Faites passer le conscrit à droite, et inscrivez-le dans les équipages de l'armée.

A cette décision, Conscience pâlit affreusement, car il songea à la douleur qu'allaient éprouver ses deux mères et sa fiancée.

Mais il n'en obéit pas moins, en jetant un regard d'adieu et de remercîment.

— Ah ! mon pauvre Conscience ! s'écria Bastien les bras

étendus vers lui et les larmes aux yeux, enfoncé dans *Royal-Cambouis !* comme on dit au rrrégiment..... Quelle humiliation !...

Et il sortit désespéré, non point de ce que Conscience n'eût pas été réformé; mais de ce qu'il partait comme soldat du train.

XVII

CE QUI SE PASSAIT EN FRANCE DU 10 NOVEMBRE 1813 AU 6 AVRIL 1814.

Ce n'était pas sans raison que le sous-préfet de Soissons, dans son désir d'être nommé préfet, demandait avec tant d'instance des soldats pour Napoléon : Napoléon en avait réellement bien grand besoin.

Il n'y avait rien d'exagéré dans ces paroles prononcées par lui au sénat le 10 novembre 1813.

« Toute l'Europe marchait avec nous il y a un an; aujourd'hui, toute l'Europe marche contre nous. »

Seulement, il eût dû dire :

« Toute l'Europe marchait avec *moi*, il y a un an ; aujourd'hui, toute l'Europe marche contre *moi*. »

Ce léger changement, qui faisait un pronom personnel d'un pronom collectif, eût fort éclairci et simplifié la question.

Pour la seconde fois, l'Europe se trompait à l'endroit de

la France : la première, c'était en 1792, quand, au lieu de laisser la révolution se concentrer dans ce grand cratère que l'on nomme Paris, elle avait forcé Paris à répandre sur le monde cette lave révolutionnaire qui l'avait embrasé.

La seconde fois, c'était en 1813, quand, au lieu d'accorder à Napoléon la paix qu'il demandait, de le circonscrire dans nos anciennes limites, de l'y garder à vue pour qu'il n'en sortît plus, elle le poussa à bout comme un sanglier blessé, l'accula à l'île d'Elbe, lui fit faire le plus beau retour historique qui jamais ait illuminé l'histoire d'un sillon de feu, et, en le crucifiant à Sainte-Hélène, mit à la fin de sa vie ce magnifique calvaire qui en fit un dieu, non-seulement pour la France, mais encore pour le monde !

Et, en effet, comme il faut être juste, même envers les hommes de génie, bel exemple que nous donnons, et que nous voudrions bien voir suivi par nos contemporains, — nous avouerons que cette paix qu'on lui proposait alors, il ne pouvait l'accepter.

Le 5 novembre, le prince régent d'Angleterre déclare devant le parlemént qu'il n'est ni dans l'intention de l'Angleterre, ni dans celle des puissances alliées de demander à la France aucun sacrifice incompatible avec son honneur et ses justes droits.

C'était parfaitement joué, puisque, si la guerre continuait après une pareille déclaration, on ne pouvait attribuer cette persistance dans la voie sanglante qu'à l'amour de l'empereur pour la destruction.

Oh! nous le répétons, l'Angleterre joue parfaitement bien ; seulement, elle triche parfois.

Le 14 novembre, monsieur de Saint-Aignan arrivait à Paris.

Monsieur de Saint-Aignan était un homme de beaucoup d'esprit, jouissant d'une grande faveur près de Napoléon, faveur conquise par un admirable à-propos de flatterie.

Comme il était préfet des Hautes-Alpes, je crois, l'empereur visitait, un jour, avec lui son département, et l'interrogeait sur toutes choses avec sa manière brusque et saccadée.

Bonaparte aimait les réponses rapides; il s'agissait moins de lui répondre juste que de ne pas balbutier en lui répondant.

Les questions s'étaient multipliées vis-à-vis de monsieur de Saint-Aignan, et chaque question avait obtenu immédiatement sa réponse, rapide comme une risposte.

— Combien d'hommes, monsieur le préfet?

— Tant, Sire.

— Combien d'arpents de bois?

— Tant.

— Combien d'hectares de terre?

— Tant.

— Combien d'oiseaux de passage?

— Un seul, Sire, un aigle!

L'empereur, ennuyé à la fin de ces vives réponses qu'il aimait tant, avait voulu embarrasser monsieur de Saint-Aignan, et lui avait donné la réplique de cette splendide flatterie.

Napoléon se regarda comme battu, et récompensa le vainqueur en l'appelant au conseil d'Etat d'abord, en le nommant plus tard son écuyer, puis en l'attachant à la cour de Weymar, comme ministre résident de France.

L'envahissement de l'Allemagne forçait monsieur de Saint-Aignan à revenir en France. Monsieur de Metternich avait résolu de profiter de ce retour pour faire parvenir de nouvelles *propositions de paix* à l'empereur.

Le 9 novembre, le jour même de la rentrée de Napoléon dans ces Tuileries si fatales aux rois, et où nous l'avons laissé demandant les trois cent mille conscrits, dont le pauvre Conscience devait faire partie, ce même jour, à Francfort, monsieur de Saint-Aignan recevait de monsieur de Metternich, de monsieur de Nesselrode, ministre de Russie, et de lord Aberdeen, ministre d'Angleterre, l'ultimatum suivant :

« Les alliés offrent la paix, à la condition que la France abandonnera l'Allemagne, l'Espagne, la Hollande, l'Italie, et se retirera derrière ses frontières naturelles des Alpes, des Pyrénées et du Rhin.

» On choisira une ville des bords du Rhin pour tenir le congrès ; mais les négociations ne suspendront en aucune façon les opérations militaires. »

Les conditions étaient dures, surtout pour un homme qui avait pris l'habitude de faire des conditions, et non d'en recevoir.

Abandonner l'Allemagne, il le fallait bien, puisque l'Allemagne, envahie par les alliés, nous était reprise.

Abandonner l'Espagne, c'était chose arrêtée déjà. La ré-

sistance acharnée des Espagnols, soutenue par l'or et le fer de l'Angleterre, avait lassé Napoléon.

Mais abandonner la Hollande, tout entière à nous, et si pleine de ressources pour la France et de menaces contre l'Angleterre; mais abandonner l'Italie, intacte et occupée par Murat et Eugène; c'étaient là de ces sacrifices terribles que l'on ne pouvait faire qu'a une paix prompte, de ces retranchements cruels que l'on ne pouvait faire que dans l'espoir d'une guérison absolue.

Or, rien de tout cela n'était positif, puisque les négociations ne devaient aucunement suspendre les opérations militaires.

Ces ouvertures inacceptables ne furent cependant point repoussées tout à fait; seulement, Napoléon se prépara à subir son destin jusqu'au bout, et à faire, de sa fortune, la fortune de la France.

De là, la rigueur des ordres donnés aux préfets et aux sous-préfets à l'endroit de la conscription.

En même temps, tout s'apprêtait pour repousser la guerre d'invasion dont la France était menacée, et menacée d'une façon bien autrement inquiétante qu'en 1792.

D'abord, en 1792, la France n'avait contre elle que la Prusse et l'Autriche, tandis qu'en 1813, elle avait l'Europe tout entière.

En 1792, elle se battait pour la conquête de sa liberté; en 1813, elle se battait pour le maintien du despotisme.

Enfin, en 1792, il s'agissait d'être ou de ne pas être; en 1813, il s'agissait tout simplement que Napoléon fût encore ou ne fût plus.

La question s'était bien amoindrie en cessant de se faire nation et en se faisant homme.

Maintenant, au lieu de l'enthousiasme national, restait le génie individuel.

Voyons, en peu de mots, ce que va faire ce génie, réduit à ses propres forces par l'abandon de la France, épuisée du sang qu'elle a perdu, victorieuse ou vaincue, sur tous les champs de bataille de l'Europe.

Hélas! nous le répétons pour la seconde fois, l'histoire des grands de ce monde est tellement mêlée à celle des petits, qu'à notre suprême regret, nous sommes obligés de nous occuper des puissants, quand nous voudrions ne nous occuper que des humbles.

Les propositions transmises par monsieur de Saint-Aignan avaient été communiquées au corps législatif, Napoléon déclarant que, si dures que fussent ces conditions, il était prêt à les accepter, si elles devaient amener la paix.

Par malheur, Napoléon prenait le corps législatif dans un moment de mauvaise humeur. Napoléon lui avait, pendant son dernier voyage à Paris, imposé un président sans présentation de candidat.

Nous ne professons pas une admiration profonde pour monsieur Baour-Lormian. Cependant, comme nous tenons à notre réputation d'impartialité, nous avouerons qu'il y a, dans sa tragédie de *Mahomet second*, deux beaux vers.

Il s'agit de ce corps des janissaires, si fort dédaignés des sultans.

> Qu'il nous font payer cher les mépris qu'ils endurent :
> Si le trône chancelle, à l'instant ils murmurent !

dit Mahomet II.

Il en fut du corps législatif comme du corps des janissaires; le trône de Mahomet III chancelait : il murmura.

Une commission de cinq rapporteurs, composée de messieurs Lainé, Gallois, Flauguergues, Raynouard et Maine de Biran, hostiles tous les cinq au système impérial, fut nommée, et rédigea une adresse dans laquelle se glissa timidement le mot *liberté*, oublié depuis douze ans.

Si peu de place que le pauvre mot tînt dans l'adresse, Napoléon le remarqua. Le mot *liberté*, c'était sa tête de Méduse à lui; il déchira l'adresse, et ajourna le corps législatif.

Le 2 décembre, le duc de Vicence, qui remplace le duc de Bassano aux affaires étrangères, écrit à monsieur de Metternich que Napoléon adhère aux bases générales proposées par monsieur de Saint-Aignan.

Le 10 décembre, on reçoit de monsieur de Metternich la nouvelle inattendue que les alliés, ne pouvant prendre aucune détermination sans le concours de l'Angleterre, ont écrit au cabinet de Saint-James, et attendent sa réponse.

L'espoir d'une négociation franche et loyale a donc disparu, et Napoléon doit, comme dernier moyen de salut, accepter franchement la guerre.

D'ailleurs, pendant ces négociations illusoires, les alliés ont continué leur marche. Ils apparaissent maintenant sur nos trois frontières de l'est, du nord et du midi.

Les Anglais ont passé la Bidassoa, et vont franchir les Pyrénées.

Le prince de Schwartzenberg avec la grande armée, forte

de cent cinquante mille hommes, est en train de violer la neutralité de la Suisse.

Blücher est entré dans Francfort, autre viol, avec cent trente mille Prussiens.

Bernadotte a envahi la Hollande, et pénètre en Belgique avec cent mille Suédois et Saxons.

Sept cent mille hommes, enfin, formés par leurs défaites même à la grande école de la guerre napoléonienne, s'apprêtent à franchir les frontières de la France, négligeant toutes les places fortes, et se répondant les uns aux autres par ce seul cri : « Paris! Paris! Paris! »

Le 21 décembre, les souverains alliés publient, à Lœrrach, les proclamations qui donnent le signal des hostilités.

Désormais ce n'est plus qu'à force de soumission ou d'énergie que l'on sauvera la France.

Napoléon est pour l'énergie; c'est une raison au corps législatif d'être pour la soumission. Après l'avoir ajourné, Napoléon le casse.

Les coups d'État signalent les commencements et indiquent la fin des pouvoirs monarchiques.

Cependant les nouvelles se pressent plus désastreuses les unes que les autres.

Le 28 décembre, le général Bubna a pris possession de Genève.

Le 30, le prince de Schwartzenberg a poussé ses colonnes sur Epinal, Vesoul et Besançon.

Le 4 janvier 1814, l'ennemi entre à Vesoul

Le 9, Besançon est investi.

Voilà où en est la grande armée étrangère, composée

d'Autrichiens, de Bavarois et de Wurtembergeois, et avec laquelle marche la garde impériale russe.

Quant à Blücher, arrêté pendant quelque temps sur les bords du Rhin, comme par une crainte irrésistible de toucher le sol de la France, il a enfin traversé le fleuve sur trois points dans la nuit du 1er janvier.

Au centre, les corps du général Laugeron et du général d'York ont franchi le Rhin à Caub.

A l'aile droite, le corps du général Saint-Priest a franchi le Rhin à Neuwied, où nous-mêmes l'avons franchi deux fois aux jours des vieilles victoires républicaines.

Enfin, à l'aile gauche, les corps de Sacken et de Kleist ont franchi le Rhin devant Manheim.

Nous avons déjà dit où était l'armée anglo-espagnole, commandée par Wellington.

Cependant, il va se faire une halte d'un instant.

Le duc de Bellune évacue Strasbourg avec une armée qui ne se monte pas à dix mille hommes; mais il reçoit de Napoléon l'ordre de disputer pied à pied les passages des Vosges. Le duc de Trévise arrive avec une division de la garde, pour le soutenir, par la route de Langres.

Le duc de Raguse, avec une vingtaine de mille hommes, obligé de battre en retraite d'abord, s'appuiera le plus longtemps possible sur les nombreux glacis des forteresses de la Lorraine.

Le duc de Castiglione défendra Lyon, où il se rend en toute hâte pour organiser la résistance de la seconde ville de l'empire; il sera secondé par le général Deschamps, qui pourvoit à la sûreté de Chambéry, et par le général Desaix. qui organise des levées en masse dans le Dauphiné.

Le duc de Tarente est à Liége, occupé à pourvoir à la sûreté des places du bas Rhin et de la Meuse, avec ordre de rentrer dans la vieille France par la porte des Ardennes.

Le duc de Dalmatie, après un combat de quatre jours, et malgré la désertion des troupes allemandes, qui, le 11 décembre au soir, ont passé en masse dans le camp espagnol, s'est arrêté sur les glacis de Bayonne.

Le duc d'Albuféra, qui recule depuis le cœur de l'Espagne, s'est arrêté sur le Lobrégat, et a établi son quartier général en Catalogne.

Eugène, en Italie, défend le passage de l'Adige contre les Autrichiens, qui n'ont pu le forcer.

Cette halte, commandée par Napoléon, s'est donc opérée, pendant un instant, sur toute la ligne circulaire qui enveloppe la France, de la bouche de l'Escaut aux bouches de la Garonne.

Cet instant, si court qu'il soit, suffit à Napoléon pour jeter les yeux sur son échiquier.

L'ennemi s'avance avec sept cent mille hommes, c'est vrai; mais l'ennemi, qui, dans trois mois, aura cinq cent mille hommes au centre de la France, ne peut commencer les opérations qu'avec deux cent cinquante mille.

Encore faut-il espérer que l'ennemi s'amusera à bloquer les villes de guerre, et que ses forces seront diminuées par ces nombreux blocus.

Lui, Napoléon, de son côté, compte encore deux cent cinquante mille hommes; mais ces deux cent cinquante mille hommes, qui le rendraient maître des événements, s'ils étaient sous sa main, sont répartis ainsi qu'il suit :

Cinquante mille hommes sur l'Elbe;
Cent mille aux pieds des Pyrénées;
Cinquante mille au delà des Alpes.

Les autres cinquante mille sont aux mains de Raguse, de Castiglione, de Tarente et aux siennes.

Ce n'est donc, en réalité, que sur cinquante ou soixante mille hommes de vieilles troupes et sur ses nouvelles recrues qu'il peut compter.

En outre, quelle que soit son activité, il n'entrera pas en campagne avant la fin de janvier.

Ce retard, d'ailleurs, lui donnera un peu de temps pour tirer des troupes de son armée d'Espagne et de son armée d'Italie.

C'est pour arriver là qu'il vient de sacrifier les prétentions, qui depuis quatre ans, sont l'objet de ses querelles avec l'Espagne et avec Rome.

Dès les premiers jours de décembre, la liberté a été donnée au prince Ferdinand d'Espagne, et, le 11, un traité a été signé avec lui.

Vers le 15 du même mois, le pape a été rendu à l'Italie, et, dans le commencement de janvier, il est en route pour remonter sur le trône de Rome.

Son retour dans la ville éternelle, Napoléon en a l'espoir du moins, préservera l'Italie de l'envahissement de l'Autriche, et la restauration de Ferdinand mettra un terme à l'influence de Wellington à Madrid.

Mais cette halte, qui a suffi à Napoléon pour établir son plan de campagne, a été courte : de tous côtés, nos lignes de défenses ont été forcées, trop faibles qu'elles étaient pour résister.

Bubna a intercepté la route du Simplon. Le Valais est enlevé à la France.

Schwartzenberg a forcé le passage des Vosges; Blücher est au cœur de la Lorraine; Yorck est devant Metz.

Depuis le 13 janvier, la vieille France, la France de Louis XIV est envahie.

Le 14, le prince de la Moskowa a évacué Nancy.

Le 16, le duc de Trévise a évacué Langres.

Le 19, le duc de Raguse est en retraite sur Verdun.

Napoléon n'a plus un instant à perdre.

Déjà, depuis le commencement du mois, il a envoyé, dans les départements, des commissaires extraordinaires chargés de prendre part aux levées d'hommes et aux mesures de défense.

« Français! s'écrie-t-il, dans la proclamation dont ils sont porteurs, Français, un dernier effort! J'appelle ceux de Paris, de la Bretagne, de la Normandie, de la Champagne, de la Bourgogne et des autres départements au secours de leurs frères de la Lorraine et de l'Alsace. A l'aspect de tous ces peuples en armes, l'étranger fuira ou signera la paix. »

En même temps, toutes les troupes reçoivent l'ordre d'acculer leur retraite sur la Champagne. C'est sur la Champagne que l'on dirigera et les troupes qui arrivent du fond de la France, et les nouvelles levées qu'a fournies la dernière conscription.

Le 20 janvier, le prince de Neufchâtel part de Paris, pour annoncer aux troupes la prochaine arrivée de l'empereur.

Le 23, Napoléon signe les lettres patentes qui confèrent la régence à l'impératrice

Le 24, il lui adjoint le prince Joseph, sous le titre de lieutenant général de l'empire.

Le 25, à deux heures du matin, il brûle ses papiers secrets; à trois heures, il embrasse sa femme et son fils, et, à trois heures dix minutes, il monte en voiture avec le comte Bertrand.

Voyons maintenant ce qu'était devenu Conscience, pauvre atome, perdu dans ce grand mouvement qui agitait le monde.

IX

LA BATAILLE DE LAON.

Tandis que Bastien allait porter à Haramont la terrible nouvelle qui devait jeter le désespoir dans le cœur des trois malheureuses femmes, Conscience, attaché à l'artillerie de la jeune garde, était envoyé à Fismes, où l'on rassemblait un parc assez considérable, tiré de l'arsenal de la Fère et de la ville de Soissons.

L'éducation militaire de Conscience fut faite avec la rapidité qui présidait aux études d'une époque où la pratique était complètement substituée à la théorie. Huit heures de manœuvres par jour lui apprirent, en moins d'un mois, son double service comme conducteur et comme défenseur

du caisson auquel il était attaché. Son instructeur, qui était un vieux soldat auquel rien n'échappait des bonnes ou mauvaises dispositions de ses élèves, ne fut point sans remarquer cette espèce d'affinité existant entre le nouveau conscrit et les animaux auxquels il avait affaire. Aussi Conscience fut-il officieusement chargé de l'inspection spéciale des chevaux de sa batterie, qui reconnurent bientôt un ami aux soins dont ils étaient l'objet, et qui, de leur côté, pleins de reconnaissance pour cette amélioration dans leur sort, redoublèrent à la fois de vigueur et de docilité.

Mais ce n'était pas seulement parmi les animaux que Conscience s'était fait des amis, c'était encore parmi ses compagnons, jeunes gens au cœur triste, aux yeux pleins de larmes, venus, comme lui, de tous les points de la France, et qui, peu enthousiastes pour l'état qu'on les forçait d'embrasser en les arrachant à leurs mères, étaient loin, malgré ces huit heures d'exercice par jour, de faire des progrès satisfaisants.

Conscience devint leur consolateur : il les soutint, les encouragea, et, au bout d'un mois de cohabitation avec eux, de même que son influence bienfaisante s'était fait sentir sur les animaux, dont elle avait doublé la vigueur et la docilité, elle se fit sentir sur les hommes, qui lui durent au moins la résignation, lorsqu'ils ne lui durent pas le courage.

Le 20 janvier, le prince de Neufchâtel, en passant, donna l'ordre de concentrer toutes les forces sur Châlons.

Deux heures après, la batterie à laquello appartenait Conscience se mit en route. Le même soir, elle faisait halte à Reims ; puis, la même nuit, après quatre heures

de repos, elle se remettait en route pour Châlons, où elle arrivait le 21 au soir.

Là, on sent qu'on approche de l'ennemi, et le spectacle des malheurs de l'invasion frappe, pour la première fois, les yeux de Conscience. Ce sont des pauvres paysans de Bar-le-Duc, de Vassy et de Saint-Dizier, qui fuient en emportant leur mobilier dans des charrettes, les unes traînées à bras, les autres attelées d'ânes ou de chevaux. Quelquefois, au sommet d'une de ces charrettes, une mère, assise sur un matelas, courbée en avant, comme pour mieux le protéger, serre contre sa poitrine un enfant qu'elle allaite en le berçant avec une modulation si triste et si monotone, qu'elle ressemble bien plus à une plainte qu'à un chant. Cette procession désolée, qui va sans savoir où, qui fuit pour fuir, s'arrête sur les places, trop pauvre qu'elle est pour se risquer dans les auberges. Là, elle vit de la charité publique, du vin que lui apportent de jeunes filles compatissantes, du pain que partagent avec elles les soldats, d'aumônes que leur font les bonnes âmes en leur disant : « Dieu vous conduise ! »

Conscience, qui mange à peine, encore tout souffrant qu'il est de sa blessure, donne à ces malheureux tout son vin et les trois quarts de son pain, et comme ils joignent les mains en le bénissant, il leur dit :

— Si vous croyez me devoir quelque reconnaissance, faites prier vos enfants pour trois pieuses femmes, qu'on appelle Madeleine, Marie et Mariette ; le Seigneur les connaît, j'espère, et saura que c'est pour elles que vous priez.

Et, si on lui demande pourquoi il recommande les trois femmes aux prières des jeunes lèvres :

— C'est, dit-il, que les prières des enfants étant plus pures, sont plus agréables au Seigneur.

Puis, parfois il songe avec terreur que l'ennemi continue d'avancer toujours, et que, si Napoléon, dont on parle beaucoup, mais qu'on ne voit point encore, ne parvient pas à l'arrêter, il y aura peut-être un moment où les trois pauvres femmes de son cœur fuiront dans une charrette traînée par Pierrot, ainsi que ces malheureux qu'il voit fuir, et avec lesquels il partage son pain et son vin; et il espère que, comme il fait lui-même, d'autres feront aussi, et qu'elles trouveront, sur leur route, le pain et le vin de la charité.

D'heure en heure les fuyards deviennent plus nombreux; c'est que, d'heure en heure, l'ennemi se rapproche.

En effet, le 21, l'ennemi n'est plus qu'à quinze lieues: ses avants-postes se sont faits voir à Bar-le-Duc.

Le 22, il n'est plus qu'à dix lieues: des partis de Russes et de Prussiens ont été signalés à Vitry-le-Français.

C'est à la fois la grande armée russe autrichienne et bavaroise, commandée par Schwartzenberg, et l'armée prussienne, commandée par Blücher, qui s'avancent.

La première, descendue des Vosges par plusieurs routes, dirige sa plus forte colonne sur Troyes. La vieille garde, commandée par le duc de Trévise, est poussée devant elle, et, quoique disputant le terrain pied à pied, sa retraite commence à encombrer les rues de Vitry-le-Français, et vient battre de ses premiers flots les faubourgs de Châlons.

La seconde a dépassé la Lorraine, vient d'occuper Saint-Dizier, et se porte diagonalement sur l'Aube.

Si Napoléon n'arrive pas d'ici à deux jours, les troupes qui sont à Châlons, et qui n'ont pas d'ordres, seront obligées de se mettre en retraite sur Paris.

Le 25, au matin, les fuyards commencent à paraître dans les rues de Chalons ; ils roulent avec leurs flots un reste de paysans attardés qui ont laissé leurs maisons en flammes, et qui, voyant que Dieu, malgré leurs prières, ne les a point gardés du malheur, appellent à leur aide ce Napoléon, dont pendant douze ans on leur a fait un autre dieu.

Mais, dans les rues même de Châlons, ces fuyards se mêlent aux premières colonnes des troupes qui arrivent de Paris, et qui annoncent l'empereur. Trois jours auparavant, elles ont été passées en revue dans la cour des Tuileries, et Napoléon leur a dit: « Partez, je vous suis ! »

Enfin, vers cinq heures de l'après midi, comme on écoute avec inquiétude le canon qui se rapproche, les cris de *Vive l'empereur !* se font tout à coup entendre dans le faubourg de Paris. Cinq voitures, dont la première attelée de six chevaux et les autres de quatre, traversent la ville, s'arrêtent à la porte de la préfecture, et Napoléon descend de la première.

Il est calme et froid, comme d'habitude, l'homme de marbre ; seulement, son sourcil, légèrement froncé, et sa tête un peu inclinée, non pas sur son épaule, comme celle d'Alexandre, mais sur sa poitrine, comme celle de Frédéric, indique que le poids de ce monde qu'il porte commence à le fatiguer.

En une seconde, une immense acclamation a retenti

dans toute la ville. On dirait que son aigle aux ailes rapides a lui-même répandu la nouvelle de son arrivée.

Il descend de voiture, fait un signe de la main, pour répondre aux cris mille fois répétés de *Vive l'empereur!* qui éclatent autour de lui, monte lestement les six marches du palais préfectoral, et entre dans l'appartement qui lui est préparé, en disant:

— Qu'on me fasse venir le prince de Neufchâtel, le duc de Valmy et le duc de Reggio.

Et il se jette dans un fauteuil, en attendant ces hommes aux titres sonores qu'il a demandés, et qui vont accourir obéissant à son appel.

Celui qui arrive le premier, c'est le duc de Neufchâtel. Il accourt des avant-postes; il a eu le temps de se renseigner depuis quatre jours. Le duc de Bellune et le prince de la Moskowa, après avoir évacué Nancy, se sont retirés par Void, Ligny et Bar, sur Vitry-le-Français. Le duc de Raguse est derrière la Meuse, entre Saint-Michel et Vitry. Le duc de Trévise est en retraite sur Troyes, disputant à l'ennemi chaque pouce de terrain, s'arrêtant quand il est pressé de trop près; le canon qu'on a entendu la surveille, c'est le sien; le canon qu'on a entendu dans la journée, c'est le sien encore. Ces deux haltes emflammées s'appelleront les combats de Colombey-les-deux-Églises et de Bar-sur-Aube, et l'histoire dira que la vieille garde y est restée à la hauteur de sa réputation.

On annonce le duc de Valmy.

— Venez, venez, Kellerman, dit Napoléon; il y a vingt ans que vous avez gagné le titre sous lequel on vient de vous annoncer à moi, dans ces mêmes plaines où nous

allons manœuvrer contre les Prussiens. Vous savez comment il faut s'y prendre pour les battre, et vous m'aiderez de vos conseils.

Kellerman s'incline sans répondre.

En effet qu'eût-il répondu ?

— Oui, Sire, voilà vingt ans que j'ai battu ici les Prussiens ; mais il y a vingt ans, je représentais, sous mon simple nom de Kellerman, la France révolutionnaire, qui voulait à tout prix être libre, tandis qu'aujourd'hui, sous ce titre de duc de Valmy, je ne représente plus qu'un homme commandant à une France épuisée de sang et d'enthousiasme, et qui demande le repos, le calme, la paix, même au prix de la honte !

Puis paraît Oudinot à son tour.

— Ah ! vous voilà, lui dit Napoléon, je vous attendais avec impatience. Vous êtes du pays, n'est-ce pas ?

— Je suis de Bar-sur-Ornain, Sire.

— A merveille !... Nous allons passer la soirée à reconnaître le pays.

Et, se retournant vers ses officiers d'ordonnance Gourgaud et Mortemart :

— Qu'on laisse entrer tous ceux qui pourront me donner des renseignements importants, dit-il.

En effet, pendant toute la soirée Napoléon, penché sur une carte des départements de l'Aube, de la Marne et de la Haute-Marne, marque avec des épingles à tête rouge les positions probables de cet ennemi qu'il espère surprendre par la rapidité de sa course et la vigueur de ses mouvements.

Pendant ce temps, à la lueur d'un feu allumé sur la

place publique, à vingt pas d'un parc d'artillerie gardé contre ce feu lui-même par de nombreuses sentinelles, un jeune homme revêtu de l'uniforme des soldats du train écrit, au crayon et sur ses genoux, la lettre suivante :

« Ma bonne et honorée mère,

» Vous avez déjà dû recevoir une lettre de moi, datée de Fisme, où j'étais en dépôt. Nous n'étions qu'à seize lieues à peu près l'un de l'autre, et cependant, excepté par le cœur, nous étions aussi séparés que si nous eussions été, vous d'un côté du monde et moi de l'autre.

» Vous avez bien souffert, ma bonne mère! vous avez bien pleuré! Mais j'espère qu'en recevant la première lettre que j'ai écrite, ce que j'ai fait aussitôt que ma main me l'a permis, Dieu vous a donné la force, non-seulement de supporter votre propre douleur, mais encore de consoler celle des autres.

» Cette fois, je vous écris de Châlons, c'est-à-dire de dix-huit lieues plus loin que la première fois. Je vous écris au feu du bivouac, au moment où dix heures sonnent à la cloche d'une petite église dont le timbre me rappelle celui de l'horloge d'Haramont, où tout le monde dort à cette heure, excepté vous, ma bonne et honorée mère, qui veillez sous la garde du Seigneur, assise au pied du grand-père, qui va de mieux en mieux, n'est-ce pas? absorbée que vous êtes dans le souvenir de votre fils, qui vous respecte.

» Bien au contraire d'Haramont, toutes les portes sont ouvertes ici, toutes les maisons sont éclairées, tout le

monde veille, car l'empereur Napoléon est arrivé vers cinq heures.

» Je l'ai vu, ma bonne et honorée mère, cet homme qui nous sépare, et qui vous coûte tant de larmes; je l'aurais cru d'un visage dur et d'un aspect repoussant. Hélas! il a l'air aussi triste, plus triste même qu'un homme ordinaire, et l'on dit ici ce que l'on ne croit pas chez nous, ce que l'on ne croit nulle part, je pense, que c'est à regret qu'il fait la guerre, et qu'il n'a quitté Paris qu'après avoir épuisé tous les moyens d'obtenir la paix.

» S'il en était ainsi, ma bonne et tendre mère, il faudrait le plaindre et non le détester, prier pour lui et non le maudire.

» Au reste, lors de son arrivée, on a beaucoup crié ici : *Vive Napoléon!* Mais était-ce par amour de lui ou par haine des Prussiens et des Russes? C'est ce que le Seigneur, à qui rien n'est caché, distinguera facilement.

» Je vous écris cette longue lettre, ne sachant plus trop maintenant quand je vous écrirai; car, cette nuit, sans doute, nous allons marcher en avant, soit sur Sainte-Menehould, soit sur Vitry-le-Français. L'empereur décide cela en ce moment avec ses maréchaux. D'où je suis, et en levant la tête, je vois les fenêtres de l'hôtel de la préfecture, éclairées comme si le feu était dans l'hôtel, et, de temps en temps, derrière les rideaux, son ombre qui passe. Lui aussi veille, comme vous voyez, et l'on dit dans l'armée qu'il y a huit jours qu'il n'a dormi.

» Il paraît que c'est décidément à Vitry que nous allons, car un officier d'ordonnance vient, du haut du perron de l'hôtel, de donner tout haut l'ordre aux équipages de la

maison de l'empereur de filer sur Vitry, et à la garde impériale de les suivre. Si, à notre tour, nous suivons la garde impériale, ce sera six lieues de plus mises encore entre nous, ma bonne et honorée mère.

» Dites à Bastien, s'il est encore à Haramont, ce dont je doute, car, d'après les dernières nouvelles, je crois que tous les soldats en congé ont dû rejoindre leurs régiments ou être incorporés dans d'autres de la même arme, dites à Bastien que je le remercie bien de toutes ses bontés pour moi; que je m'habitue au service du train, qui n'est pas aussi désagréable qu'il le disait, et que je me suis fait deux bons amis que je quitte rarement : ce sont les deux chevaux qui traînent mon caisson. En effet, quoiqu'il n'y ait que quinze jours que nous sommes ensemble, nous nous comprenons presque aussi bien qu'avec Pierrot et Tardif, ces vieux amis de dix ans, que je n'ai pas plus oubliés que la vieille vache noire, qui, toute vieille qu'elle est, donne toujours de bon lait, je l'espère.

» Enfin, ma bonne et honorée mère, dites à Mariette, qui, après vous, est celle que je regrette le plus au monde, comme, après vous, dame Marie est celle que je respecte le plus, dites à Mariette que, tandis que j'étais à Fismes, je ne me trouvais plus qu'à douze lieues de Notre Dame de-Liesse, qui a encore ici plus de réputation que de nos côtés. Je sais que la pauvre enfant avait fait vœu d'y aller si je ne tombais pas au sort. J'aurais voulu pouvoir y aller moi-même, en son nom, pour acquitter son vœu, et puis pour demander à la bonne Vierge, que l'on assure être très-miraculeuse, de faire que Mariette m'aimât toujours; mais, si je reviens, grâce que le bon Dieu, j'espère

bien, nous fera à tous, nous irons ensemble pour le remercier, non-seulement de cette dernière faveur qu'il m'aura accordée, mais encore de toutes celles qu'il m'a faites depuis ma naissance, en permettant que je fusse aimé de trois saintes femmes comme vous.

» Adieu, ma chère et honorée mère; nous recevons à l'instant même l'ordre de partir; des aides de camp sont envoyés sur la route d'Arcis-sur-Aube, pour annoncer au duc de Trévise l'arrivée de Napoléon, et lui ordonner de tenir devant l'ennemi. Nous allons donc nous trouver aux prises avec ce qu'on appelle la grande armée, et je vais, hélas! voir de mes propres yeux ce que c'est que cette terrible chose qu'on appelle la guerre.

» Un petit enfant de dix à douze ans qui s'est sauvé de son village, et que j'ai recueilli pleurant ses parens qu'il a perdus, se charge de mettre à la poste cette lettre, que je n'ai pas le temps d'y mettre moi-même, attendu que je monte à cheval; je lui donne la moitié de mon pain de la journée en échange du service qu'il me rend.

» Diies un mot à Dieu dans vos prières, afin que le morceau de pain que je lui donne dure au pauvre petit jusqu'à ce qu'il ait retrouvé ses parens.

» Je vous embrasse bien tendrement et bien respectueusement, ma chère et honorée mère, ainsi que ma bonne Marie et ma chère Mariette.

» Votre fils,

» CONSCIENCE.

» Mes respects au grand-père, qui doit être bien malheureux de ne plus pouvoir visiter sa terre. »

Et en effet, comme le jeune soldat remettait à l'enfant qui s'était chargé de la porter à la poste cette lettre, non cachetée, faute de temps et faute de cachet, la trompette sonnait le départ, et Conscience, faible unité dans ce chiffre de cinquante mille hommes que Napoléon allait, avec l'audace du génie, opposer aux masses autrichiennes, russes, bavaroises et prussiennes, prenait, tirant, lui deuxième, son caisson bourré de poudre, la route de Vitry-le-Français.

II

AU VILLAGE.

Nous n'avons pas besoin, nos personnages étant connus du lecteur comme ils le sont, d'essayer de peindre la douleur qui accueillit le retour de Bastien, apportant la mauvaise nouvelle que Conscience, malgré l'accident qui lui était arrivé, avait été jugé bon pour le service militaire. Ce n'était pas, comme aux yeux de Bastien, l'arme humiliante dans laquelle allait servir Conscience qui déterminait chez la pauvre famille un surcroît de désespoir ; du moment où Conscience quittait le village, qu'importait l'arme où il allait servir ? Du moment où il était soldat, toutes les armes, pendant ces jours de destruction, ne devenaient-elles pas aussi dangereuses les unes que les autres ?

Mais, chose étrange! Madeleine, la pauvre mère, sur laquelle le coup portait le plus cruellement, était soutenue dans son malheur par un autre malheur : elle sentait qu'elle ne se devait pas toute à son fils, mais un peu aussi à ce pauvre grand-père que le coup avait, de son côté, frappé si durement.

Ce qui tourmentait le plus le père Cadet, c'était, comme le prévoyait bien Conscience, l'idée de l'abandon de sa pauvre terre. Bastien, qui avait bon nombre d'heures de reste, se serait bien mis à la disposition du père Cadet; mais Bastien était un pauvre agriculteur aux mains inexpérimentées duquel on ne pouvait guère abandonner une terre si bien choyée, si bien soignée, si bien caressée jusque-là, qu'elle allait s'apercevoir, rien qu'au toucher brutal de Bastien, que ce n'était plus ce maître si doux, si bon, si patient pour elle, qui la cultivait.

Heureusement, le voisin Mathieu était là. Le voisin Mathieu, opérant sur une grande échelle de cent ou cent cinquante arpents, n'avait pas certainement la délicatesse de toucher et les petits soins journaliers du père Cadet; mais il savait son métier. C'était un rude lutteur, qui avait été plus d'une fois aux prises avec des terres rebelles, et qui, à force de volonté, de puissance, nous dirons presque de menaces, avait vaincu toutes les rébellions.

Donc, cette année, ce que la terre du père Cadet ne donnerait point par la persuasion, elle le donnerait par la force, et l'on n'avait à s'inquiéter de rien, sinon du chagrin que ressentirait la pauvre terre d'être brutalisée ainsi.

Puis, les jours s'étaient écoulés. Dès que la main mutilée de Conscience lui avait permis d'écrire, une première

lettre était arrivée, comme l'a dit Conscience, datée de Fismes. La pauvre Madeleine, qui, sans nouvelles de son enfant, le croyait déjà mort, avait éprouvé une grande joie en reconnaissant son écriture; puis, comme si elle eût compris que cet amour qu'éprouvait pour elle Conscience était si grand, qu'il débordait sur les autres, et que, par conséquent, elle n'avait pas le droit de le garder à elle toute seule, avant de décacheter la bienheureuse lettre, le père Cadet prévenu le premier, elle avait, du seuil de sa chaumière, fait signe à dame Marie et à Mariette d'accourir, levant la lettre, pour qu'elles vissent bien à quelle fête elles venaient d'être convoquées.

Les deux femmes accoururent, Mariette suivie de Bernard ; car Bernard, de même qu'il semblait avoir compris que c'était à Mariette qu'il avait été donné, semblait comprendre encore qu'il avait droit, comme elle, de recevoir sa part des nouvelles de son ancien maître.

D'après la seconde lettre, que nous avons mise sous les yeux de nos lecteurs, on peut comprendre à peu près ce qu'était la première.

On envoya chercher Bastien, qui connaissait tout. On lui demanda s'il connaissait Fismes ; on voulait se faire une idée du pays qu'habitait Conscience.

Quant aux trois femmes, leurs connaissances géographiques ne s'étendaient pas, à l'ouest, plus loin que la ferme de Vez ; à l'orient, plus loin que Villers-Cotterets, au nord, plus loin que Taille-Fontaine, et, au sud, plus loin que Boursonne.

Malheureusement, Bastien ne connaissait pas Fismes.

Il est vrai que, lorsqu'on lui eut dit que Fismes n'était

qu'à dix-huit ou vingt lieues d'Haramont, il offrit à l'instant de partir pour aller prendre des nouvelles de Conscience, et pouvoir, à son retour, tracer aux trois femmes un plan de la ville.

Il va sans dire que cette offre pleine de dévouement fut refusée. Les trois femmes savaient que Conscience vivait; elles savaient dans quelle ville il se trouvait; elles savaient qu'il se portait bien et pensait à elles : c'était tout ce que, pour le moment, elles osaient demander à Dieu.

D'ailleurs, comme l'avait prévu Conscience dans sa seconde lettre, Bastien, avait, un beau matin, reçu une feuille de route; les militaires en congé étaient rappelés sous les drapeaux, du moment où ces congés n'étaient point appuyés sur des infirmités qui rendissent les congédiés tout à fait inhabiles au service militaire.

C'était le lendemain du départ de Bastien que Madeleine avait reçu de son fils la lettre que nous lui avons vu écrire à Châlons.

Cette fois, la joie était mêlée d'une certaine terreur : Conscience se portait bien; mais il faisait mettre sa lettre à la poste au moment de partir pour aller se battre. A l'heure qu'il était, on s'était battu, et qui pouvait savoir ce qui était arrivé?

On décida qu'il fallait répondre, lui donner des nouvelles de tout le monde; seulement c'était une grande affaire que d'écrire.

Le père Cadet n'avait jamais su que signer son nom; Madeleine et dame Marie faisaient leur croix aux bas des actes, mais pas autre chose. Mariette, seule, en sa qualité de fille du maître d'école, avait su écrire autrefois, dans

son enfance ; mais elle avait si peu l'occasion d'exercer ce talent, qu'elle avait à peu près désappris.

Il n'en fut pas moins décidé que ce serait elle qui servirait de secrétaire.

Il s'agissait de répondre vite : on espérait qu'en adressant la lettre à Vitry-le-Français, Conscience la pourrait recevoir encore.

On avait bien reçu la sienne.

Mariette alla chercher chez l'épicier du papier à lettre, de l'encre, et une plume toute taillée.

Elle trouva Catherine qui faisait juste la même emplète qu'elle.

— Pour Bastien ? demanda Mariette.

— Pour Conscience ? demanda Catherine.

Et toutes deux répondirent : « Oui. »

Quand Mariette revint, elle trouva la table préparée au pied du lit du père Cadet : les deux femmes étaient assises, l'une filant, l'autre tricotant ; le petit Pierre faisait, dans un coin, des pâtés avec du sable et un dé à coudre ; Bernard avait le cou étendu sur le fauteuil préparé pour Mariette, comme s'il eût gardé sa place.

Ce fauteuil, c'était celui du père Cadet, qu'on avait préparé pour elle : on avait pensé que mieux elle serait assise, mieux elle écrirait.

A peine fut-elle en place, que le petit Pierre se leva et quitta ses pâtés de sable pour venir voir ce qu'allait faire sa sœur, occupation qui, étant toute nouvelle dans la maison, lui paraissait bien autrement curieuse.

— Oh ! petit Pierre, dit Mariette, prends garde, tu re-

mues la table, et j'aurai bien assez de mal à écrire, sans que l'on me tourmente encore pendant que j'écris.

Je ne te tourmente pas, dit petit Pierre, je te regarde.

— Eh bien, je t'en prie, reprit Mariette en trempant la plume dans l'encrier, après l'avoir mouillée du bout de ses lèvres afin qu'elle prît mieux l'encre, regarde-moi d'un peu plus loin.

Mais, en se reculant, petit Pierre, de mauvaise humeur, sans doute, de se trouver distancé ainsi, fit un mouvement si brusque, que la secousse imprimée à la table gagna le bras de Mariette, et qu'un énorme pâté tomba au beau milieu de la feuille.

— Là ! dit Mariette, regarde un peu ce que tu as fait !

— Méchant enfant ! dit dame Marie, ne laisseras-tu donc jamais ta sœur tranquille ?

Petit Pierre s'en alla boudant et tournant les épaules.

Mariette employa d'abord le procédé ordinaire en pareil cas ; elle essaya d'enlever la tache d'encre avec sa langue : mais le seul résultat de cette manœuvre fut de faire une tache grise au lieu d'une tache noire ; seulement la tache grise était quatre fois grande, après l'opération, comme l'était la tache noire auparavant.

Heureusement, Mariette avait prévu le cas : elle avait acheté, non pas une seule feuille, mais tout un cahier.

Elle enleva la première feuille, qui fut abandonnée à petit Pierre, lequel prit une allumette, la vint tremper dans l'encre et s'en retourna sur la huche, sinon écrire, au moins faire semblant d'écrire de son côté.

Malgré ce que le pâté en avait enlevé, il restait encore suffisamment d'encre à la plume de Mariette, ce qui prou-

vait, qu'au bout du compte, toute la faute n'était pas à petit Pierre.

— Voyons, dit-elle, comment faut-il commencer la lettre ?

— Voyons, père, votre avis ? demanda Madeleine.

Le père Cadet était en voie de convalescence et commençait à parler, quoiqu'il eût la langue épaisse.

— Eh bien ! dit le père Cadet, commence par lui dire que nous sommes tous en bonne santé ; c'est toujours comme cela que commencent les lettres.

— Mais, grand-père, dit Mariette, comment voulez-vous que je lui écrive que nous sommes tous en bonne santé, puisque vous êtes encore au lit, et qu'hier vous avez voulu vous lever sans pouvoir en venir à bout ?

— Tu as raison, dit le vieillard en poussant un soupir. Eh bien ! dis-lui que vous êtes en bonne santé, excepté moi, qui suis malade à ne m'en relever jamais.

— Grand-papa, reprit Mariette, pourquoi voulez-vous commencer la lettre par une chose qui lui fera de la peine ?

— Au fait, dit Madeleine, pauvre enfant, il en a déjà assez de peine, sans ajouter encore à celle qu'il a.

— Avec tout ça, dit petit Pierre, vous ne commencez pas tandis que moi, tenez, j'en suis déjà au tiers de ma page.

Et, en venant tremper de nouveau son allumette dans l'encre, il montra sa page, déjà griffonnée, en effet, jusqu'au tiers.

— Tu as raison, petit Pierre, dit Marie, commençons.

— Eh bien ! mets d'abord son nom au haut du papier, dit le grand-père.

— « Conscience? » demanda Mariette.

— Oui.

— Comme cela, tout court? reprit la jeune fille.

— Tu as raison, dit Madeleine, Conscience tout court, c'est bien froid; mets plutôt : « Mon cher enfant, » ou : « Mon fils bien-aimé. »

Mariette fit une grimace. De cette façon, la lettre n'était plus que de Madeleine, puisqu'elle ne pouvait pas, elle, Mariette, appeler Conscience ni son *cher enfant*, ni son *fils bien-aimé*.

Dame Marie comprit.

— Si nous mettions : « Cher ami?... » dit-elle.

Ce fut alors le cœur de Madeleine qui se révolta à son tour.

— Oh! dit-elle, « Cher ami, » c'est ainsi que l'on écrit à un étranger.

— Oui, dit Mariette. Si, au lieu de tout cela, nous mettions : « Cher Conscience? »

— Ah! très-bien! dirent en chœur le grand-père, Madeleine et dame Marie.

— Moi, j'avais mis : « Cher Conscience, » dit petit Pierre en montrant sa page, pleine d'hiéroglyphes.

— Eh bien! dit Mariette, écartez-vous un peu de la table et retenez petit Pierre loin de moi, afin qu'il ne me pousse pas.

Et elle écrivit, d'une écriture un peu tremblée, mais fort lisible cependant :

« Cher Conscience... »

— Et maintenant? demanda-t-elle.

Tout le monde se regarda; les cœurs étaient pleins. Si

Conscience eût été là, les anges eussent souri de joie à ce que ces trois femmes lui eussent dit. Mais écrire, ce n'était plus un élan du cœur, c'était une opération de l'esprit.

Le grand-père rompit encore le premier le silence.

— Eh bien! dit-il, écris que tu mets la main à la plume pour lui demander des nouvelles de sa santé.

— Mais grand-père, dit Mariette impatiente, puisque je lui écris, il saura bien que je mets la main à la plume; je n'écris pas avec une allumette, comme petit Pierre; et, quant à sa santé, Dieu merci, nous savons qu'elle est bonne, puisque nous répondons à une lettre dans laquelle il nous dit qu'il se porte bien.

— Alors écris ce que tu voudras, dit le père Cadet, visiblement humilié d'avoir émis deux avis si justement repoussés.

— Je crois que c'est encore ce que nous pouvons faire de mieux, dit Madeleine, dont le cœur maternel se fiait au cœur de la jeune fille.

— Voulez-vous? dit Mariette, toute joyeuse et toute fière d'être arrivée à ce but.

— Oui, répondirent ensemble tous les membres du conseil épistolaire.

— Eh bien! alors je vais aller écrire chez nous, pour n'être pas dérangée comme je le suis ici. Quand la lettre sera finie, je vous la rapporterai, et vous en enleverez ou vous y ajouterez ce que bon vous semblera.

— Va! dirent toutes les voix.

Et Mariette, suivie du seul Bernard, se retira dans la chaumière de droite, où elle emporta plume, encre et papier, et dont elle ferma la porte derrière elle.

Au bout d'une demi-heure, elle revint. Les quatre pages de son papier étaient couvertes. Il est vrai que cette grande extension de la pensée tenait peut-être à la majesté de certaines lettres, à l'exagération des alinéas et au peu de sûreté des lignes dans le chemin qu'elles avaient pris à droite, et dont elles avaient dévié peu à peu, au fur et à mesure qu'elles avançaient à gauche.

A son apparition, tout le monde se leva, et de toutes les bouches ou plutôt de tous les cœurs sortit le mot : « Voyons! »

Mariette commença à lire d'une voix tremblante, et en auteur qui doute de son succès :

« Cher Conscience,

» Nous avons été bien heureuses de recevoir ta lettre...

— Eh bien! et moi donc, interrompit le père Cadet, est-ce que je n'ai pas été heureux aussi? Bon! voilà qu'on m'oublie, moi, comme si j'étais déjà mort!

— Oh! c'est vrai, grand-père, dit Mariette, excusez-moi; mais c'est bien facile à corriger. Petit Pierre, va chercher l'encre et la plume.

L'enfant traversa la rue en courant et rapporta les objets demandés.

Mariette prit la plume, intercala deux mots et relut :

« Cher Conscience,

» Nous avons été bien heureux et bien heureuses de recevoir ta lettre : d'abord, parce qu'elle nous a appris que tu étais en bonne santé, et ensuite, que tu nous aimais toujours comme nous t'aimons. C'était, d'ailleurs, la seconde lettre que nous recevions de toi; mais, comme personne ne sait écrire à la maison, excepté moi, un tout petit peu,

comme tu vois, nous n'avions pas osé te répondre la première fois. Aujourd'hui, comme tu pourrais croire que c'est par indifférence que nous ne te répondons point, bien ou mal, je t'écris pour te dire et pour te répéter, cher Conscience, que nous t'aimons de tout notre cœur... »

Mariette s'arrêta tout émue.

— Est-ce bien comme cela? demanda-t-elle.

— Oui! oui! oui! dirent toutes les voix.

Petit Pierre battit des mains, tant il trouvait cela beau.

— Alors, dit Mariette encouragée, je continue :

« Tu as raison de croire, cher Conscience, que nous avons bien souffert et bien pleuré. Mais, puisque tu nous dis de prendre confiance au bon Dieu, nous allons tâcher de ne plus penser qu'au bienheureux moment de ton retour.

» Comme tu l'as pensé, Bastien est parti hier, et pour Châlons justement. Si nous avions su que tu fusses dans cette ville, nous l'aurions chargé d'une lettre ou tout au moins de nos amitiés pour toi; mais nous ne connaissions pas cette ville, même de nom. D'ailleurs, aurait-il pu te trouver au milieu de tant de monde?

» Tu as vu l'empereur Napoléon, et tu dis qu'il ressemble à un autre homme. Nos bonnes mères ne peuvent croire cela, qu'il ressemble à un homme, celui qui enlève les enfants aux mères, les frères aux sœurs, les maris aux femmes; elles croient bien plutôt qu'il ressemble à ce vilain démon qui est sous les pieds de saint Michel, en entrant à gauche dans l'église de Villers-Cotterets.

» Je suis bien aise que tu n'aies pas été à Notre-Dame de Liesse tout seul; il me semble maintenant que c'est impos-

sible que nous allions visiter la bonne Vierge autrement que nous deux, et nous irons immédiatement après ton heureux retour...

» Quant à ce que tu dis, que tu voulais y aller pour lui demander que je t'aimasse toujours, crois bien que c'est inutile, mon cher Conscience, et que je t'aimerai toujours sans cela... »

Mariette s'arrêta une seconde fois, mais sans oser lever les yeux; car elle trouvait que c'était bien hardi ce qu'elle venait d'écrire là.

Elle eût pu, puisque personne ne savait lire, sauter par-dessus ce paragraphe, comme si ce paragraphe n'eût pas existé, mais la chaste enfant était incapable d'une pareille tromperie.

D'ailleurs, tout le monde aimait tant Conscience dans les deux chaumières, que personne ne s'étonna que Mariette promît que, de son côté, cet amour n'aurait pas de fin.

Aussi tout le monde applaudit-il à la rédaction de la seconde partie de la lettre, comme on avait applaudi à celle de la première.

Mariette continua donc :

« La fin de ta lettre nous tourmente beaucoup, comme tu dois le penser, mon cher Conscience, puisqu'elle nous annonce que tu vas te battre; aussi, comme, en allant chercher chez l'épicier une plume, de l'encre et du papier, j'ai rencontré le sacristain, je lui ai commandé une messe pour demain, sans rien dire ni à maman Madeleine, ni à maman Marie... »

— Chère Mariette ! interrompirent les femmes en tendant leurs bras à la jeune fille.

— Oh! mon Dieu! s'écria celle-ci, et moi qui écris à Conscience que je ne vous en ai rien dit.

— N'importe! tu as fait ce que je comptais faire, dit Madeleine.

— Et moi aussi, dit dame Marie.

Mariette continua :

« Mais nous espérons que tu te ménageras bien. D'ailleurs, nous nous sommes informés auprès de Bastien, et il nous a dit que les soldats du train étaient moins exposés que les grenadiers ou les hussards, qui décidaient ordinairement de toutes les victoires; ce qui faisait, a-t-il ajouté, qu'ils étaient moins estimés dans l'armée que les grenadiers et surtout que les hussards. Mais tout cela nous est bien égal, mon cher Conscience, pourvu que tu nous reviennes sain et sauf.

« C'est le vœu que nous faisons tous du fond du cœur en te disant adieu, ou plutôt au revoir.

» Pour le grand-père, pour mère Madeleine, pour mère et pour petit Pierre.

» TA MARIETTE, qui t'aime. »

— Mon Dieu! mon Dieu! dit dame Marie en larmes, où donc prend-elle tout cela?

— Je le sais bien, moi! dit Madeleine en appuyant sa main sur son cœur.

— Attendez, dit Mariette, il y a encore douze ou quinze lignes.

— Voyons! dit tout le monde.

» Bernard se porte bien ; il lève la tête et remue la queue toutes les fois que l'on prononce ton nom, ce qui est la preuve qu'il sait qu'on parle de toi.

» Pierrot et Tardif semblent tout étonnés de ne pas te voir et de n'avoir plus personne avec qui causer; l'un brait et l'autre mugit si tristement parfois, que c'est à fendre le cœur.

» La vache noire a mis bas un veau tout bigarré; on l'a vendu, pauvre petite bête, à monsieur Mauprivez, le boucher de Villers-Cotterets, moyennant trente francs. Cela est cause que, pendant six semaines, je n'ai pu contenter que les deux tiers de nos pratiques; mais ceux qui n'ont pas pu avoir de notre lait pendant ces six semaines me promettent bien de revenir à nous aussitôt que nous en aurons, attendu, disent-ils, que notre lait, à nous, est le meilleur de tous les laits.

» Demain, en allant à Villers-Cotterets, je mettrai cette lettre à la poste.

» Au revoir, encore une fois, cher Conscience; que le bon Dieu te garde! »

— *Amen!* répétèrent d'une seule voix le père Cadet, Madeleine, dame Marie et le petit Pierre.

XX

L'INVASION

Pendant que la lettre de Mariette, mise à la poste à Villers-Cotterets, le lendemain du jour où elle avait été écrite, courait après Conscience, qu'elle ne devait pas rejoindre,

Napoléon arrivait au point du jour à Vitry-le-Français, engageait le combat entre cette ville et Saint-Dizier, poussait, pendant trois lieues, l'ennemi devant lui, et, vers dix heures du matin, entrait à Saint-Dizier, occupé depuis deux jours déjà par l'ennemi.

L'étonnement des habitants fut extrême. Depuis trois jours, ils entendaient, dans notre langue, répéter par les Russes que Napoléon était perdu; que, dans huit jours, les armées alliées camperaient sous les murs de Paris; que la France allait être partagée, comme autrefois l'Angleterre, lors des conquêtes saxonnes et normandes, et tout à coup, au milieu des fuyards, au moment où ils ne comprennent rien à cette fuite, dans un nuage de fumée déchiré par les bordées d'artillerie et le pétillement de la fusillade, calme, immobile sur son cheval blanc, pareil au cadavre du Cid poursuivant les Mores épouvantés, ils voient apparaître l'homme qu'ils croyaient déjà prisonnier, vaincu, mort, et qui leur dit de sa voix que n'altérait jamais une émotion quelconque :

— Soyez tranquilles, mes enfants, me voici!

Dès lors, parmi ces populations lassées, écrasées aux pieds des chevaux, chassées comme des troupeaux devant les lances des Cosaques, ce ne furent plus seulement des exclamations de joie, ce furent des cris d'enthousiasme.

Dès lors, Conscience, qui venait derrière le sauveur, c'était, hélas! ainsi qu'il apparaissait le faux Christ, dès lors, Conscience, quelle que fût la justesse de son esprit, lui aussi se sentit pris de cette ardente admiration qui forçait les ennemis même de cet homme à s'incliner devant lui.

C'était entre Vitry-le-Français et Saint-Dizier que Conscience avait entendu, pour la première fois, le sifflement des boulets et des balles; il avait, à ce premier ouragan de fer, fait le signe de la croix et prononcé tout bas une prière, double action qui avait éveillé la gaieté de son compagnon monté sur les deux premiers chevaux de l'attelage. Mais, au moment où il riait, un boulet l'avait coupé en deux, et un autre soldat qui n'avait rien vu que la chute de son camarade était venu prendre sa place, sans la moindre envie de rire.

Quant à Conscience, il s'était contenté de dire :

— Mon Dieu, Seigneur, prenez son âme!

Mais bientôt les accidents pareils à celui qui venait d'initier Conscience à la vie militaire s'étaient renouvelés avec tant de rapidité et en si grand nombre, qu'il n'avait plus eu le temps de rien dire, et qu'il s'était contenté de regarder la chute des morts et des blessés avec une espèce de stupeur, assez grande pour qu'il ne lui vînt pas même dans l'esprit que quelque chose de pareil à ce qui arrivait aux autres pouvait arriver à lui.

Mais, ce qu'il avait dû d'abord à la stupeur, il le dut bientôt à son courage ou plutôt à sa confiance en Dieu.

Pendant ce temps, toute la journée s'est passée pour Napoléon à prendre, sur les lieux mêmes, des renseignements plus précis qu'il n'avait pu les prendre à Châlons.

Ce corps ennemi auquel on vient d'avoir affaire appartient à l'armée prussienne, commandée par Blücher. Le corps russe qui l'a précédé doit être en ce moment du côté de Brienne, et marche sur Troyes pour donner la main aux Autrichiens.

Napoléon commence à ne plus croire à sa fortune et à douter de son génie. Il a recours à la fatalité.

Brienne, le nom a résonné heureusement à son oreille! c'est là que s'est écoulée sa jeunesse inconnue; c'est là que se sont faites ses premières études. Où l'aiglon a pris son vol, l'aigle va s'abattre; après tant de revers, le destin lui doit une revanche. Il datera de Brienne la première victoire de la campagne de 1814.

Napoléon donne l'ordre de marcher sur Brienne à travers la forêt de Montier-en-Der.

On espère surprendre l'ennemi à Brienne.

Malheureusement, un officier que Napoléon dépêche à Mortier, pour lui donner l'ordre de se rapprocher de lui, est pris par les Prussiens, et ses dépêches apprennent à Blücher l'arrivée de Napoléon.

L'ennemi, qu'on croyait surprendre, se retourne et nous attend. On se bat deux jours; le premier couche, sans résultat, trois mille hommes de chaque côté sur le champ de bataille; le second jour, Napoléon est obligé de battre en retraite, laissant quatre mille morts de plus étendus dans cette plaine, horizon de sa jeunesse, et où, trompé par la fatalité, comme il l'a été par la fortune et par le génie, il abandonne trois mille prisonniers et cinquante-quatre pièces de canon!

Mais, grâce à cette influence que notre jeune soldat acquiert sur les animaux, les chevaux que conduit Conscience semblent infatigables, et la batterie à laquelle il appartient est une de celles qui peuvent suivre la retraite sur Troyes.

Alors, Conscience s'élance dans le tourbillon qui l'entraîne. De temps en temps, Napoléon disparaît et semble

se perdre; puis, tout à coup, dans une direction inattendue, gronde le canon et retentit un cri de victoire.

C'est Champaubert! Montmirail! Château-Thierry! Montereau! En dix jours, Napoléon a tué quatre-vingt-dix mille hommes à l'ennemi. Mais aussi, partout où Napoléon n'est pas, sa fortune est absente; derrière lui, l'ennemi se reforme, et, toujours vaincu, avance toujours. Les Anglais sont entrés à Bordeaux; les Autrichiens occupent Lyon; les débris des armées qu'il a battues forment, en se réunissant, des armées trois fois nombreuses comme la sienne; ses maréchaux sont mous, paresseux, fatigués, chamarrés de cordons, écrasés de titres, gorgés d'or; ils ne veulent plus se battre; trois fois, les Prussiens, qu'il croit tenir à sa merci, lui échappent: la première fois, sur la rive gauche de la Marne, par une gelée subite qui raffermit les boues dans lesquelles ils devaient s'engloutir; la seconde fois, sur l'Aisne, par la reddition de Soissons, qui leur ouvre un passage au moment où il croit les acculer à ses murailles; la troisième fois, à Montereau, par la faute de Victor qui, en retard d'une heure, leur livre le pont, qu'il eût dû occuper. Tous ces présages n'échappent point à Napoléon; il sent que, malgré ses efforts, la France lui glisse entre les mains. Sans espoir d'y conserver un trône, il veut au moins y obtenir un tombeau. A Montereau, il redevient simple artilleur, pointe les pièces, reste au milieu des boulets sifflants, espérant toujours, mais en vain, qu'il y en aura un pour lui, comme il y en a eu un pour Lannes, pour Duroc, pour Bessières. A Arcis-sur-Aube, un obus tombe à ses pieds; il repousse dessus son cheval tout frissonnant; l'obus éclate, le couvre de terre, et éven-

tre son cheval sans le toucher, lui! Enfin, à Laon, où il attaque cent mille hommes avec trente-trois mille soldats, il arrive à demi-portée de canon de l'ennemi avec une batterie volante, la place lui-même sous le feu de l'artillerie prussienne, et, comme il s'approche afin de parler à un jeune soldat qu'il lui semble reconnaître pour l'avoir déjà vu plusieurs fois calme et souriant au danger, un obus tombe dans le caisson que ce jeune soldat conduit, au moment où celui-ci, descendu de cheval, s'apprête à l'ouvrir, y met le feu, le fait éclater, et enveloppe Napoléon et son cheval dans un cratère de flammes et de fumée qui dévore tout ce qui l'entoure et l'épargne seul!

Décidément, la mort ne veut pas de lui.

On sait les moindres détails de cette campagne, qu'on relit toujours dans cette espérance étrange, que l'histoire a reçu de Dieu la permission d'en changer le dénoûment.

Enfin, après avoir, dans des élans de lion, bondi de Méry-sur-Seine à Craonne, de Craonne à Reims, de Reims à Saint-Dizier, il reçoit à Troyes, où il a poursuivi Winzingrode, la nouvelle que les Prussiens et les Russes, sans s'inquiéter davantage de lui, marchent en colonnes serrées sur Paris.

Aussitôt il part, arrive le 1er avril à Fontainebleau, continue sa route, et apprend, en relayant à Fromenteau, près des fontaines de Juvisy, que, depuis le matin, l'ennemi occupe la capitale.

Dès lors, trois partis lui restaient à prendre.

Il avait encore à ses ordres cinquante mille soldats, les plus braves et les plus dévoués de l'univers, réunis, massés, pressés autour de lui. Il ne s'agissait, pour que leur

dévouement et leur courage portassent leurs fruits, que de remplacer les vieux généraux, qui avaient tout à perdre, par de jeunes colonels, qui avaient tout à gagner. A sa voix, encore puissante, la population pouvait s'insurger; mais Paris était sacrifié; les alliés, selon toute probabilité, brûleraient Paris en se retirant; et détruire Paris, ce grand centre d'intelligence, de lumière et de civilisation, c'était décapiter la France; c'était jeter l'Europe dans une obscurité pareille à celle des éclipses; et qui sait, pendant cette éclipse, si courte qu'elle fût, ce qui pouvait arriver!

Il n'y avait qu'un peuple comme les Russes que l'on pût sauver par un tel remède. Moscou avait été brûlé sans inconvénient; Moscou, ce n'était que des pierres et du bois.

Le second parti était de gagner, avec les cinquante mille hommes qui restaient, l'Italie, la terre des vieilles victoires républicaines, en ralliant à soi les vingt-cinq mille hommes d'Augereau, les dix-huit mille hommes du général Grenier, les quinze mille hommes du maréchal Suchet, et les quarante mille hommes du maréchal Soult. On y retrouvait Eugène avec cinquante mille hommes environ. Napoléon commandait encore à près de deux cent mille hommes! Mais, pendant ce temps, la France restait occupée; de nouveaux intérêts se créaient, les anciens disparaissaient; c'était presque, au bout de trois mois, et il fallait au moins trois mois pour cette opération, c'était presque une conquête à faire.

Puis, peut-être aussi craignait-il que ces beaux champs de bataille de Lodi, d'Arcole et de Rivoli ne lui criassent, en passant, vengeance pour la République, égorgée au 18 brumaire...

Restait un troisième parti qui était de se retirer derrière la Loire, et de faire la guerre des partisans, la guerre de Charrette, de Stofflet et de La Rochejacquelein : une Vendée impériale.

C'était bien pauvre près des campagnes d'Italie, de Prusse et d'Autriche!

Une déclaration des alliés parut, portant que l'empereur Napoléon était le seul obstacle à la paix générale.

Cette déclaration ne laissait plus que deux ressources à l'homme qui en était l'objet :

Sortir de la vie à la manière d'Annibal;

Descendre du trône à la manière de Sylla.

Il se décida pour la première.

Le poison de Cabanis fut impuissant, c'était la dernière trahison dont il devait être victime. La mort le trahit, comme eût pu faire un de ses diplomates ou de ses maréchaux.

Alors, il eut recours à la seconde, et, sur un chiffon de papier aujourd'hui perdu, il écrivit les lignes suivantes, les plus importantes peut-être qu'une main mortelle ait jamais tracées :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses héritiers, au trône de France et d'Italie, parce qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire à la France. »

Il y avait bien de la grandeur dans cette renonciation, ou peut-être bien de la fatigue, tout simplement.

Le bruit de tous ces événements, qui n'avaient d'importance réelle pour les habitants de nos deux chaumières qu'en raison de l'influence qu'ils pouvaient avoir sur le sort de Conscience, leur était arrivé, affaibli par l'éloignement, défiguré par la transmission. Seulement, un jour, ils avaient entendu le canon à Neuilly-Saint-Front; une autre fois, à la Ferté-sous-Jouarre; une autre, enfin, à Meaux, et ce canon avançait de plus en plus sur Paris.

Et chacun de ces coups de canon avait eu un écho dans leur cœur, car chacun de ces coups de canon pouvait être la mort de leur enfant.

Puis, un jour, ils avaient vu repasser en déroute tout le corps d'armée du duc de Trévise.

Ils avaient entendu dire que le maréchal avait laissé prendre, à Villers-Cotterets, son parc d'artillerie.

Son parc d'artillerie! Peut-être Conscience était-il venu jusque-là! peut-être Conscience n'avait-il été, un instant, qu'à une lieue d'Haramont! peut-être Conscience était-il tombé, là, entre les mains de l'ennemi!

Deux fois ils avaient reçu des nouvelles de Conscience : une fois, de Montereau, après la bataille. Il avait été de ces intrépides artilleurs qui avaient servi les pièces avec lesquelles l'empereur avait foudroyé, revenant, lui aussi, à son ancien état d'artilleur, les Wurtembergeois sur le pont et dans les rues de Montereau.

Là, il lui avait entendu dire, pour lui-même, et à demi-voix, ces paroles si caractéristiques, tout en pointant les canons dont les boulets portaient la déroute et la mort de l'ennemi :

— Allons Bonaparte, sauve Napoléon!

Mais Bonaparte, puissant à sauver la France en 1796, était impuissant à sauver Napoléon en 1814.

Une autre lettre était arrivée encore de Château-Thierry. Conscience, comme par miracle, avait été préservé jusque-là; tous ses compagnons avaient été tués ou blessés; trois chevaux étaient tombés sous lui. Napoléon l'avait remarqué et lui avait dit :

— Voici déjà deux fois que je te trouve au milieu du feu, calme et tranquille comme un vieux soldat. La troisième fois que je te rencontrerai, tu me feras souvenir que je te dois la croix.

C'était une belle promesse! Aussi, Conscience, tout fier, le soir même avait écrit, et l'avait transmise à ses parents. Tout le monde avait été bien joyeux dans les deux chaumières, à cette idée que Conscience pouvait revenir avec la croix, s'il rencontrait une troisième fois l'empereur. Mais Madeleine, avec son cœur de mère, plein de pressentiments funèbres, avait secoué la tête en murmurant :

— Hélas! c'est au milieu des balles et des boulets qu'ils se rencontrent. Qu'arrivera-t-il s'ils se rencontrent une troisième fois?

Puis on n'avait plus entendu parler de Conscience.

Seulement, quelques jours après la lettre datée de Château-Thierry, qu'avait reçue Madeleine, car c'était toujours à sa mère que Conscience écrivait, Catherine en avait reçu une de Bastien, lettre écrite par un camarade, attendu que, sous le spécieux prétexte qu'il lui manquait deux doigts à la main droite, Bastien n'écrivait jamais lui-même, quoique, à l'entendre, il écrivît autrefois, et, avant la balle de Wagram, à rendre jaloux, non-seulement maître Pierre,

l'ancien maître d'école d'Haramont, mais encore monsieur Oblet, le maître d'école actuel de Villers-Cotterets.

Bastien avait rencontré deux fois Conscience : une fois, à Troyes en Champagne; une autre fois, à Craonne. Les deux amis s'étaient tendrement embrassés; mais, comme les hussards et les soldats du train ne marchaient pas d'habitude ensemble, il avait fallu se quitter.

Cependant, ils comptaient se retrouver, le lendemain, l'un près de l'autre, sur le champ de bataille de Laon.

La lettre de Bastien était datée du 7 mars au soir.

Depuis ce temps, on n'avait plus entendu parler de Bastien ni de Conscience.

On avait eu l'idée d'écrire une seconde lettre à Conscience; mais, comme il n'avait probablement point reçu celle qui lui avait été adressée à Vitry-le-Français, on avait renoncé à ce grand travail d'esprit et de cœur, que l'on regardait d'avance comme un travail perdu.

Puis, ainsi que nous l'avons dit, on avait entendu le canon se rapprochant de Paris.

Puis, on avait vu repasser par Villers-Cotterets et Vauciennes, tout le corps d'armée du maréchal Mortier en déroute.

Puis, on avait vu apparaître des uniformes étrangers; on avait entendu une langue étrangère...

Un jour, le canon avait retenti à l'ouest.

Le lendemain, d'un air joyeux, l'ennemi avait crié : « Paris ! Paris ! Paris ! »

Puis, les journaux avaient annoncé que l'*ogre de Corse* était enfin précipité du trône, qu'il ne s'était jamais appelé *Napoléon*, mais que son nom était *Nicolas*, et que,

par grâce spéciale, on lui donnait pour résidence une petite île au milieu de la Méditerranée.

Cette île se nommait l'île d'Elbe.

Les Bourbons lui succédaient sur le trône, et nos bons amis les Russes, les Prussiens, les Autrichiens, les Wurtembergeois et les Saxons, allaient rester trois ou quatre mois en France, c'est-à-dire le temps que l'on croyait nécessaire au nouveau ou plutôt au vieux trône pour s'affermir.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

I. — Les deux Chaumières. 1
II. — La Chaumière de gauche. 8
III. — Le Père Cadet et sa terre. 19
IV. — Où il est expliqué ce que c'est que dame Marie, Mariette, quiot Pierre, Conscience et Bernard, et où il est dit un mot de la vache noire. 30
V. — Comment Bernard et quiot Pierre complétèrent, l'un, la famille du père Cadet, l'autre la famille de dame Marie, et comment celle-ci devint veuve. . . 42
VI. — Ce qui se passait au village d'Haramont de 1810 à 1813. . . , ... 52
VII. — Ce qui se passait en Europe de l'année 1810 à l'année 1814. 97
VIII. — L'Impôt du sang. 09
IX. — Le maire, le médecin et l'inspecteur des forêts de Villers-Cotterets. 118
X. — Le Tirage. 129

XI. — Où ceux qui ont mal jugé le père Cadet et Bastien reviendront peut-être sur leur compte. 138
XII. — Ce que le père Cadet avait été faire à Villers-Cotterets. 150
XIII. — Ce que Bastien était allé faire à Soissons. 161
XIV. — Les Renseignements. 169
XV. — Le Doigt coupé. 179
XVI. — La Révision. 191
XVII. — Ce qui se passait en France du 10 novembre 1813 au 6 avril 1814. 207
XVIII. — La Bataille de Laon. 219
XIX. — Au Village. 231
XX. — L'Invasion. 243

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

UNIV. OF MICHIGAN
JAN 4 1913

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03077 6671